

Liszt

FRANZ LISZT

DES

BOHÉMIENS

ET

DE LEUR MUSIQUE EN HONGRIE

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET C[ie], ÉDITEURS

1859

DES BOHÉMIENS

ET

DE LEUR MUSIQUE EN HONGRIE

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliot, 15, rue Breda.

FRANZ LISZT

DES

BOHÉMIENS

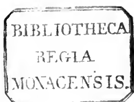
ET

DE LEUR MUSIQUE EN HONGRIE

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Ce, ÉDITEURS

1859



DES BOHÉMIENS

ET

DE LEUR MUSIQUE EN HONGRIE

I

Les peuples dans leur enfance nourrissent leur imagination de poëmes, qui leur présentent des types frappants et merveilleux, qui réveillent leur goût pour les émotions héroïques, qui racontent des faits dont ils se font gloire ou remémorent des catastrophes qui les ont remplis d'effroi, donnant ainsi corps dans cette forme aux sentiments dont ils sont pénétrés et qu'ils se plaisent à voir reproduits en strophes harmonieuses. Tant que la civilisation matérielle n'a point asservi les masses à un travail mécanique constant, et parfois abrutissant ; tant qu'elle n'a pas énervé leur esprit par la multiplicité

des besoins factices qu'elle fait naître ; tant qu'elles ne connaissent de luxe qu'un nécessaire abondant, auquel participe un assez grand nombre pour exclure le spectacle continuel de la pauvreté oppressée et haletante, elles ne manquent jamais de ces facultés poétiques qui rangent parmi les premiers besoins et le plus précieux luxe la satisfaction de se créer un idéal qui leur représente la plus grandiose conception de ce qu'elles croient excellemment beau. D'ordinaire, ce fut d'abord un récit, un chant court et simple, qui fut répété par tous les cœurs et toutes les voix. Bientôt autour de ce noyau se groupèrent des versions nouvelles, agrandissant et embellissant l'idée première ; le fait principal fut accompagné d'autres faits accessoires ; peu à peu il fut interprété diversement, la tradition s'en empara, varia, diversifia, ennoblit, broda ce thème, et les épopées nationales se trouvèrent ainsi formées. Les récits primitifs qui en ont été le germe ne portent pas seulement l'empreinte du caractère des nations où ils sont éclos, de l'influence exercée sur eux par leur climat, leur culte, leur histoire, leurs mœurs, leurs coutumes et la tendance particulière de leur génie poétique ; ils en sont l'expression la plus vraie, le produit le plus direct. Chez quelques-uns, ces poëmes fragmentairement conçus et conservés ont gardé pour toujours leur forme première ; chez d'autres, la fable qui en fait le fond a longtemps circulé à l'état d'ébauche, passant de bouche en bouche avec mille variantes, jusqu'à ce qu'un grand poëte vînt, qui les cris-

tallisa pour ainsi dire en une forme splendide et définitive, et en créa un tout homogène.

II

Sous le beau ciel de la Grèce, les rhapsodes en voyageant rassemblaient autour d'eux les habitants des villes et des bourgades, pour leur faire entendre des histoires de peuples vaincus, de royaumes renversés et d'aventures merveilleuses. Quand leurs chants furent rassemblés, ils formèrent un monument d'une inimitable perfection. Le génie avait dicté cette narration de tout ce que peuvent inspirer à l'homme des passions qui font sa grandeur, et les âges en se succédant n'ont su que consacrer l'antique enthousiasme pour ce premier essor de l'invention, sans plus jamais atteindre au sublime homérique qui fait de l'Iliade l'immortel panthéon des énergies et des vertus humaines. Aux Indes, les exubérances d'une végétation tropicale, la contemplation des scènes les plus dramatiques de la nature, de ses plus gigantesques montagnes, de ses plus splendides fleuves, de ses beautés les plus passionnées et de ses plus orgueilleuses magnificences, entraînèrent l'imagination de l'homme à ne pas croire une demeure digne des dieux, si les monts eux-

mêmes n'étaient transformés en temples, et le poëte, craignant d'amoindrir son idéal en admettant des limites à sa fantaisie, arriva au monstrueux en cherchant le grandiose ; ne trouvant d'images correspondantes à la majesté des impressions réveillées en lui par de sublimes paysages, que dans des proportions surhumaines et des chiffres incalculables, il ne se contenta pas de l'exagération, mais chercha l'extravagance de l'hyperbole pour symboliser l'infini de l'amour et des adorations divines, qu'il chanta sur un mode plus élevé que tout autre. Les Bardes scandinaves en face d'une nature frigide, qui imposait à leurs sens effrayés par le superbe déploiement de la tyrannie d'un climat rarement éclairé d'un passager sourire, exaltèrent le courage jusqu'à en faire une volupté, et le Walhalla n'offrit pour récompense à ses élus que de nouveaux combats et d'incessantes victoires. A l'entrée du moyen âge, alors que les esprits étaient attirés par les mystiques images d'une religion encore jeune, dans laquelle le symbole et le sentiment ne cessent de s'entre-produire, il circula des récits sur les prouesses accomplies par des preux enflammés des plus généreuses ardeurs, qui, semblables aux demi-dieux mythologiques faisaient conter à la renommée leurs hauts faits de délivrance, leurs missions de justice, leurs miracles de bienfaisance, auxquels ces héros du christianisme joignaient des vertus d'une pieuse tendresse, émanées d'une foi qui amollissait leur cœur en même temps qu'elle fortifiait leur vaillance. Cette période produisit

les merveilleux récits dont Roland fut l'Achille. Les Slaves racontèrent les événements de famille qui donnèrent lieu aux guerres civiles, et les affections de famille remplirent leurs plus touchants épisodes, comme les fêtes et représentations provoquées par leur opulente hospitalité en furent les plus brillants. Chez les Arabes le dogme de la fatalité laissa peu de place à la liberté des vouloirs de l'homme, et leur imagination dut se restreindre davantage dans la description des grâces de la beauté, des éblouissants prestiges de la richesse; c'est pourquoi leurs capricieux émaux ne visent même pas aux semblants de la réalité. Lorsque des continents inconnus et un monde nouveau furent découverts et conquis, les aventures des explorateurs et les descriptions des contrées lointaines fournirent aux langues de l'Ibérie des poëmes où le fantastique fut plein de grandiosité et la réalité peinte avec de flamboyantes couleurs.

Partout l'épopée nationale a réuni sous le symbolisme des faits, et revêtu de la forme du récit des sentiments sympathiques aux populations; sous le voile du mythe, elle leur a offert, dans une langue de facile ressouvenance, la peinture des passions auxquelles il leur était naturel de s'identifier; celle des ambitions, des fiertés, des rêves, des regrets, des douleurs communes, auxquelles la tradition donnait ainsi une configuration plastique. A cette nourriture de l'imagination s'ajoutait le vif attrait du rhythme qui, s'attachant à l'oreille, aidait la mémoire à retenir les poëmes. La musique du vers fut accompagnée

soit d'une déclamation cadencée et modulée, sorte de récitatif, soit d'une mélopée ; et ces deux éléments de jouissance s'associèrent si intimement qu'ils prirent la même dénomination. Le poëme se divisa en *chants*.

III

Entre les peuples de l'Europe, il en surgit un jour un, tout à coup, sans qu'on pût savoir au juste d'où il était sorti. Il s'abattit sur notre continent sans témoigner de désir de conquête, mais aussi sans demander l'autorisation d'un domicile. Il ne voulut point asservir, mais il refusa de se soumettre. Il ne voulut rien donner, mais ne consentit à rien accepter. Il n'avoua ni de quels plateaux africains ou asiatiques il descendait, ni par quelle nécessité il venait chercher d'autres cieux. Il n'apporta aucun souvenir, il ne trahit aucune espérance. Il refusa les bénéfices d'une colonisation, et, comme trop vain de sa triste race pour condescendre jamais à se fondre en une autre, il se contenta de vivre en repoussant tout élément étranger, en ne participant à aucun des avantages des civilisations qu'il cotoyait, et qui toutes semblaient lui être également antipathiques. Ce peuple est étrange, si étrange qu'il ne ressemble à

aucun autre, en aucune chose. Il ne possède ni sol, ni culte, ni histoire, ni code quelconque. Il continue d'exister en ne permettant à aucune influence, à aucune volonté, à aucune persécution, à aucun enseignement, soit de le modifier, soit de le dissoudre, soit de l'extirper. Il se partage en tribus, en hordes, en bandes, qui vont de çà et de là, suivant chacune des routes que le hasard dessine, sans communications entre elles, ignorant en partie leur existence mutuelle, mais gardant chacune, sous les méridiens les plus éloignés, un signe de ralliement, une solidarité qui leur est sacrée, les mêmes mœurs, la même langue et la même physionomie. Il ne vit à nos yeux que d'une vie quasi animale, ignorant et insouciant de tout ce qui se passe en dehors de lui. Les siècles marchent, le monde progresse, les pays où il s'héberge font la guerre et la paix, changent de maître et d'esprit : lui, reste impassible et indifférent, vivant au jour le jour, profitant des préoccupations causées par les événements qui décident du sort des autres nations pour exister moins difficultueusement, et disparaissant à travers la forêt et les gorges de montagnes aussitôt qu'on a le loisir de s'occuper de lui. On dirait une troupe d'oiseaux humains nichant dans les feuillées des bois pour réveiller les échos ignorés, se mirer dans les sources cachées, et continuer ses migrations de climat en climat, à mesure qu'elle est obligée d'en fuir les rigueurs et de chercher sous d'autres firmaments des conditions d'être moins pénibles. Ce peuple qui ne s'as-

socie aux joies et aux douleurs, aux prospérités et aux malheurs d'aucun autre, qui, comme un sarcasme incarné, se rit des ambitions et des pleurs, des combats et des festins d'autrui; ce peuple qui ne sait lui-même ni d'où il vient ni où il va, qui se maintient dans une existence toute anormale, qui ne conserve aucune tradition et n'enregistre pas d'annales, qui n'a aucune conviction définie, aucune règle de conduite, et ne se tient uni que par des superstitions grossières, des coutumes vagues, une misère constante, un abaissement profond; ce peuple qui néanmoins s'obstine, au prix de toutes les dégradations et de tous les dénûments, à garder ses tentes, ses haillons, sa faim et sa liberté; ce peuple qui exerce sur les nations civilisées une fascination indestructible et indescriptible, passant comme un legs superstitieusement gardé d'un siècle à l'autre; ce peuple qui, tout diffamé qu'il est, n'en offre pas moins des types charmants à nos plus grands poëtes; ce peuple si hétérogène, d'un caractère si indomptable, si intraitable, si inexplicable, devait cependant recéler dans quelque coin de son cœur quelque hautaine qualité, puisque, susceptible d'être idéalisé, il s'est idéalisé lui-même, qu'il a eu aussi des chants et des poëmes, et que ceux-ci, réunis en un corps, pourraient presque former une *épopée* d'un nouveau genre.

IV

Il n'est pas difficile de concevoir que, dans l'absence complète de toute culture intellectuelle, des doux loisirs d'un bien-être paisiblement savouré, d'une histoire religieusement conservée et embellie, de mœurs épurées par la morale, d'un culte révéré, d'usages consacrés par le temps et consacrant à leur tour la périodicité des révolutions domestiques et des événements de la famille ; en l'absence de tout attachement au sol, à la patrie, à la demeure, un peuple ne pût avoir de poëte qui formulât en récits héroïques des sentiments actifs et agissants, puisqu'il les a reniés, éloignés, bannis de son âme, et qu'il s'est renfermé dans la passive mais invincible force d inertie, qui le rend inaccessible à toutes les émotions des autres hommes. Si des aspirations brûlantes, si des rêves passionnés ont traversé son esprit, comme des visions de feu, lorsque le jour vint où il voulut se chanter à lui-même sa propre poésie, il dut pour cela chercher un autre mode que celui de la parole. Il ne pouvait se raconter ses impressions les plus intimes que de manière à ne pas les préciser, à ne pas

en trahir l'objet, à ne rien livrer à la lumière des ténèbres de son cœur et de sa destinée, puisque le silence qu'il garde sur lui-même et qu'on peut dire être sa seule religion, son seul précepte, sa seule loi, ne lui permettait pas de se complaire en des récits dont il eût été le sujet; il eût été incapable d'ailleurs de rendre ses vagues instincts en images et faits symboliques, tels qu'un poème les eût nécessairement exigés. Trop rapproché de l'existence sans veille ni lendemain propre aux hôtes des bois qu'il habite, pour n'en pas adopter l'incurie et l'indépendance, toute tension d'esprit, toute opération spéculative de l'intelligence lui sont aussi inconnues qu'elles lui seraient répugnantes, s'il essayait de s'y soumettre, n'ayant de goût que pour cette ruse, cette finesse, cette feinte narquoise dont certains animaux lui donnent l'exemple, et dont il se sert comme eux pour tromper l'ennemi, ou s'emparer d'une proie.

On trouve bien chez lui çà et là quelques ballades et romances, mais les rares chansons qu'il s'est grossièrement forgées en sa langue ne sont que de trop informes ébauches pour être classées parmi les œuvres d'art. La musique instrumentale est précisément celui d'entre les arts qui exprime les sentiments sans leur donner d'application directe, sans les revêtir de l'allégorie des faits narrés par l'épopée, figurés sur le théâtre du drame. Elle fait briller et chatoyer les passions dans leur essence même, sans s'astreindre à les représenter par des personnifications réelles ou imaginées. Elle les

dépouille de la gangue des circonstances au milieu desquelles elles se sont formées lentement, comme un diamant précieux et étincelant; elle les abstrait de toute donnée positive en ne leur assignant ni cause, ni effet, en ne les dépeignant que dans le flamboiement de leur force virtuelle, et peut ainsi les faire parler sans en divulguer ni l'origine mystérieuse, ni la portée inconnue. Elle est aussi de tous les arts le plus apte à les dégager de leurs scories ignobles, de leurs funestes aberrations, pour n'en extraire que le mobile le plus élevé, la plus subtile essence, ne leur donner de manifestation que celle de leur éclat intrinsèque, et les faire immédiatement couler du cœur, comme sa séve la plus pure et la plus odorante. Il fut tout simple qu'un peuple qui se traîne en des fanges ensanglantées, l'ait choisi, lorsqu'il voulut s'ennoblir à lui-même les primitifs instincts de son être qu'il a si longtemps tenus ensevelis dans un taciturne mystère. En satisfaisant à un plaisir sensuel, en s'enivrant d'une volupté matérielle, il trouvait sans le pénible effort d'un travail intellectuel quelconque le langage qu'il pouvait seul employer. Tandis qu'il promenait l'archet sur les cordes d'un violon, l'inspiration lui enseignait des rhythmes, des cadences, des modulations, des chants, des parlers, des discours! — Il confia alors à cet art discret, il jeta dans ce moule énigmatique la glorification du charme qui le tient éloigné de nos préoccupations, qui le rend inaccessible à toutes nos tentations, qui le gouverne uniquement et despotique-

ment. Il y révéla le rayon doré de quelque lumière intérieure à lui propre; il le fit jouer et miroiter dans la fascination d'une harmonie sauvage, fantasque, pleine de dissonances, mais sonore et vibrante, qu'il créa par un mélange de couleurs tranchées et de contours heurtés, de subits changements et de métamorphoses imprévues, semblables aux aperceptions hallucinées que produit le hadchis.

V

En considérant que si les fragments épars encore de la musique des Bohémiens étaient rassemblés avec l'intelligence de leur signification, et coordonnés avec quelque entente de la succession nécessaire pour qu'ils se fassent réciproquement valoir, ils offriraient tout comme une épopée nationale l'expression de ces sentiments collectifs qui, inhérents à un peuple entier, déterminent par leur caractère celui de ses mœurs; on se sentirait presque autorisé à donner le nom d'*épopée* à un recueil pareil. Sans prétendre identifier deux choses essentiellement différentes, ni établir une comparaison minutieuse et obstinée entre les ouvrages épiques et un tel cycle musical, nous lui appliquerions néanmoins pour notre compte, le titre d'épopée, à cause de leur

analogie d'inspiration, qui est également une, héroïque, colorée du génie propre à une race. Le récit d'un certain nombre de faits, la description d'un certain nombre de sites, d'usages et d'objets propres à un temps, ne constituent pas à eux seuls l'*Epos*; ce genre de poëme se distingue surtout des autres par la nature des passions dont les personnages qu'il met en jeu se montrent animés. Celles-ci, pour la plupart, sont spontanées, absolues, impérieuses, sans quoi les actions qui en sont l'effet n'auraient point ce sceau de grandeur, ni ce charme de naturel qui ne manque jamais aux premiers élans poétiques de l'imagination. La musique des Bohémiens ne respire que passions et sentiments spontanés, absolus et impérieux, présentés, il est vrai, sans la narration qui les prête à certains individus en particulier, et les dévoile dans leurs résolutions autant que dans leurs discours, mais qui, en se manifestant dans un art où ils peuvent se révéler sans l'intermédiaire du mythe, n'en sont pas moins identiquement les mêmes. Si leur peinture ainsi conçue ne fait pas appel à l'intérêt continu de la curiosité des auditeurs, elle les remplit néanmoins des mêmes enthousiasmes chers à la jeunesse des peuples.

Hegel donne au mot *Epos* bien plus la signification du verbe *dire* que du substantif *récit*, et range même sous cette dénomination d'abord, comme premiers essais poétiques, les inscriptions monumentales, puis les sentences et vers gnomiques des anciens, les cosmogo-

nies, etc., etc. Nous ne saurions mieux faire comprendre l'analogie intime d'inspiration qui existe entre les œuvres poétiques de ce genre et l'ensemble d'une œuvre de musique éminemment nationale, qu'en citant les paroles de cet auteur. Pourquoi chercherions-nous à exprimer en d'autres mots ce qu'il a si parfaitement rendu, lorsque la forme qu'il a donnée à sa pensée correspond exactement au sens de la nôtre?

« Comme exprimant ainsi toute une civilisation primi-
» tive, l'œuvre épique est la *Saga*, la Bible d'un peuple,
» et toute grande et importante nation a un pareil livre
» vraiment national dans lequel est exprimé ce qui con-
» stitue son génie. Sous ce rapport, ces monuments ne
» sont rien moins que les sources profondes où un peu-
» ple puise la conscience de lui-même. Il serait intéres-
» sant de former la collection de pareilles bibles épiques;
» car la série des épopées, lorsqu'elles ne sont pas des
» œuvres artificielles d'une époque ultérieure, serait
» pour nous une galerie où figurerait l'esprit de chaque
» peuple comme dans un tableau fidèle. Cependant,
» toutes les Bibles n'ont pas la forme poétique de l'E-
» popée.... Comme dans l'épopée proprement dite, la
» conscience naïve d'une nation s'exprime pour la pre-
» mière fois d'une manière poétique, le véritable poëme
» épique apparaît à une époque intermédiaire où un
» peuple s'éveille de la stupidité, et où son esprit est
» déjà assez fort pour manifester au dehors son propre
» monde et s'y sentir chez lui. Tout ce qui plus tard de-

» vient dogme fixe, ou loi morale et religieuse, reste
» encore une pensée vivante et individuelle; la volonté
» et le sentiment ne sont pas encore distingués l'un de
» l'autre..... Il ne faudrait cependant pas s'imaginer
» qu'un peuple, dans un âge héroïque, vrai berceau de
» son épopée, possède déjà l'art de se peindre lui-même;
» car autre chose est une nationalité poétique en soi
» dans son existence réelle, autre chose est la poésie
» comme sentiment et conception, comme représentant
» artistique d'un pareil état de civilisation. Le besoin
» d'exprimer ses conceptions, le développement de l'art,
» en un mot, est plus tardif que la vie poétique elle-
» même dans sa primitive naïveté... Malgré cette dis-
» tance qui sépare le poëte de son sujet, un lien étroit
» doit cependant subsister entre eux. Il est nécessaire
» que le poëte vive encore dans des relations, dans des
» idées, des croyances semblables, qu'il sente simple-
» ment le besoin d'ajouter la pensée poétique et la forme
» de l'art, à des choses qui sont encore la substance in-
» time de son époque et la sienne... » Et plus loin Hegel
ajoute : « Les rapports de la vie morale, l'organisation
» de la famille, celle de la société et de la nation tout
» entière dans la guerre et dans la paix, doivent être
» déjà parvenus à un certain degré de développement,
» mais non à la forme générale de principes, de devoirs
» et de lois auxquels manque la particularité, la vie,
» l'individualité, et qui maintiennent leur autorité vis-
» à-vis de la volonté individuelle. Il faut au contraire

» que ses principes paraissent émaner du sens moral, » de l'équité naturelle, des mœurs et du caractère même » des personnages, qu'aucune raison abstraite, sous une » forme positive et prosaïque, n'érige ses droits en face » de ceux du cœur, ne domine la conscience indivi- » duelle et la passion, et ne les soumette à ses lois... » Le monde national offre deux faces : d'abord le côté » *matériel*, les usages et les habitudes positives, relati- » ves à la constitution physique, à la situation géo- » graphique et climatérique, à la configuration du pays, » à ses montagnes, à ses forêts et à toute cette nature » environnante; ensuite le côté *spirituel*, le fond de la » pensée nationale telle qu'elle se trahit dans la reli- » gion, la famille, la société civile. Or, maintenant, si » une épopée primitive doit être et rester, comme nous » l'avons exigé, la Bible, le livre véritable et immortel » d'un peuple, alors le côté positif de la réalité passée » ne pourra prétendre à un intérêt vivant et durable » qu'autant que les traits extérieurs du caractère na- » tional seront en harmonie intime avec le fond de la » pensée, avec les tendances morales et intellectuelles de » la nation, car autrement ce côté matériel est entière- » ment accidentel et indifférent. [1] »

Une épopée musicale peut donc être la *Bible*, le *livre* d'un peuple lorsqu'il forme la *source profonde où il puisa*

[1] Cours d'Esthétique de Hegel, trad. de Ch. Bénard. Paris, chez Hachette, libraire-éditeur.

la conscience de lui-même; lorsqu'il émane de cette *pensée vivante et individuelle* qui caractérise les membres d'une nation à leur propre insu, de cet état social où *la volonté et les sentiments ne sont pas encore distingués* par eux, où la *vie morale* ne s'est point encore formulée en *principes, devoirs* et *lois* auxquels manquent la *particularité* et l'*individualité*, et qu'aucune *raison* abstraite sous une forme positive et prosaïque ne les érige en face de ceux du cœur. Et puisque toutes les Bibles n'ont pas la forme poétique de l'épopée, quelle forme eût été plus appropriée que celle de la musique, au livre d'un peuple qui récuse tout le côté *matériel* de la nationalité, dogme, culte, lois, sol, patrie, famille et propriété de toute espèce, pour n'en garder que le côté *spirituel*, ses instincts séculaires et ineffaçables, ses passions excentriques, ses goûts étranges, ses répulsions persistantes à tout ce qui fait le charme des existences sociales? Pourtant, comme les Bohémiens, en repoussant tous les traits de caractère qui constituent les ressemblances des autres races entre elles, n'en forment pas moins un peuple distinct, doué d'une prodigieuse vitalité, lorsqu'ils ont éprouvé le besoin d'avoir aussi *leur livre*, et qu'ils ne pouvaient ni ne savaient se décrire eux-mêmes, ou conter soit des faits consignés dans leur mémoire, soit des récits fictifs et symboliques, ils on dû *chanter* pour *dire!*

VI

Quand, après l'examen attentif d'un monument d'art, l'on reconnaît dans sa structure une indubitable originalité et dans les sentiments qui l'ont dicté une affinité évidente avec des aspirations d'un ordre supérieur, on se demande aussitôt en quoi consiste cette originalité, quelle est la source, et la dernière formule de ces sentiments? Dans le cas présent, ces questions pourraient avoir d'autant plus d'intérêt que leur réponse ne se présente pas immédiatement à l'esprit. L'on ne saurait même essayer d'en trouver une, avant d'avoir préalablement recherché et poursuivi avec patience la solution de quelques autres problêmes dont ces questions ne peuvent se détacher. Par une bizarre anomalie, les cygany renferment en eux un principe de conservation et de vie d'une surprenante énergie, tout en se refusant en quelque sorte à faire partie du genre humain. Comment pourrait-on arriver à comprendre leur art sans avoir tenté de découvrir les rapports qui ne peuvent manquer d'exister, — si même ils semblent d'abord échapper à toute investigation,— entre le caractère de leurs mœurs et celui de leurs chants?

sans avoir cherché où gît la secrète correspondance entre des individualités abjectes en apparence, des mœurs brutales jusqu'à la bestialité, et des chants remplis de fiers défis, de profonde douleur, et d'une grâce qui ne se puise que dans l'appréciation de la beauté? sans essayer de deviner par quelle association d'idées et d'instincts ces membres détachés de notre grande famille, restent aussi inaccessibles à toute fusion d'intérêts et de sentiments avec les nations policées, au milieu desquelles ils vivent depuis des siècles?

Pour se rendre entièrement compte de tout ce qu'il y a d'extraordinaire dans l'existence étrange, et si durable dans son étrangeté, des Bohémiens, arrivés en Europe au quatorzième siècle, à petit bruit et à petits pas, si imperceptiblement qu'ils eurent l'air de sortir de dessous terre, (car on ne retrouve qu'avec une peine extrême les traces confuses de leurs premières apparitions, et l'on ne peut guère préciser les pays qu'ils quittaient pour s'y introduire), il n'y a qu'à comparer leurs moyens de subsistance à ceux d'un autre peuple, qui s'est également maintenu en Europe sans patrie, sans asile, sans hospitalité, et dont la durée est considérée comme miraculeuse. On verra alors que les *Rommy* ont toujours vécu en des circonstances beaucoup plus défavorables, et l'on s'étonnera davantage, si c'est possible, qu'un peuple puisse avoir la vie si dure en de si misérables chances. Remarquons encore que les Bohémiens se sont perpé-

tués durant des siècles dans des conditions dissolvantes auxquelles nulle autre race n'eût résisté pendant quelques générations, et cela sans garder aucun souvenir ni aucune espérance de gloire; en se disséminant, en s'éparpillant, en s'émiettant pour ainsi dire. Sans raison apparente, ils se sont refusés avec une étonnante opiniâtreté à la séduction de participer au bonheur des nations favorisées, et à la faiblesse de recevoir parmi eux une goutte de sang étranger. Ce dernier fait se prouve suffisamment par la pureté de leur type, que les descriptions des premiers temps de leur venue nous font voir exactement semblable à celui d'aujourd'hui[1]. Au milieu de leurs dénûments, de leurs souffrances sans nom, des inhumaines persécutions qu'ils ont subies, ils n'ont jamais eu ni renégats illustres, ni apostats heureux; il ne s'en est jamais trouvé parmi eux qui aient renié les leurs avec éclat, qui aient abdiqué leur honte, repoussé leur mémoire, et fui leur faim pour jouir d'une prospérité ainsi achetée, comme on en a vu de fréquents exemples dans une autre famille de proscrits, dont plusieurs individus ont formé souche, et créé des noms brillants parmi leurs oppresseurs, en rougissant de leur origine.

[1] Voir Borrow.

VII

Ces autres proscrits, eux aussi, errent de pays en pays, tantôt soufferts, tantôt chassés, tantôt tolérés, tantôt persécutés, et toujours unis ou plutôt fondus en une masse compacte, obstinément rebelles aux enseignements d'un autre dogme que le leur, aux bienfaits d'une autre loi que la leur, car ils possèdent le premier des dogmes et ils ont la première loi ! L'un est inflexible, l'autre implacable. Combien le spectacle que nous présente la nation judaïque nous paraît simple, en comparaison du fait de l'existence des Bohémiens, presque incompréhensible quand on y réfléchit. Comme il semble aisé d'expliquer les causes qui tiennent rassemblé en un faisceau si fortement lié, ce peuple qui s'intitule le *peuple de Dieu*, en songeant qu'aucune de ces causes n'existe pour les Bohémiens. Les Israélites, sont, il est vrai, depuis dix-huit cents ans, traités comme une nation maudite; l'opprobre, l'injure, la diffamation, ont été surabondamment déversés sur eux. Mais ils rendent la haine pour l'ignominie, la rancune pour l'injure, le mal pour l'opprobre, la vengeance pour la diffamation. Ils acceptent la place que leur fait la civilisation chrétienne, mais en se réservant de changer son fumier méphitique en un foyer de mal-

heurs et de calamités, d'en faire rayonner sur leurs oppresseurs la contagion d'une lèpre de misère innommée, introuvable, insaisissable, qui pourtant peut les ronger jusqu'à la moelle de leurs os. Si trop tard on les déloge de leurs bouges infects, où ils amassent des trésors qu'ils savent empoisonner pour leurs persécuteurs et leurs dupes, ils les quittent en emportant ailleurs les mêmes colères emmiellées, les mêmes haines hypocrites, les mêmes desseins inexorables. Partout où ils s'implantent, ils ne se contentent pas de tirer leur nourriture du territoire même, aux dépens du peuple indigène; ils semblent humer dans les souffles de leur air, sucer dans le jus de leurs fruits la science d'obtenir une supériorité fatale sur ceux qui les ont admis dans leurs frontières. Gardant avec un solennel courage, sous une apparente couardise, leur culte exécré, leurs prières moquées, leurs rites calomniés, leurs usages objets de risée, leurs costumes objets d'insultes, tous leurs nombreux signes distinctifs; honnis, mais redoutés et implorés de leurs hôtes, ils compensent les stupides flagellations de l'outrage et de l'horreur, de la calomnie et de l'infamie, par l'orgueil de leur passé, glorieux patrimoine, par une espérance immense, multiforme et multicolore, par une foi raisonnée d'une sévère beauté, et qui s'appuie sur un code législatif dont découle une organisation sociale, étroite, mais d'autant plus conséquente, ferme et solide. En obéissant aveuglément à des ordonnances absolues et sans élasticité, mais d'une si surprenante

construction et d'une telle antiquité qu'elles semblent former comme le magnifique exemplaire d'une pétrification antédiluvienne, les Israélites restent, à travers la mobilité de leurs natures actives, un monument immobile, fouetté avec acharnement par les ouragans et les tempêtes, battu par les amers flots de l'abomination populaire, souvent atteint par la foudre consumante des avidités royales, sans que tant d'éléments conjurés trouvent prise sur lui. Sa force organique guérit des plaies non pansées, fait reverdir les branches incendiées et repousser les membres coupés, elle renouvelle des énergies épuisées et referme les veines ouvertes. On les retrouve toujours mornes sous leur loquacité de commande, toujours haineux sous leur servilité factice, souvent cruels sous leur serviabilité trompeuse, conservant en dépit de toutes les abjurations comme de toutes les feintes alliances, leur véritable caractère, sombre, hostile et attractif comme le regard terne et exitial du fabuleux serpent. C'est ainsi que le judaïsme a traversé les avanies et les tourments dont le moyen âge l'a accablé.

VIII

Pourquoi les Israélites nieraient-ils avoir été abreuvés d'outrages et de grevances? Plus leur abaissement a été grand, plus il a duré, plus profondément se sont enfon-

cées en leurs chairs meurtries les lanières avec lesquelles on les a pourchassés de rivage en rivage, et plus est étonnante la constance avec laquelle ils ont confessé leur Dieu, leur foi, — leur Messie, leur espérance, et l'immortelle vitalité de leur principe! Jamais leur moelle n'a été atteinte de la débilité du scepticisme. Aux jours de leurs plus profondes humiliations, ils ont maudit l'apostat et anathématisé l'hérétique, comme si leur dogme régissait les États! Avec la même superbe, pour subsister en nuisant, et nuire en s'enrichissant, ils ont inventé des ressources dont l'ingénieuse fertilité tient du prodige. Ils ont tellement aiguisé leur esprit que leurs forces physiques s'en sont ressenties, sans qu'ils aient essayé de remédier à la chétivité de leurs corps. Ces exclus de tous les avantages de la société chrétienne se sont promptement aperçus que si même leurs membres avaient conservé les athlétiques vertus de Samson, ils n'en auraient lutté que plus vainement sur une terre qui n'était pas la leur, et sur laquelle ils n'eussent pas daigné s'enraciner en renonçant à leur fantastique avenir d'un Messie rémunérateur, qui leur livrerait un jour toutes les nations à punir, tous les biens de la terre pour s'en rassasier. Ils ont vite deviné qu'il suffisait de s'attacher à cette société par les mille fibres des plantes parasites, pour absorber ses sucs vitaux. Avec le génie de la passion, ils ont pris pied sur le terrain flottant du commerce et de l'industrie, ils ont abandonné les exigences de la force, ils se sont armés de faiblesse. Ils

ont renoncé à la vaillance dans les combats afin de la dédaigner au nom de l'intelligence, méprisant les mépris qu'on déversait sur leur pusillanimité comme sur leur avarice. Ils se sont pliés et courbés, ils ont rampé, ils se sont laissé fouler, ils ont accepté tous les inconvénients de l'énervation matérielle; mais plus ils ont été écrasés, plus ils ont souffert comme victimes, et plus la conscience de leur supériorité morale et intellectuelle a parlé haut en eux ; plus ils ont été en droit d'appeler les malédictions sur leurs bourreaux impitoyables, et plus ils ont savouré la dérision pour augmenter et fortifier ce droit. Le Juif polonais, qui, de notre temps encore tend son dos à la canne du noble emporté, en lui disant : « Frappez, frappez, » et en ajoutant mentalement : « Tu me le payeras en beaux deniers comptants, » ne fait qu'obéir au principe traditionnel de ce peuple, qui découlant selon son exégèse de ses principes religieux, permet et autorise l'affaiblissement de ses ennemis par tous les moyens de la ruse aussi bien que de la violence. *Dent pour dent*, avait dit Moïse ; *haine pour haine*, répètent-ils encore au fond de leurs cœurs. Ceux qui les oppriment, ils les appauvrissent ; ceux qui les avilissent ils les jouent, car ils les considèrent comme ils avaient jadis considéré les Philistins, Ammonites, Madianites, Amalécites, comme des *Gentils*, des idolâtres, des réprouvés du Seigneur, des ennemis-nés, tôt ou tard leur proie, qu'il est non-seulement loisible mais louable de tromper, de dépouiller et d'abominer.

IX

Les chrétiens leur ont refusé partout la possession territoriale, si bien que la légende populaire a personnifié leur destinée dans le mythe du *Juif errant*, toujours chassé, toujours debout, toujours triste, toujours infatigable, toujours dépouillé, toujours fécond en ressources, jamais accueilli sur un seuil hospitalier, et jamais à court de ce symbole monétaire qui achète l'hospitalité et même la puissance; car tendant toujours à monopoliser l'argent, ils finissent par accaparer le pouvoir. Et pourtant les Hébreux ont trop bien conservé tous leurs souvenirs, pour n'avoir pas gardé une secrète prédilection en faveur de leurs habitudes agricoles. Une sorte de crainte, pour ne pas dire d'horreur superstitieuse, ne leur permet pas, il est vrai, de mettre la main à la charrue sur un champ qui n'est pas leur héritage. On croirait qu'ils redoutent d'être à jamais attachés par un châtiment céleste à une glèbe étrangère, s'ils osaient se complaire à cultiver une autre terre que la leur, à ensemencer et à moissonner les fruits d'une autre zone, à arroser de leurs sueurs un sol impur, à jouir des fertilités d'un pays qu'il est de leur devoir de détester; mais ils eussent volontiers fait labourer à leur profit, et

appris à leurs salariés à fendre le sillon. A peine leur en octroyait-on une courte permission, qu'ils en profitaient. Ce peuple, éternel voyageur, toujours fuyant, étant toujours poursuivi, et préférant toujours l'émigration à la transformation, est de nature sédentaire. Pour lui, ce n'est point fête, comme pour le Bohémien, de plier sa tente et de chercher ailleurs l'infortune, leur inévitable sort à tous deux. Il ne quitte pas de lui-même une contrée tant qu'il y reste un épi à cueillir et à vendre, un sou de cuivre à ramasser, une goutte de sang à corrompre dans une goutte d'eau-de-vie, comme ces troupeaux qui ne désertent un pâturage que lorsque sur sa chauve surface il ne reste plus un brin d'herbe solitaire. Mais ce qui en eux est si admirable, c'est que le principe domine l'instinct, et qu'ils ne cèdent à celui-ci que lorsqu'il s'accorde avec celui-là. Ils aiment à s'arrêter aux lieux où ils ont déjà déchargé le bagage fétide de leur misère, toujours apparente, souvent véritable, à condition pourtant de n'y être que comme des passagers dans une hôtellerie. S'il leur arrive de séjourner assez longtemps dans un endroit pour se hasarder à y bâtir des palais et y étaler un faste qui éclipsa plus d'une fois celui de nos souverains, ils n'oublient jamais que, pour eux, les toits les plus somptueux ne sont que temporaires. Ils remémorent annuellement la sortie d'Égypte sous des tentes emblématiques, en maudissant périodiquement la nouvelle captivité dont les splendeurs accidentelles ne sauraient les faire renoncer à cette patrie fictive et réelle à la

fois, que leur Dieu leur a assignée pour propriété éternelle, où il les a jadis conduits en marquant chaque étape d'un miracle, et qu'ils croient si fermement leur être encore destinée, cette Judée, autrefois féconde, débordante de lait et de miel, jaunissante de moissons superbes, verdoyante de vignes magnifiques, couronnée de cèdres orgueilleux et embaumée de voluptueuses tubéreuses : cette Judée, stérile maintenant et devenue pour ses conquérants une esclave rétive et muette, comme si, veuve fidèle, elle pleurait encore son légitime maître, et *ne voulait pas être consolée !* [1]

[1] Nous ne pouvons nous empêcher de citer ici le fameux *cantique de Sion*, qui date du douzième siècle, et qui, écrit mille ans après la dispersion des Juifs, est encore comme alors l'expression de leur sentiment le plus vif, quoique cette traduction en prose d'une traduction en vers, récemment publiée à l'usage des israélites d'Allemagne qui négligent l'hébreu, ne donne qu'une bien faible idée de l'original, semblable à ces contre-épreuves que l'on fait subir parfois aux sanguines, et qui, n'offrant plus que les contours appâlis des traits les plus accentués, suffisent néanmoins pour faire reconnaître le génie de la main qui les a tracés.

« Quoique ton malheur, ô Sion ! soit semblable à ceux que les » orfraies et les chacals lamentent dans les ruines, durant les nuits » sombres, j'ai rêvé que ton jour était venu, et mon âme a été aussitôt envahie par les délices d'une musique divine.

» Mon âme qui soupire après les lieux où Jacob vit jadis l'ange » face à face, et sur lesquels repose toujours l'amour et la prédilec» tion du Seigneur !

» Car le Seigneur y a bâti les portes de la terre, et que là s'ou» vrent les portes du ciel ; ce n'est point le soleil qui les éclaire : » non. C'est la lumière incréée du visage de Dieu lui-même !

» Ma félicité serait d'y répandre mon âme jusqu'à ce qu'elle se » fonde en larmes ! de me traîner de lieu en lieu, et de me proster» ner là où les prophètes virent les cieux ouverts !

X

Aussi ces nobles dépossédés, ces disgraciés de leur Seigneur, ces vaincus jamais convaincus, n'abjurèrent-ils à aucun moment de leurs séculaires pérégrinations leur amour pour cette Palestine sacrée. Avec une force de caractère qui n'a jamais démenti sa fierté, ils ont fermé les yeux et les oreilles à toutes les joies que pou-

» Les débris de mon cœur brisé s'attacheraient à jamais aux débris » de Sion humiliée, et, ô joie! je baiserais ses pierres, et je me » nourrirais de la poussière de ses champs abandonnés.

» J'irais à Hébron, où reposent les patriarches, pour y délecter » mon âme, et sur la montagne où sont couchés Moïse et Aaron, qui, » comme le soleil, ont réfléchi les rayons de l'esprit de Dieu.

» Tes brises, ô Sion! désaltèrent comme un vin précieux, et ta » poussière est à mon palais comme des épices savoureuses. L'eau de » tes torrents est plus douce que le miel et le sorbet.

» Ce serait volupté d'aller nu, sans sandales, tête découverte, vers » les horizons sacrés qui virent jadis les Chérubins tenir sentinelle » devant l'Arche de l'Alliance, et d'y dépouiller enfin nos vains sub- » terfuges.

» D'y maudire enfin l'histoire et ses cruelles dérisions, qui nous » ont profanés, nous, lions valeureux couronnés de gloire, en nous » livrant à des meutes de chiens infâmes.

» Puis-je être sain de corps et joyeux d'esprit; puis-je prendre » plaisir au boire et au manger; puis-je me réjouir lorsque le jour » paraît, tant que les vils corbeaux oppriment les aigles des monta- » gnes?

» Mais tu es toujours belle, ô Sion! et tes fils te sont toujours » fidèles; ton salut seul peut les faire sourire, et ton infortune seule » leur arracher des pleurs.

vaient leur offrir des cieux, une terre, une nature qui n'étaient pas les leurs. Ils n'ont voulu ni admirer, ni comprendre leurs beautés et leurs grâces. Ils ont tout méprisé, tout exécré, jusqu'aux mers et aux horizons qui les séparent de *leur* terre de Chanaan. Ils ont fermé leur âme, leurs paupières et leurs volets aux rayons d'un soleil détesté, et ils ont prié leur Dieu en tournant le dos à ces pays abhorrés que son couchant éclaire, pour regarder, dans un lointain mirage, *leur* orient, *leur* terre promise. Ils ont vécu dans la pauvreté et dans la saleté

» Quand ils envoient leurs prières au Seigneur, ils se tournent » vers toi, dans les murs des cachots les plus sombres; dispersés » dans les plaines et les vallées, ils ne souffrent que de ta misère!

» Chantez vos chansons frivoles, peuples profanes! leur beauté » illusoire s'éteindra comme un maléfice, car qu'est-ce qui peut éga- » ler aux yeux de tes serviteurs ton *urimm* et ton *thuminn* [1], ô » Seigneur!

» Les chants sacrés de tes lévites continuent toujours, et les paroles » de tes sages ne cessent point de se faire entendre! Ce que les ado- » rateurs des faux dieux méditent se dissipera comme l'ombre.

» Heureux donc l'homme qui attend, fort et fidèle, que ta gloire, » Seigneur, reparaisse, dans tout son éclat, sur ton peuple! Mille fois » heureux celui qui la verra et jouira de tes miracles, Seigneur! dans » Sion la bien-aimée, rajeunie et reverdie! »

Quelle énergie de sentiment! quelle vigueur d'expression, conservés sur la terre d'exil, loin de tous les souvenirs matériels de la patrie! Quand les Romains eurent conquis la Grèce, en la ménageant bien autrement que cette Syrie, désormais vouée à la consternation, car le Parthénon ne fut point rasé comme le temple de Salomon, et l'on ne plaça point l'image d'un animal immonde sur les portes d'Athènes, comme

[1] Noms des deux pierres précieuses que le grand pontife portait sur sa poitrine, et qui signifiaient *lumière* et *justice*.

puante, dans l'abstinence et dans le jeûne, ils ont émacié et étiolé leurs corps dans les privations, même lorsqu'ils ont été riches, pour ne point être heureux loin de Sion! Eux *Juifs charnels*, ils ont pratiqué la mortification et l'austérité avec une rage de persévérance. Ils se sont plongés dans la boue, ils ont demeuré en des lieux immondes, ils ont accepté le voisinage des gémonies, ils ont aimé le taudis, ils n'ont point lavé les ordures du *ghetto* (1), ils ont rétréci leurs habitations, ils ont respiré leurs propres exhalaisons, plutôt que de toucher

sur celles do Jérusalem, les Grecs ne s'occupèrent pourtant pas de la conservation des chefs-d'œuvre de leur littérature, qui alla chercher un asile dans les bibliothèques d'Alexandrie. Les odes de Pindare eurent-elles des continuateurs, comme les psaumes de David? Et Hésiode trouva-t-il dans son peuple, vingt-cinq, trente et quarante siècles après lui, des interprètes comme Moïse en eut? un Maimonides, pour ne citer qu'un nom? Où voyons-nous une peuplade arabe qui ait soigneusement recueilli les poésies qui ont fleuri si abondamment entre les murs do l'Alhambra et les ont si richement enguirlandées? Où donc est le peuple vaincu qui n'ait jamais accepté le *væ victis* que comme une créance qui lui sera payée un jour? Nous sommes surpris de voir un noble vénitien inscrire dans ses livres de compte une offense reçue, et ne la rayer que quand l'oppresseur l'eut soldé par la mort de son fils; quel étonnement ne nous faut-il pas réserver alors pour une nation entière tout aussi mémorante des milléuaires durant!

[1] Ce mot, qui désigne, à Rome plus particulièrement qu'ailleurs, le quartier où, du temps de leurs persécutions, les Juifs pouvaient seulement demeurer, prend son étymologie du mot hébreu *divorce;* on appelle *ghet* la lettre par laquelle un mari déclare à sa femme sa répudiation; nul doute alors que ce furent les Juifs qui donnèrent cette dénomination à leurs demeures, en y attachant le sens secret d'une séparation éternelle entre eux et les idolâtres, en laissant de parti pris à *leur* quartier une apparence repoussante, pour en éloigner les chrétiens par le dégoût, no pouvant le faire par la force.

par avance à la moindre parcelle des plaisirs dont ils comptent se délecter avec toutes les frénésies des inclinations longtemps reffrénées et des espérances longtemps comprimées. Ils ont proclamé sacrilége et déshéritée de tout partage, le jour de la revanche venu, celle qui se serait souillée en s'unissant à un chrétien; ils ont prononcé l'*abomination de la désolation* sur l'approche de tout étranger, afin de ne pas faire entrer un seul rejeton illégitime dans Sion reconquise. Eux, Juifs charnels, ils ont infamé le bien-être dans la proscription, ils ont trouvé indigne de leur haute origine de prendre part aux sensualités de ceux qui les vilipendaient. Inspirés par une impérissable foi, une sublime espérance, une haine aussi sublime et une vengeance aussi impérissables, ils ont ramené tout l'intérêt de leurs existences sur la recherche des moyens de satisfaire à ces illustres passions, et ils se sont jetés avec fureur, sans pardon ni rémission, dans les calculs de la duplicité et les traîtrises du lucre.

Attendre, attendre, attendre encore, attendre toujours, c'est leur mot de passe; attendre ce Messie promis qui doit, en les ramenant à sa suite dans ce Temple en même temps mystique et palpable, sorti alors de sa cendre, de ses décombres et de sa poussière, traîner enchaînés et foulés aux pieds ces peuples sans pitié, qui leur ont si longtemps donné des pierres pour du pain, et des serpents pour du poisson! Ils ont réservé la jouissance des dons de cette vie et de ce monde pour

la venue de Celui qui devait les loger dans les plus magnifiques palais, les désaltérer avec les plus délicieuses boissons, les rassasier des plus succulents banquets, leur donner les plus belles femmes, les distraire par les plus brillants spectacles, les occuper par les transitions les plus variées, en les faisant regorger d'or, d'argent, de pierreries merveilleuses, de baumes et de parfums, de nectars et d'ambroisies. Ayant refusé de croire au Nazaréen promettant *un royaume qui n'était pas de ce monde,* ils attendent, avec une ténacité qui frappe de respect, ce Messie qui doit les faire régner et jouir *dès ce monde,* leur donner les voluptés dont Salomon s'était repu, les voluptés de la chair, de l'orgueil, de la pompe et de la gloire, de la nature souriante éternellement, des festins sans trêve, des danses enivrantes, des vertiges lascifs, des cortéges imposants, au lieu de ces mystiques béatitudes, où l'on n'entre que par les sombres et énigmatiques portes de la mort.

XI

Nous ne voulons point dire que chaque individu de cette race porte en lui-même la notion claire et explicite des mobiles qui le font agir; mais le propre des sentiments nationaux est d'inspirer les actions de ceux mêmes

qui ne sauraient en résumer les motifs, par suite d'une habitude si invétérée depuis leur enfance la plus tendre, qu'elle a passé à l'état d'instinct irraisonné et impérieux. De nos jours surtout, cette nation dont le nom, il est vrai, est encore une flétrissure synonyme du plus odieux mélange de mauvaise foi et de cupidité, se voit cependant placée dans les grandes capitales en des conditions extérieures presque diamétralement opposées aux haineuses persécutions qu'elle y a subies durant des siècles. Ce n'est que dans quelques contrées quasi séparées de l'Europe, qu'elle conserve encore son caftan, ses aliments exclusifs, ses mœurs, sa foi sincère, les dehors de l'abjection, avec la poésie de son endurcissement et de son irréconciliable inimitié contre les adorateurs du Crucifié! Là, les Juifs sont à peu près ce qu'ils étaient au moyen âge; ennemis dissimulés, rusés, souples, fins et adroits de la société dont ils flattent les vices et décomposent les entrailles, dont ils sucent et pompent les ressources en en méprisant les faiblesses. Dans le centre de l'Europe, les symptômes de ce caractère indélébile semblent s'éclipser. Les barrières élevées par le préjugé tombent une à une; cette population vivace n'est plus obligée de dérober son opulence à des regards envieux, à des mains spoliatrices; la rancune l'a sans doute abandonnée et probablement qu'elle a oublié la vengeance. Toutefois, lors même qu'on en retrouverait difficilement la trace dans ceux qui participent actuellement à tous les enchantements de notre civilisation, et sèment les

bienfaits à pleines mains sur *tous* les pauvres, il nous paraît que si quelque catastrophe fatale et imprévue venait les rejeter dans les mêmes disgrâces, ils auraient conservé assez de sang hébraïque dans les veines, de ce sang fermenté sous le soleil des déserts que Jacob versa dans le cœur de ses douze fils, pour qu'encore une fois, comme à la sortie d'Égypte, ils se réjouissent, en un festin sacré, de la mort des premiers-nés de leurs iniques tyrans.

XII

Du reste, depuis que leurs nombreuses générations balayent la poudre de tous les grands chemins, les fidèles enfants de Juda et les schismatiques descendants de Jéroboam n'ont pas toujours été aussi cruellement pressurés. Ayant appris à s'imposer comme un mal utile, non-seulement nécessaire, s'étant faits ressorts de pouvoir ou de richesse, ayant flatté ces deux sommités en en tirant profit, ils ont si bien su s'infiltrer dans les sociétés qu'ils en devenaient partie intégrante et inexpugnable, jusqu'au moment où un concours de circonstances néfastes vint raviver les objurgations et les indignations dont ils étaient l'objet, et mettre fin à leur sécurité provisoire. Ils ont eu ainsi des moments de repos, des années moins douloureuses à traverser.

Ils les ont rendues rapidement prospères et florissantes pour eux. Ils ont joui tantôt sous un roi, tantôt sous un autre, tantôt sous un ciel, tantôt sous un autre, d'une richesse inouïe, d'un luxe ostensible, quoique précaire. Cependant, chose digne de remarque, la fortune ne les a pas plus efféminés que la persécution ne les avait abattus; elle n'a pas plus entamé les fibres vives de leur être, ni affadi la séve vénéneuse de leur esprit, que les époques d'adversité où ils étaient décimés par le fer et le feu.

Par une inconcevable énergie d'organisation rédivive, au sortir des plus dures oppressions, et aussitôt qu'une couple de générations eut assez de répit pour n'avoir plus à redouter chaque matin la faim ou la mort, ils ont produit de grands théologiens et de grands métaphysiciens, des philosophes et des savants, dont l'érudition ne cesse de nous étonner par sa masse colossale comme par la minutie et la subtilité de ses détails. Ils ont eu de grands noms dans les sciences les plus ardues et dans les branches les plus diverses des connaissances humaines; ils ont eu des écrivains remarquables et d'admirables poëtes, et ils ont prisé si haut la science de la piété et la piété de la science, l'intelligence, le talent et toutes les supériorités de l'esprit, qu'ils font honte en ceci aux chrétiens. Leur respect pour ces dons *spirituels*, qui relèvent le plus immédiatement de Dieu, les portait à honorer au-dessus de tous, ceux qui en étaient favorisés par le ciel. Par ainsi, ils recherchaient soigneusement

l'alliance de leurs savants et de leurs poëtes, y attachant plus d'estime qu'à toutes les richesses et toutes les fortunes, à tel point que les premiers parmi eux tenaient pour le plus grand honneur de marier leurs filles à des hommes voués aux travaux spéculatifs, complétement en dehors de toutes les routines de la vie pratique, dont ils laissaient le souci aux femmes. Les plus puissants rivalisaient entre eux à qui acquerrait dans sa famille les plus grandes célébrités, et il leur arrivait d'enlever, comme nous enlevons les demoiselles, les jeunes gens déjà renommés pour leur faire épouser leurs héritières et illustrer leurs familles de leurs noms. S'il n'en est plus ainsi là où les Juifs *s'européisent*, c'est aux chrétiens à être humiliés d'avoir enfin réussi à corrompre en quelque chose cette incorruptible race, qui trouve toujours quelque coin de terre où elle se conserve dans toute son intégrité, et où on la retrouve aujourd'hui ce qu'elle était hier, et ce qu'elle sera demain.

Ils ont aussi cultivé l'art jusqu'à l'envahir en dernier lieu; en musique surtout, ils se sont emparés de tous les genres, et ont eu des renommées brillantes tant dans l'exécution que dans la composition; comme virtuoses et comme écrivains, leurs succès ont été justes, car ils ont merveilleusement manié la forme. Ils l'ont assouplie et agrandie par cette tendance à la combinaison propre à leur génie. Ils ont eu des points de vue ingénieux, féconds; ils ont su trouver des ressources nouvelles, là comme ailleurs; ils ont toujours su bien faire, et sou-

vent mieux, ce que d'autres avaient déjà fait. Sous ce rapport, leur invasion dans ce domaine doit être considérée comme fructueuse et utile à l'art. Ils l'ont servi, tant par l'adroite manipulation de sa matière, qu'en contribuant à sa propagation et à sa généralisation. Qui sait où la musique en serait encore de notre temps? qui sait si l'on comprendrait plus qu'on ne l'a fait de leur vivant le génie de nos grands maîtres, sans l'esprit insinuant, entreprenant, hardi et persévérant des membres de cette nation, qui, en les interprétant sur leurs instruments, ou en les commentant dans leurs œuvres, en ont répandu le goût et l'appréciation? Qui pourrait nous dire que, sans eux, la musique fût devenue un besoin aussi impérieux qu'elle l'est maintenant pour notre société? Plus que tout autre art, elle demande pour ses grands déploiements des revirements de fonds considérables. Si leur verve commerciale ne s'en était mêlée, est-ce parmi nous que le respect et l'enthousiasme de l'art sont assez répandus pour que nos Mécènes aient suppléé à leur absence? *Nos* richards eussent-ils eu assez de *foi* pour risquer leurs capitaux à son service? Ce sont eux qui développèrent le mouvement et la vie dans cette sphère. Ils ont *fait de l'agitation*, selon l'expression anglaise; ils ont commandité la presse, et, si quelques abus s'y sont mêlés, on cesse de leur en faire reproche en songeant combien une complète stagnation d'intérêts eût été funeste. Leur activité a fait tourner l'attention universelle sur ce sujet.

Elle a piqué au jeu les curiosités chrétiennes, et, tout compte fait, notre art leur est hautement redevable; il est fort douteux que, sans leur intervention dans ses *affaires*, il eût obtenu une floraison aussi abondante, et leur participation à ses travaux l'a enrichi de talents supérieurs et de noms d'un grand retentissement. Il n'y aurait donc ni bonne foi ni dignité à ne pas reconnaître leurs succès immenses peu mérités en masse, sinon toujours en particulier, ce qui advient parmi les artistes de toutes les nations.

XIII

Mais, après avoir fait refluer tous leurs sentiments dans les plus profonds replis de leur être intérieur durant vingt siècles environ, après s'être sévèrement défendu à eux-mêmes d'en *rien* laisser percer à la surface, pour mieux voiler et rendre plus acute en même temps leur perspicacité de dol et de fraude, ils ont pu exercer et pratiquer l'art, mais n'ont pas su comment on y *créait*. Ne pouvant plus jamais se désaccoutumer de sceller d'un silence religieux et respectueux pour eux-mêmes, plein d'animadversion et de dédain pour autrui, tous les mouvements de leur cœur, comment auraient-ils appris à les confier à l'art ? Il leur eût fallu pour cela désapprendre à feindre; ils n'y songèrent seu-

lement pas. Ils voulurent devenir habiles à la façon des chrétiens, et ils y réussirent avec éclat.

Faire de l'art, et même en bien faire, n'est cependant pas encore posséder le don suprême de créer; c'est la différence du talent au génie. L'un manie des sentiments et des formes déjà connus, l'autre chante en vertu d'une inspiration personnelle, dans les modes qu'elle lui dicte et lui enseigne. Les Israélites n'ont pu inventer des modes nouveaux, car ils n'ont jamais chanté leurs propres sentiments. Leur longue discrétion sur ce qu'ils possédaient de plus noble, de plus élevé et de meilleur en eux-mêmes, leur religion du silence ne leur a point permis d'exprimer les élans de *leurs* âmes, de chanter les souffrances de *leurs* cœurs, de redire les frémissements de *leurs* passions, de *leurs* amours et de *leurs* haines, en cette langue de l'idéal. Ils n'ont point osé faire vibrer ces cordes mystérieuses préservées avec une si profonde défiance par leurs pères. Ils n'ont point osé répéter ces mots magiques que les pontifes ne révélaient qu'aux plus initiés, ces paroles pleines de vertus qu'une voix humaine eût souillées en les proférant, ces images sublimes que l'œil de l'adolescent eût profanées, ces axiomes qui ne sortaient d'une bouche tremblante que pour s'engouffrer dans une oreille épouvantée, ces versets qui n'étaient connus que de ceux dont les lèvres se vouaient au mutisme. Ils eussent frémi de rien trahir de leurs traditions inextricables, des récits de leurs légendes talmudiques, du mysticisme de leur kalaba, des fantasma-

gories de leurs secrètes imaginations; de rien laisser percer de leurs archives occultes, des faits enregistrés dans leurs annales inconnues, des drames dont la mémoire est ensevelie dans leurs comptes en partie double, des tragiques histoires qui leur ont valu des protections soudaines, des connivences en haut lieu; des exemples de représailles cruelles dont ils enfouissent les terreurs dans le sein des faibles et des hésitants, des dangers courus par les chefs pour sauver les plus exposés, des jugements prononcés par leurs *maîtres* (rabbi) entre des plaideurs qui récusent tout tribunal de Gentils et ne veulent jamais d'un gain sur un des leurs, dû à une autre justice que la *leur*, à une autre loi que la *leur*. Ils n'ont rien conté de leurs tribulations, de leurs incalculables misères, de leurs innombrables griefs, de leurs inénarrables pâtiments, de leurs menaces concentrées, de leurs promesses sacrées, de leurs perspectives d'avenir, de leurs futures gloires, de leur confiance en Jéhovah, de leur certitude de revoir le mont Sinaï et le mont Horeb, de rentrer dans la terre des douze tribus, d'embrasser le sol béni, de mêler leurs larmes d'allégresse aux eaux du torrent de Cédron, leurs cris de joie aux cris des aigles du Liban, de reposséder Jérusalem, Jérusalem la grande, Jérusalem la sainte! Ils n'ont rien révélé de tout cela, dans un art quelconque qui pût instruire les Gentils de ces mystères de leur foi, si jalousement soustraits à nos regards enfiélés de sarcasme et de raillerie. Ils n'ont produit ni architec-

ture, ni peinture, ni poëme, ni chants, ni musique modernes qui pût être considérée comme *nationale*, et qui nous décèle l'intime forme du *sentir* de ces hommes à foi de fer, à espérances prodigieuses et surhumaines, qui dorent leurs jours ténébreux d'une lueur invisible à d'autres vues.

XIV

On pourrait croire que ces hôtes fatidiques du monde entier se sont aussi réservé d'avoir un art à eux, lorsqu'ils auraient des foyers à eux. S'ils exercent l'art maintenant, ils n'en font que sur le patron des chrétiens. Ils n'essaient seulement pas de s'affranchir de l'étude de nos méthodes, de l'imitation de nos maîtres, de l'expression de nos sentiments. Aussi ne peuvent-ils qu'agencer, marier, combiner les éléments que nous *créons*, car ils ne parviendraient à s'assimiler assez complétement *notre* idéal pour produire des œuvres dues à une inspiration vraiment originale, qu'après avoir répudié de père en fils l'âcre ferment de leur sang, qu'après avoir renoncé à toute la chaleur, à toute l'énergie, à toute la verve de leurs instincts, à toute la grandeur de leur immuable protestation contre l'humanité entière, qui méconnaît leurs droits de suprématie et de priorité sur elle, au point que c'est *le plus clément* des empereurs qui mit à

sac et à cendre avec la plus épouvantable des cruautés que l'histoire ait à citer, Jérusalem la superbe! Tant qu'ils persisteront à considérer comme irrémissible l'offense qui leur a été faite, et à choyer leur orgueilleuse rancune, que, d'autre part, ils ne sauraient abdiquer qu'en se rayant eux-mêmes de la liste des peuples vivants, que peuvent-ils comprendre à nos lois de grâce, à nos préceptes d'amour, à nos devoirs de pardon, à nos obligations de confraternité, à nos miséricordes et à nos pitiés, eux, dont l'héroïsme consiste à toujours *craindre* leur Dieu, à se préserver de tout autre amour que celui de leur foi, à dédaigner toute confraternité avec le reste des hommes, à ignorer les douceurs du pardon, à ne se laisser atteindre par aucune miséricorde et aucune pitié? Or, quand un héroïsme quelconque s'est infiltré durant trois mille ans dans les veines d'un peuple, ce n'est pas le premier qui le répudie qui peut assez l'oublier, assez s'en dépouiller pour se pénétrer d'un autre héroïsme puisé en des régions du cœur toutes différentes. Quelle estime peuvent-ils avoir de nos sentiments et de nos passions éphémères, inconstantes et inconsistantes, sans veille et sans lendemain, domptées sans peine, infidèles sans cause, légères à se renier, faciles à s'évanouir, promptes à s'évaporer, prêtes à mourir, eux, qui vivent si uniquement et si absolument absorbés dans l'immutabilité d'une croyance passionnée qu'ils ne permettent à aucune velléité individuelle de varier leur préoccupation commune par un épisole personnel? Que sont nos

exaltations pour la patrie, vrais jeux d'enfants, aux yeux de ceux à qui Dieu lui-même départit une patrie qu'ils savent si bien chérir, sans même la connaître? Que sont nos mesquins orgueils d'individus en face de leur orgueil de race? Que sont nos ambitions de quelques jours, en comparaison de celle qui les anime, patiente et infinie? Que sont nos querelles et nos vengeances de famille à famille, de personne à personne pour eux qui sont en divorce avec tout le genre humain, sur qui ils appellent les foudres célestes? Que sont nos stériles amours à leurs yeux, qui n'estiment la femme qu'à sa fécondité? Que sont nos langueurs et nos désirs impudiquement confessés, en comparaison des passions qui déterminent leurs unions, et qu'ils enveloppent d'un tel mystère que nul d'entre les chrétiens ne saurait dire comment ils aiment, comment ils désirent, comment ils sont heureux?

Si jamais il s'en trouve entre eux qui consentent à faire parler au langage de l'art leurs sentiments et leurs passions, c'est alors que l'inspiration brillera dans leurs œuvres, tonnera dans leurs accents, gémira dans leurs soupirs, éclatera dans leurs imprécations, s'élancera sur la vaste envergure des ailes de leurs espérances, et brillera de toute sa flamme bleuâtre et livide dans les strophes qui s'échapperont de leurs lèvres fanées par la douleur, mais ardentes de haine! Alors ils feront tressaillir les cœurs de leurs coreligionnaires; alors les frères de l'artiste ne regarderont plus ses travaux comme une

industrie de plus ravie aux chrétiens, une ironie de plus jetée à leurs essais malhabiles; ils seront saisis d'effroi en apercevant *leurs* sentiments et *leurs* passions vivre dans le monde de l'art d'une vie idéale; ils seront stupéfaits et comme pétrifiés en voyant dès à présent, et avant l'arrivée de leur Messie, leur abjection glorifiée, leurs haillons respectés comme les plus précieuses reliques, leur pauvreté honorée, leur sobriété vantée, leur misère chantée, leurs avarices prônées comme une sagesse conséquente, leurs servilités louées comme les tempéraments de la faiblesse, leurs saignantes blessures dues à de barbares outrages baisées et vénérées, les stigmates de leurs humiliations baignés de parfum. L'art des chrétiens s'est parfois hasardé à cette tâche. Il a été séduit par la vue de leurs femmes si belles, si intelligentes et si dévouées; par les descriptions de leur luxe soigneusement dérobé à nos admirations envieuses, comme de leurs rites antiques et mystérieux; par le spectacle de leurs imperturbables croyances jointes à tant d'obséquieuse flagornerie, de tant de faiblesse affichée avec tant d'ostentation, et doublée d'une force d'âme qui narguait les bûchers et les tortures; mais comment pourrions-nous parler de ce qui se passe dans l'âme de ces inexterminables exilés, nous, fils de la veille, nous, enfants du Nord, lymphatiques et froids, nous dont l'âme est énervée par l'arrogance de la prospérité et de la domination, par le microscopique égoïsme de nos futiles poursuites, par l'action délétère de nos vanités assotées,

par les constantes et décevantes illusions des faux respects et des fausses hontes, des fausses grandeurs et des fausses humilités, des fausses abnégations et des faux plaisirs : nous en qui la conventionalité a en quelque sorte remplacé la nature, comme on voit une yeuse, longtemps taillée par les ciseaux d'un jardinier en une forme artificielle, perdre sa croissance naturelle et ne plus verdir que dans les limites du moule imposé? Ceux qui croient que la Palestine les attend comme ses libérateurs, sourient à nos descriptions et à nos tableaux, et nous n'avons qu'à baisser le front devant ce sourire.

XV

Une seule fois il nous est arrivé comme d'entrevoir et d'entr'ouïr tout ce qu'un art judaïque pourrait devenir, si les Israélites faisaient resplendir dans des formes inventées par *leur* génie oriental, toute la pompe de leur imagination et de leurs rêves, toute l'intensité des sentiments qui les animent et des passions qu'ils compriment, d'y révéler l'ardeur de leur feu, couvé avec tant de précautions sous des cendres qui nous paraissent si froides. A Vienne, nous connaissions le célèbre ténor Sulzer. Dans cette organisation d'artiste, le masque ordonné pour couvrir l'être intérieur est moins épais, et l'on aperçoit en lui, par moments, la véritabte empreinte

apposée sur son âme par les secrets discours de l'enseignement paternel. Il lui arrive de parler comme si, après avoir équarri des blocs de rocher pour la construction des pyramides, il avait traversé la mer Rouge et vu Pharaon l'impie englouti par ses eaux; comme s'il apercevait encore la nuée de feu, guidant le peuple élu, invisible à ses ennemis; comme s'il avait vu Coré, Dathan et Abiron, les rebelles, engloutis par la terre béante; comme s'il avait contemplé le temple de Salomon, connu Hiram, été à Ophir et à Sidon; comme s'il avait entendu les chants des captifs, lors d'Ezéchiel, sur les bords de l'Euphrate, après avoir écouté les sistres et les psaltérions résonner en accords de joie dans Sion, et avoir saisi les sons de la harpe de David. Ce fut pour l'entendre chanter que nous allâmes à la synagogue, dont il est le chef musical, et où il tenait la première partie. Rarement il nous est arrivé d'être envahi par une émotion aussi vibrante et qui s'emparât aussi irrésistiblement de toutes les facultés adorantes et compatissantes de notre âme que ce soir-là, où, à la lumière des bougies parsemées comme des étoiles sur un vaste plafond, nous entendîmes s'élever un étrange chœur de voix sourdes et gutturales; chaque poitrine semblait un cachot, du fond duquel elles s'élançaient pour louer, dans la misère et l'esclavage, le Dieu de l'Arche d'alliance, et crier vers lui avec une foi résignée et inébranlable, sûres d'être délivrées un jour de cette captivité sans terme, de quitter ce sol odieux, ces fleuves étran-

gers, d'échapper à cette Babylone prostituée, pour rentrer dans leur royaume à la vue des nations terrifiées, avec un triomphe d'une magnificence sans exemple. A mesure que les mots hébraïques étaient prononcés, on eût dit que, comme de sombres fleurs se détachant de leurs tiges, elles répandaient leurs pétales sonores dans les airs; ces sons âpres, ces diphthongues chatoyantes, ces désinences rêches flottaient et voltigeaient en rasant l'oreille comme de chatouillantes langues de feu. Dans l'enceinte consacrée, nulle femme n'était admise, comme si, là, l'œuvre de la prière était celle d'un mâle courage et d'une force virile; comme si les entretiens de cette nation choisie avec son Dieu courroucé et fidèle, prompt et long à punir, lent et tardif à récompenser, étaient d'une portée au-dessus d'intelligences faibles et bornées; comme si, entre eux et lui, il y avait un traité dont aucun tiers ne pouvait juger les termes, accomplis ou non. Tous ces hommes furent pris soudain de mouvements courts, rapides et réguliers, comme pour rhythmer à l'œil leurs éloquentes apostrophes. Bientôt l'on crut voir les psaumes planer au-dessus de nous comme des esprits de flamme, nager dans l'espace comme des nuées de chérubins ailés servant de marchepieds au Très-Haut. Jubilantes d'enthousiasme, d'exultation, de céleste ivresse, les stances majestueuses déroulaient le tableau de toutes les puissances du Dieu d'Abel et de Noé, d'Isaac et de Jacob, et il eût été impossible de ne pas s'associer, avec toutes les sympathies de son âme, à la

grande acclamation de ce chœur de circoncis, portant sur ses épaules le fardeau de tant de traditions séculaires, de tant de bienfaits, de tant de rébellions, de tant d'infidélités adultères, de tant de pénitences, de si durs châtiments et de si inébranlables espoirs ! Tandis que l'imagination d'un chrétien se sentait accablée par la grandeur de ces ressouvenances, qui s'accumulaient devant l'autel sans victime et sans sacrifice, devant les parchemins sacrés roulés dans la soie et le brocart comme au temps d'Esdras; devant ces livres saints, qui semblaient, dans ces rouges linceuls, entourés d'une profusion de lampes mystiques, comme un monceau de charbons ardents amassés un à un, pour crouler au jour du céleste jugement sur des têtes coupables: ceux qui se faisaient victimes pour remplacer les holocaustes, et sacrificateurs pour remplacer les pontifes, ceux qui signaient de leur vie entière, agonisée d'injures et lardée de souffrances, leur foi en ces vengeances saintes appelées avec de telles ardeurs, ceux-là gardaient comme d'impénétrables voiles leurs visages impassibles, indéchiffrables, sans colère ni extase, tout en faisant descendre dans leur sanctuaire provisoire, comme des évocations familières, les triples et terribles noms de Jéhova ! Elohim ! Adonaï !

XVI

Quand on y réfléchit, l'on finit par se persuader qu'il y aurait peut-être faiblesse au peuple juif de consentir à formuler ses sentiments, à leur donner un vêtement quelconque, fussent la pourpre et l'hyacinthe des revêtissements de l'art. Leur poésie est déjà là, elle est toute exhalée en ce livre qui est le *Livre* suprême. Qui peut leur donner tort de se sentir fidèlement satisfaits de la peinture inégalée et inégalable des passions qu'elle a sanctifiées? Que leur importe que le christianisme s'agenouille aussi devant ces mêmes feuillets? Que leur importe qu'il se rencontre parmi eux aujourd'hui comme durant la traversée du désert, des indignes qui préfèrent les oignons et les poireaux d'Égypte, qui renient Moïse parce qu'ils le croient perdu, vont adorer le veau d'or, l'idole de leurs oppresseurs? Que leur importe que les dix tribus de Samarie, se séparent de Juda? *Leur Dieu* ne peut pas abandonner le peuple qu'il a appelé *sien*, les rejetons d'Abraham avec lequel il a conclu un pacte, et ils sont certains qu'il restera toujours un groupe suffisant pour faire garde autour du tabernacle symbolique, constituant le legs précieux des temps, à travers les prospérités comme les adversités, dans la gloire

comme dans les revers, dans la patrie comme dans le bannissement. Aussi chantent-ils dans un chœur d'un unisson sans exemple, les strophes d'un des grands poëtes de leur exil (1), et chacun d'eux répète avec la même vérité :

« Je porte volontiers les péchés de tout mon peuple, et je présente avec joie mes épaules à leur fardeau. Je n'invoquerai point un autre Dieu que Toi, Seigneur! et ne veux devoir mon salut qu'à Toi seul! Dût la mort me surprendre, je n'en adorerai pas moins tes saintes rigueurs.

» Mon âme est pleine de zèle pour ta cause, Seigneur, car j'ai choisi les voies qui mènent à Toi! Alors même que les flammes de tes fureurs me dévorent, je ne laisserai pas de suivre tes volontés et tes principes. Je continuerai ton alliance sainte, car je me complais dans ta loi et dans ta doctrine.

» Je n'ai mis ma force qu'en Toi, et ne donne à nul autre ma confiance! Je ne lèverai mes yeux avec amour que vers Toi, et n'aurai d'espérance qu'en Toi, même

1 Juda-Ha-Lévy, surnommé *le Castillan* (1080), a souvent un caractère de douceur qu'on retrouve peu chez d'autres gloires de la vaste littérature hébraïque moderne, dont la dogmatique austérité (Salomo de Gabirol, p. e.) ne se prête guère à la citation. La partie poétique de cette littérature rappelle dans son ensemble un de ces admirables grillages du temps de Quentin Metsys, dont le réseau présente d'ingénieux entrelacements qui nous occupent et nous fascinent : mais détachez-en un fragment et vous ne tiendrez qu'un morceau de fer.

quand la mort viendrait m'atteindre à ton service. Je supporterai avec courage les tempêtes de tes colères, en m'appuyant sur tes promesses pour me fier en ta clémence! »

XVII

Au contraire de la nation judaïque, qui obéit aveuglément à des ordonnances absolues, la race bohémienne rejette le despotisme de toute loi, ne veut rien de la terre que la vie, avec un dédain à la fois insensé et sublime de tout ce qui la borne en la fixant, et maintient son individualité par sa constante cohabitation avec la nature, sa profonde indifférence pour tous les hommes qu'elle n'accoste qu'en tant qu'il lui faut se procurer parmi eux des moyens de subsistance. Elle se complaît aussi à les tromper, mais sans haine et sans malice systématique. Chez elle les rancunes et les vengeances ne sont qu'accidentelles, personnelles, nullement solidaires. Elle se rit de la supériorité de l'homme civilisé, comme le ferait un renard du fermier dont il aurait dévasté la basse-cour. Ses besoins une fois satisfaits, elle est inoffensive; du moins n'a-t-elle pas le dessein prémédité de nuire en masse aux masses. Il ne lui importe que de garder sa liberté de cheval sauvage, car elle ne comprend pas comment on peut préférer un toit, si beau qu'on le

construise, à la voûte des forêts. Autorité, loi, règle, précepte, principe, obligation, devoir, lui sont des notions et des choses insupportables, tant parce que pour être admises elles veulent être réfléchies avec une application d'esprit qui lui est antipathique, que parce qu'elle se résigne à accepter les plus fatales conséquences d'une vie sans but et sans résultat, dont les oisifs vagabondages ne sont déterminés que par les incitations de l'instinct et de l'imagination. Cette recherche d'une liberté, sauvage à force d'être absolue, engendre naturellement une répulsion invincible pour le travail, aussi bien que pour le commerce (cher aux juifs industrieux), car ils enchaînent; pour le bien-être, car il asservit; pour l'habitation, car elle les enlève aux grottes et aux montagnes. Afin de ne point laisser empiéter sur cette liberté et n'en rien aliéner, elle se décide sans peine à recourir à tous les procédés, à tous les expédients, fussent-ils de l'ordre le plus répugnant à des natures moins incultes, pour subvenir au petit nombre de ses besoins sans perdre son incurie. Ne possédant ni *Bible*, ni *Testament* aucun, elle ne voit pas la nécessité de plier son intelligence à la compréhension des idées abstraites, et la laisse se rouiller dans le cercle de l'instinct; ayant une vague conscience de son innocuité, elle se contente de se sentir vivre au soleil qui la ravit par sa chaleur étincelante, en se livrant à un petit nombre de passions primordiales et élémentaires, et en ne permettant à aucune vertu conventionelle de troubler ce sans-gêne de l'âme,

ce laissé-aller de mœurs qu'elle prise au-dessus de tous les avantages que pourraient lui procurer la moindre répression de ses appétences.

Les Bohémiens puisent leur besoin d'indépendance sans bornes ni limites aucunes, qui est devenu le trait distinctif de leur caractère, dans une sorte de perpétuelle ivresse tour à tour bruyante et morne, causée par leurs contacts incessants avec la nature. Ne voulant jamais se soustraire à son action directe, l'exaltation qu'elle leur inspire et la surexcitation qu'elle produit en eux leur devient si habituelle, qu'ils ne sauraient plus exister privés de cette continuité de sensations vives et pénétrantes. Rien ne contre-balance pour eux les plaisirs humés par tous les pores et si avidement aspirés par tous leurs sens au sein de la nature, qu'on les dirait, comme toujours intoxiqués du lait de Cybèle, dont ils s'abreuvent avec une si folle intempérance, que son vertige trouble leur raison et déroute tous leurs sentiments. Rien n'équivaut pour eux à la liberté de se satisfaire à tout instant au moindre de leurs caprices. Ils s'affranchissent de tout joug moral, de toute dépendance sociale, de toute entrave intérieure, afin de pouvoir courir sans cesse après l'électrique étincelle d'une sensation. *Sentir* devient le résumé de tout leur être; ils veulent *sentir*, n'importe à quel prix. *Commander* et *obéir* leur est également odieux, comme un fardeau et un asservissement. *Avoir* leur est aussi étranger que *devoir*; ces deux verbes n'existent même pas dans leur

langue ([1]). La suite, la conséquence, la prévision, le lien du passé à l'avenir leur sont par là non-seulement répugnants, mais impossibles. Comme le seul but qu'ils poursuivent est de délecter constamment leurs organes de toutes les jouissances qu'ils trouvent dans la possession de la nature, pour y atteindre ils parviennent à l'absolue liberté de l'*être* par l'absolue indifférence de l'*avoir*. Quelle antithèse avec les Israélites !

La plupart des passions qui nous sont familières dérivant de la nécessité et de la convoitise de l'*avoir*; du moment qu'un peuple y renonce, il devient invulnérable à leurs atteintes. Aussi le Bohémien parvient-il à s'affranchir aussi complétement de toutes les attaches mondaines, que nous comprenons sous la dénomination de *pompes de Satan*, que l'anachorète lui même. Mais le motif de leur détachement étant diamétralement opposé, l'emploi de leur liberté l'est aussi. Tandis que ce dernier se délivre de tous les liens terrestres, de toutes les chaînes qui soudaient son cœur au *monde*, par un amour suprême pour le principe dont la contemplation exclusive lui fait perdre le goût des joies auxquelles il renonce, le Bohémien brise tous les liens et rejette les chaînes de la société pour se repaître de plaisirs immédiats. L'anachorète repousse toutes les douceurs de la famille et de la patrie, de la sociabilité et de la civilisation pour se re-

[1] Voir Pott, *Les Bohémiens en Europe et en Asie*, Halle. Ouvrage philologique couronné par l'Institut de France.

noncer lui-même par l'adoration d'un suprême moteur de tout ; le Bohémien les rejette par égoïsme. Admirable dans son terne mépris de nos ambitions, de nos despotismes, de nos avarices, de nos frivolités, de nos illusions, de nos impuissances, de nos lâchetés et de nos servitudes, il s'avilit bientôt lui-même en répudiant, en même temps que les crimes, les vices et les bassesses qu'engendrent les sociétés, les vertus et les saintetés qui les cimentent et les maintiennent.

XVIII

Egoïsme, avons-nous dit à propos de son insatiable soif de liberté, de son désir effréné de jouir dans chaque minute de son existence, en ne se séparant jamais de la nature, si féconde en ravissements pour lui. L'égoïsme mène à la barbarie, soit qu'on entende ce mot dans le sens de société inculte ou d'infinie cruauté. Mais la civilisation, en limant les aspérités de l'égoïsme primitif, inné à l'homme, inhérent à sa nature, qu'il lui est conséquemment impossible d'abdiquer, en effaçant dans les individus l'apparition de l'égoïsme naïf et poétique, n'en a que mieux favorisé les germes d'un autre égoïsme hypocrite et prosaïque que nous nommerions volontiers *égotisme*, parce qu'il est essentiellement différent. L'un provient de l'aspiration à la félicité infinie du *sentir*, que *jamais rien* ne saurait arracher du cœur humain, et

qui est si propre aux grandes et belles âmes, que pour la nourrir, ne pouvant l'étouffer, elles trouvent le secret de se créer un bonheur dans l'amour du *dévouement*, lorsqu'il ne leur est pas donné de le rencontrer dans la possession ambitieuse d'un amour réel ou idéal, qu'il ait un Dieu, une nation, un être, une cause, l'art ou la nature pour objet. L'autre n'est que la préférence exclusive accordée à sa personne sur toutes choses au monde ; c'est le culte de son être corporel, périssable et borné, le soin de son bien-être matériel, la préoccupation de ses jouissances physiques, de la satisfaction de ses désirs mesquins et avides. L'un s'alimente d'émotions, même à travers ses sensations; l'autre tue l'émotion pour édulcorer ses sensations et rapporte à celles-ci tous ses mobiles, avec plus ou moins de cynisme ostensible. — De l'égoïsme naît l'orgueil, de l'orgueil la tyrannie ; mais de l'égotisme naît la *suffisance*, de la suffisance la nullité : l'homme qui se suffit à lui-même n'est-il pas, de volonté sinon de fait, *nul* pour le reste? Son utilité comme rouage dans la grande machine du monde n'est-elle pas alors involontaire et ignorée de ses intentions? L'égoïsme, en tant que *sentiment de soi*, n'est point aussi stérile ; il abonde même en principes de fertilité. Quelle que soit la sphère où il déploie son action, il est la source plus ou moins directe, plus ou moins avouée et aperçue, qui inspire à l'homme le courage de ses convictions, même celui du dévouement ; l'activité du génie comme celle de la bonté n'existerait pas sans l'es-

time tacite ou explicite qu'il donne de lui-même, et qui fait naître et grandir le besoin de développer ses facultés, à quelque ordre qu'elles appartiennent, jusqu'à leur dernière limite, — et au delà par excès,— d'agir et de jouir par elles. Cet égoïsme se reconnaît dans la fierté poussée à l'arrogance, dans l'énergie comme dans la persévérance, dans la colère comme dans l'insubordination, dans la protection donnée au faible comme dans la révolte contre le fort, tantôt vertu, tantôt faute. Il finit trop souvent par se dissoudre dans l'atmosphère atrophiante des sociétés, dont la majorité se livre partout si entièrement aux contentements grossiers du matérialisme, dût-elle les acheter au plus haut des prix, celui de l'humaine dignité; et s'il résiste à cette influence, il est bientôt anathématisé, proscrit, comprimé et déprimé par les convenances qu'elle lui impose en guise de mors et de bride, redoutant les dangers imminents qui l'accompagnent, comme tout ce qui recèle une force vive. Outré, il amène des explosions, des écarts épouvantables, mais absent, il laisse l'homme sans puissance, sans vouloir, sans nerf. Mû par lui, l'esclave Epictète se sentait plus libre que son maître, esclave des préjugés sociaux; sans lui, les sociétés arrivent à se faire tellement mépriser, qu'un Caligula pouvait souhaiter que tous ses sujets n'eussent qu'une tête pour la faire rouler d'un coup : suprême expression d'un dédain qui est autant l'éternel opprobre du peuple qui l'a inspiré que de l'autocrate qui l'a énoncé. De cet orgueilleux égoïsme primor-

dial, découle toute la *valeur* personnelle de l'homme, selon la double acception de ce terme, et la théologie catholique est beaucoup trop versée dans la science de l'âme humaine, pour ne pas avoir fait une si grande part à ce sentiment dont les plus riches et les plus belles natures ne sauraient s'exempter, qu'elle promet en récompense à ceux qui se seront renoncés eux-mêmes dans le temps, de *posséder* Dieu durant l'éternité. Affirmation dont la sublime hardiesse dépasse tout ce que l'imagination avait jamais rêvé de gloire dans l'immortalité.

Cet égotisme poétique constitue le principe vital des Israélites aussi bien que des Bohémiens, mais en se manifestant sous des formes si différentes, que le procédé de l'analyse peut seul démontrer l'identité de deux impulsions dont les effets ne se ressemblent absolument en rien. Les deux peuples sont également dominés par un même orgueil, qui inspire à l'un l'oubli total, à l'autre l'amour exclusif de la nature; à l'un une malveillance systématique pour le reste des hommes, à l'autre un désir insurmontable de vivre loin d'eux ; mais qui commande à l'un et à l'autre le même silence sur les mystères de leur nationalité, portant celui-ci à exploiter l'art des Gentils sans y verser les effusions de son âme, et celui-là à se créer un art pour les y épancher sans prendre modèle sur celui du *Giorgio* [1].

[1] Etranger : synonyme de *Gentil.*

XIX

Si la nature, en charmant nos sens, ne réveillait pas en nous des impressions d'un ordre supérieur à leur ébranlement, on pourrait peut-être croire que le Bohémien est en proie à l'égotisme en sacrifiant tous les autres penchants de l'homme aux jouissances que lui procure l'association de sa vie avec celle de la nature. Mais l'égotisme, en abjurant l'émotion par crainte de la faculté de souffrance qu'elle développe simultanément à celle du bonheur, devient inapte à produire de l'art comme à en saisir le sens intime; tout au plus s'il sait trouver, par un raffinement de corruption, des plaisirs sensuels dans la beauté de ses manifestations matérielles. Il faut donc que l'égoïsme des Bohémiens soit plus pur et plus noble, puisqu'ils ont eu la faculté de créer un art éminemment national. Au rebours des Israélites, ils n'ont chanté, originairement du moins, ni pour les chrétiens, ni dans le mode chrétien. Ils n'ont cultivé l'art ni sur un modèle, ni pour un public quelconque. Ils ont chanté parce qu'ils en ont éprouvé le besoin; ils ont chanté pour eux-mêmes, et se sont chantés eux-mêmes. Si l'égoïsme sans voile ni déguisement, sans atténuement ni atermoiement, l'égoïsme franc et absolu est

l'unique moteur de la vie des Bohémiens, ils l'ont du moins fait remonter à sa plus pure source, lorsqu'ils en ont fait redire les inspirations à l'art. L'orgueil de l'égoïsme respire dans leurs accents ; mais il y apparaît comme la conscience qu'a l'homme de sa valeur intrinsèque, de son droit suprême d'individualité, de son droit inaliénable d'être par lui-même et pour lui-même, du prix qu'a sa volonté en tant qu'émanation de son âme, de sa supériorité effective sur toute création. Là, nous voyons l'orgueil de l'égoïsme tel qu'il se maintient inaltérable dans la totalité du genre humain, et tel que nous ne le retrouvons plus que rarement comme trait prédominant dans le caractère d'un peuple entier ou d'un individu ; mais nous l'y voyons dépouillé du funeste gui dû à l'exubérance de sa séve, dans tout l'éclat de cette force qui fait sentir à l'homme qu'il est par droit de naissance, possesseur de lui-même avant tout, et aussi possesseur, chef, roi, et comme qui dirait amant épris et compréhensif de la nature, qu'il faut, elle aussi, *aimer pour comprendre*. La musique des Bohémiens est comme pénétrée d'outre en outre par cette affirmation constante et superbe qui en est l'élément sympathique, car c'est à elle que remonte l'origine de plus d'un de nos plus beaux élans.

Lorsqu'un sentiment a de si profondes racines dans les meilleures régions de notre cœur, et qu'il peut monter à de sublimes hauteurs, quelles que soient les erreurs et les déplorables dégénérations auxquelles il fait descendre un individu ou un peuple, du moment qu'il

se manifeste dans l'art et s'incarne dans la forme du beau, il se détache de tous les désolants souvenirs de sa dégradation, il brise sa larve repoussante pour resplendir dans sa première harmonie et son natif éclat. A quoi servirait de méconnaître les énergies primordiales de l'homme lorsqu'elles sont déraillées ou appliquées à faux, si dès l'instant où s'abstrayant au moyen de l'art de leurs superfétations monstrueuses, elles réapparaissent dans leur pureté plus brillantes que jamais.

Quelque improbable qu'il paraisse, à première vue, de découvrir un germe de noblesse dans les épanchements d'êtres qui se rapprochent autant que les Bohémiens de l'existence menée par les bêtes silvaines, et tombés dans un décri unanime et traditionnel, les révélations de l'art apportent des garanties irrécusables à l'appui d'une pareille tentative.

XX

Il est impossible de ne pas considérer comme un curieux phénomène psychologique un attachement si vif pour la présence ininterrompue de la nature, qu'il amène une insensibilité complète pour tous les charmes de la vie régulière. Singulier problème que celui d'une race qui secoue toutes les disciplines, qui ne relève que du hasard, qui brave tous les jougs humains, affrontant les

dénûments et les humiliations, acceptant patiemmen les intempéries de l'air et les incertitudes de chaque lendemain, se laissant traquer de pays en pays à travers les océans et les chaînes de glaciers, plutôt que de consentir à porter le harnais luxueux d'une législation quelconque! Quelle force d'inertie et quelle absence de tout ce que nous nommons instinct social ne faut-il pas supposer à un peuple qui devient semblable à cette plante des steppes privée de racines, dont la bise d'automne promène sur les chemins poudreux les tiges friables et anguleuses comme celles d'un corail grisâtre, portant avec elles fleurs et semences, germées sans sol sur des branches divergentes et flexueuses : plante si bien appelée par la métaphore populaire, *la fiancée du vent!* Les Bohémiens se laissent emporter comme elle, par des souffles capricieux, de migrations en migrations, visitant le Nord et visitant le Midi, venus de l'Orient et explorant l'Occident, en restant toujours et partout inaccessibles aux attraits d'une existence fixe et réglée. S'il y en a qui parfois ont essayé de s'accommoder à des habitudes casanières, tôt ou tard il sont revenus à leur camp nécessiteux, à leurs vêtements dépecés, à leurs rudes compagnons, à la brune beauté de leurs femmes, aux ombrages vierges des forêts sombres, aux murmures des ruisseaux inconnus, aux orgies improvisées de leurs repas en plein vent, aux danses frénétiques de la clairière, aux ruses futées et goguenardes de leurs voleries, à l'ironie égayée de leurs tromperies, à l'excitation d'une

existence dont les fréquents vertiges dus à l'alcool rendent plus fantastiques encore les instabilités et les péripéties continuelles. Le charme qui exerce une si irrésistible attraction ne se laisse guère disséquer et froidement expliquer; il ne se révèle dans toute son intensité qu'aux initiés. Il faut pour apprécier les secrets de certains entraînements, les avoir ressentis.

La passion de la nature passée à l'état de besoin devient tyrannique comme toute autre. On remarque son empire tant sur les peuplades que sur les individus qui vivent dans sa constante intimité. Le Lapon et le Samoïède, comme le chasseur des Alpes et des Pyrénées, comme le Cosaque des steppes, comme le matelot breton, languissent et dépérissent si on les transplante loin des scènes au milieu desquelles ils ont grandi. Mais ceux-ci se bornent à aimer avec passion une certaine nature, une certaine région de la terre et son caractère particulier. C'est la magnificence des boréales splendeurs, c'est la majesté des monts orgueilleux, c'est la quiète placidité des plaines sans bornes, c'est la tourmente redoutable lors des hennissements de l'Océan qui deviennent des spectacles si chers, que la vue semble inutile lorsqu'elle ne doit plus les contempler, et qu'arrachée à leurs impressions, l'âme reste comme dépourvue de sensibilité. De plus, les habitants de ces contrées sont soumis à un genre de vie approprié à ces climats, à un régime qui n'est celui d'aucun autre, et l'amour de certains sites ne sert qu'à consolider en eux l'amour de la

patrie, du sol, de l'habitation, de la propriété, de la famille. Il n'en est point ainsi des Bohémiens qui répudient les notions de famille autant que celles de patrie, d'habitation, de propriété. La terre entière, ils l'ont prise pour patrie; tout sol qu'ils foulent est le leur; leur famille, c'est la tribu formée et rassemblée par le hasard; une toile étendue sur quelques branches ou un ajoupa fragile leur suffisent pour habitation, et tout ce qu'ils souhaitent pour en jouir un moment, ils le considèrent comme leur propriété. Chaque climat leur plaît, pourvu qu'ils y errent libres et sans frein.

XXI

Il faudrait avoir souvent dormi sous les baldaquins des firmaments les plus distants; il faudrait avoir été souvent réveillé sur l'agail par les rayons d'un soleil levant, frappant tout d'un coup les paupières comme des baguettes de feu ; il faudrait avoir souvent étudié les mélodies irrégulières de l'ouragan, la riche orchestration que leur prêtent les sapins aux mille aiguilles, les roseaux aux mille tuyaux; il faudrait avoir souvent végété de longues journées, couché à la renverse, sous un ciel bleu, et submergé par les hautes vagues d'herbages que la faux ne connaît pas; il faudrait avoir appris à comprendre les douces confidences qu'elles chuchottent alors à

l'oreille tout bas, tout bas, et à laisser sans épouvante le serpent froid et glueux se couler sur nos jambes nues, ou encercler notre front de ses cambrures successives; il faudrait pour ainsi dire avoir appris à reconnaître chaque arbre à l'arôme de sa séve, et s'être initié au mystérieux langage des populations ailées, pour concevoir qu'on ne puisse plus vivre après cela, privé des balsamiques effluves que les troncs épandent dans les airs; que l'oreille se dessèche si elle n'entend plus les larges modulations des thrénodies symphoniques qu'improvise l'orage du soir; que le regard pleure en ne rencontrant que des murs étroits, lorsqu'il cherche l'éther diaphane ou le nuage nacré de l'aurore; qu'on ne puisse plus dormir dans des cages de pierre, et que, sous les plafonds écrasés de nos demeures, l'haleine manque à une poitrine qui s'est dilatée en respirant longuement l'*air libre* de l'infini azuré. Qu'est-ce qui remplacera pour des sens accoutumés à de telles impressions les émouvantes scènes des tragédies qui se jouent dans les lieux dont l'homme est absent? Qu'est-ce qui approche des écrasantes fureurs qui rugissent dans le tonnerre et que les voix des forêts répètent en chœur gigantesque et terrible? des drames sanglants qui se déroulent autour d'un coucher de soleil comme d'une mort de héros? des élégiaques tristesses d'un bois que le vent déshabille de ses feuilles pour rouler avec rage les restes flétris d'une si enchanteresse parure? Que peut-on comparer aux amoureuses mélancolies des lointains liliacés, des brouillards

rosés, des teintes bleuâtres, qui enveloppent d'une incertitude agitée les contours qu'éclaire peu à peu l'aube dorée d'un beau printemps? Quel bien-être procuré par l'industrie peut atteindre aux contentements heureux qui redoublent les forces vitales, lorsqu'on voit en plein champ une chaude pluie d'été laisser la terre rafraîchie, les plantes baignées, les cieux réconciliés et radieux? La pompe de quelle sévère puissance approchera-t-elle des froides rigueurs de la gelée, dont l'apparition, comme celle d'un maître inhumain, arrête aussitôt le jacassement des eaux vives et enjouées, fait taire tous les chants, suspend le cours du sang des plantes et durcit le sein de la terre?

XXII

Celui-là trouve immanquablement fades et sans saveur tous les plaisirs inventés, qui s'est complu à braver l'hiver en sentant le feu de ses joues résister à son souffle cruel, à rester seul et sans abri, les yeux frappés de sa verge tranchante, au milieu d'un désert d'une ironique splendeur! Celui-là est insensible aux raffinements d'un paresseux sybaritisme, qui a connu le frisson assoupissant et le doux engourdissement qui fait d'autant moins pressentir la mort, qu'elle approche de plus près. Celui-là est indifférent à l'étincellement de bien des somptuo-

sités éblouissantes, qui a vu les ébats des tourbillons enlevant brusquement aux collines leurs éclatants linceuls de neige pour les faire jouer et frôler comme la soie des drapeaux que le vent fouette lorsqu'ils se précipitent les uns sur les autres! Quels théâtres, quels éclairages artificiels ne dédaigne-t-il pas, celui qui s'était fait un théâtre de l'œuvre de Dieu, et avait demandé sa lumière aux astres d'en haut, ou aux flammes libres joyeuses et fantasques qu'alimentent les ramilles et les feuilles sèches! Quels spectacles, quelles décorations offrira-t-on à celui qui a souvent ravi ses yeux du terrifiant spectacle des cataractes, des précipices, des roches aux flancs éventrés et des fleuves dans le débordement de leurs courroux?

Aussi, pour ces cœurs si avides des ineffables embrassements de la créature et de la création, comment pourrait-il exister des passions factices, des vanités puériles, de creuses ambitions?... En comprendraient-ils les jeux mesquins? Comment enseignerait-on les insipidités des relations convenues à ceux qui ne redoutent pas une existence où il leur faut se mesurer sans cesse avec le danger? à ceux qui ne connaissent *d'habitude* que celle du danger? Ceux qui se sont souvent vus vis-à-vis du loup affamé, des impétueux courants d'une rivière démesurément gonflée, du tourbillon des autans; ceux qui savent ce que peuvent et ne peuvent pas les forces de l'homme en face des forces de la nature, et qui, entre ces épisodes palpitants, laissent couler le temps, jour après jour, dans

un isolement songeur, sans parler à des hommes ou à des femmes, aimant mieux suivre les ondulations du lac autour des cailloux qu'ils y jettent un à un, qu'échanger des paroles vaines, sans but et sans résultat; ceux-là, disons-nous, sont impropres à partager les petitesses lilliputiennes de l'égotisme qui ne tend à étouffer les grandes passions qu'au profit des petites, à dessécher les aspirations élevées qu'au profit des basses convoitises, à guérir de la folie que pour enseigner la méchanceté, à prêcher les périls de la liberté que pour faire endosser la livrée de la servilité, et qui ne veut dégoûter de la nature que pour peupler avec moins de peine des prisons dorées.

XXIII

La nature demeure lettre close pour le citadin et l'industriel, qui ne l'envisagent que comme une *matière première*, que de nombreuses manufactures doivent exploiter en divers ateliers; elle émeut doucement les cœurs tendres qui l'aperçoivent en passant du fond d'un coupé de touriste, comme un spectacle regardé du fond d'une loge; elle augmente par ses reflets et l'association de ses images concordantes ou dissonantes, l'intensité des joies et des peines auxquelles elle sert de cadre dans les destinées qui en sont plus rapprochées; mais elle s'empare

comme une magie des êtres qui se livrent tout entiers à son incessante influence, ne vivant plus que par elle et en elle. Parmi les brigands, les contrebandiers, les braconniers, les pirates, on rencontre des exemples du charme dominateur qu'elle exerce; mais exceptionnellement et accessoirement, puisque c'est un intérêt sordide ou l'embannissement dont un coupable est atteint, qui les jettent et les retiennent dans une vie aventureuse rapprochée de la nature. On rencontre peut-être dans les peuplades sauvages quelque chose d'analogue à l'amour forcené qu'ont pour elle les Bohémiens; on n'en connaît pourtant pas qui, pour ne respirer que lui, aient résisté aux bienfaits de la civilisation en vivant des siècles à leur portée. La race des *Rommy* serait-elle plus susceptible que d'autres d'éprouver des sensations intenses et exquises en face des merveilles du tableau que présente la nature? On est tenté de l'admettre, puisque, d'entre toutes, elle est la seule à repousser avec une telle pertinacité tout ce qui l'enlèverait à l'assouvissement de cette passion excessive.

XXIV

La grandiose harmonie de la création se manifeste dans des proportions si gigantesques et si variées que les facultés de l'homme s'épuisent avant de les embrasser

dans leur synthétique ensemble. Celui qui veut ne jamais sortir de sa présence, qui veut subir l'influence immédiate de toutes ses manifestations, s'identifier à toutes les exaltations de l'éternelle et glorieuse ode que la création chante à son créateur, à tous les bouleversements, drame plein de catastrophes qu'elle déroule sans fin devant nous; celui qui ne veut jamais réfléchir à elle loin d'elle, embrasser dans une méditation soutenue le sens, la cause de ses émouvants phénomèmes, qui ne veut jamais quitter ce théâtre, échapper à ses impressions continues, qui s'absorbe sans réserve en cette poésie du monde extérieur dont il nous est à peine permis d'épeler quelques syllabes, qui s'adonne entièrement à l'inhalation du souffle vivificateur de l'univers, celui-là court un grand risque. Lorsque, une fois égaré dans des perspectives à perte de vue, il essaye d'en explorer les sinuosités, sa raison se trouble comme par l'effet d'un divin nectar dont ses lèvres mortelles auraient approché avec une profane audace. Ne pouvant concentrer dans son esprit ébloui la conception des innombrables évolutions de la nature, le dessin de son plan général devient tout à fait confus à ses yeux. Ses retours périodiques, ses nombreuses analogies, ses adorables constances, ses infatigables monotonies, ses symboliques conjonctions, l'uniformité si bien déguisée de ses lois lui deviennent insaisissables par la multiplicité de leurs détails, l'abondance de leurs variétés, la richesse de leurs formes.

Chaque feuille différant d'une autre, l'heure ne res-

semblant pas à l'heure écoulée, ni le jour au jour évanoui; les oiseaux s'égosillant à une multitude de concerts qui ne sont jamais les mêmes ; la lumière ayant pour chaque minute une autre teinte et le paysage à chaque matin un autre aspect, à chaque soir une autre expression; l'arbre secouant son plumage avec des intonations douces ou solennelles, selon l'humeur de l'instant ; la rarescence de l'air étant agitée par des vagues de parfums qui donnent à son repos le plus calme de palpitantes et changeantes haleines; l'herbe des pelouses et la mousse des rochers se colorant, se dentelant diversement sur chaque fente, sur chaque motte de terre ; cette terre elle-même prenant des nuances particulières à chaque journée de marche, l'homme reste ahuri par ce chaos de beautés si dissemblables; sa pensée se disperse, se dissémine, s'éparpille, et ne parvient plus à resserrer dans son étroit miroir leur savante ordonnance. Elle parcourt trop fréquemment en sa perpétuelle contemplation tout le clavier des émotions, depuis l'enchantement de la grâce la plus suave jusqu'à l'écrasement des terreurs horripilantes, depuis le plus moelleux abandon jusqu'à la plus précautionneuse défiance, depuis la douce moquerie qu'expriment certains gazouillis jusqu'à la douleur exaspérée des victimes qui luttent avec l'aigle et le chacal, depuis la sérénité des beaux jours jusqu aux agitations anxiètes du danger, pour ne pas s'affaisser par le jeu continuel de tant de ressorts. L'homme devient farouche avec la bête fauve, amoureux avec la colombe; il s'as-

roupit entre les fleurs et les baumes odorants; il bondit ardent et lascif comme la panthère; son orgueil n'a plus de bornes lorsqu'il s'enivre de soleil; sa colère est inflexible lorsqu'il vient d'échapper à l'âpre trémeur du péril; son courage s'exalte lorsqu'il affronte les escarpements des pics et des glaciers, et s'évanouit dans les faciles séjours des collines et des vignobles; il passe sans cesse de la douceur à la véhémence, de l'expansion à la peur.

Cette rapide succession de mouvements contradictoires énerve son esprit, et un obscurcissement s'étend peu à peu sur sa raison. On dirait que, dans ce va-et-vient perpétuel d'émotions discordantes, ses idées se figent, le foyer réverbérateur de sa pensée se ternit et n'y reflète plus qu'avec désordre le dessin de l'univers. La faculté comparative s'engourdit, et le jugement, cette veine lumineuse qui doit circuler dans toutes les parties du cerveau, s'éteint. Ses qualités réflectives s'émoussent pendant que la sympathie magnétique, l'instinct, le flair augmentent. Son entendement devient plus obtus à mesure que ses sens deviennent plus acuts, à l'exemple de ceux des animaux. Comme eux il s'élance après chaque proie qui s'offre à ses désirs; il rumine dans l'immobilité; se chauffe langoureusement et passivement à chaque rayon de bien-être; hurle sous chaque morsure de la souffrance, et se débat pour échapper à ses rêts, avec l'insanité de cette violence irréfléchie et fugace propre aux exaspérations de la fièvre. Il se fait

semblable à un amant dont la passion irascible prend un caractère maladif, qui s'absorbe dans la déification de son objet jusqu'à perdre tout empire sur lui et sur soi-même, jusqu'à laisser tomber en désuétude sa supériorité virile, jusqu'à se faire le jouet de ses versatilités, se croyant inaimé à chaque sévérité, devenant toujours plus esclave après chaque orage comme après chaque sourire, se sentant toujours plus fasciné par ses enchantements divers et plus orgueilleux de son amour haut placé, et qui, n'étant plus capable d'en juger l'idéal, d'en saisir la portée, ne conserve qu'une vague conscience de sa sublimité, et un attachement voluptueux et brutal à la fois, qui par ses effets extérieurs, se rapproche de la monomanie. Dans cette possession insensée de la nature, dans cette assimilation continuelle des affections incohérentes qu'elle réveille, il abdique sa suprématie humaine et cette royauté de l'intelligence qui est son attribut suprême ; il se fait dans son esprit une interversion par laquelle, au lieu de concentrer en lui-même les émotions recueillies dans la nature, comme le foyer de cristal fait des rayons de la lumière, et allumer ainsi que lui une flamme céleste, celle de la poésie, il se laisse dévorer par elle, et permet à sa raison de s'évaporer telle qu'une eau que dessèchent les brûlantes bouffées de la canicule.

En désapprenant les recueillements et les élèvements poétiques par lesquels les signifiances de la nature comme celles de l'art nous convient à des émotions,

et font préluder en nous des sentiments d'une application plus positive, dont la liberté et la grandeur nous permettent de croire que nous sommes l'image d'un Dieu,—en supposant que nos impressions momentanées sont leur propre fin à elles-mêmes, — en oubliant que dans l'ordre des choses elles n'ont qu'un sens préparatoire, qu'elles ne nous sont données que pour frayer à travers les endurcissements de notre âme une voie aux résolutions qui nous décident aux belles actions, — en plongeant fixement ses regards dans le séduisant et périlleux gouffre de la nature, l'homme y est bientôt écharpé par elle. Stupéfié, éperdu, ébahi, abasourdi, par les mille bruits, les mille teintes, les mille parfums, les mille courbes qui nagent en se croisant autour de lui, et le ballottent dans un roulis sans intermittence, il ne coordonne plus ses vastes accords, il oublie qu'au milieu de cet amas de dissonances apparentes et de différences réelles, la nature conserve une solennelle unité, une intime cohérence, une cohésion étroite entre les parties de son vaste Tout, et que les contours multiformes qui vacillent à nos yeux en diversités infinies, se fondent ou s'entre-treillissent avec ordre dans son règlement colossal, d'un agencement suprêmement harmonieux.

XXV

Si la lumière d'aucun jour ne ressemble à celle de la veille et ne prédit celle du lendemain, le jour revient fidèlement et tout aussi fidèlement les saisons; les astres qui ne luisent jamais pour nous du même éclat, n'en reviennent pas moins strictement aux places qui leur sont désignées dans l'espace; si le miroitement irisé des torrents depuis qu'ils roulent leur liquide chevelure du haut de la tête des monts, n'a jamais reproduit le même papillotage, la pierre s'amollit sous la monotone persistance de la goutte d'eau qui tombe de minute en minute; si la floraison de chaque plante diffère sur chacune de ses tiges en grâce, en luxe, en épanouissement, chaque semence ne produit chastement que le fruit qu'elle est destinée à faire naître. La végétation ne redoute pas la consomption de la terre qui la porte, et la rivière coule toujours dans le même lit sans le fatiguer. Le lion revient à son antre aussi bien que la fauvette à son nid, et la grue voyageuse retourne aux mêmes climats y chercher la chaleur.

La nature ne manque point de cette continuité de retours, de cette permanence de renouvellements qui produit le charme de *l'habitude ;* mais la vastité de ses mouvements dépassant les perceptions physi-

ques de l'homme, il tombe bientôt essoufflé entre des termes ainsi distancés dans l'infini des temps et des lieux, s'il entreprend de se vouer uniquement à suivre leurs parcours. En voulant s'identifier toujours à chacun de ses changements, il perd, sinon la mémoire, du moins le *souvenir*; il devient stupidement oublieux des réflexions qui ont pu entre-luire dans son esprit; il ne sait plus lier ses émotions l'une à l'autre par la constance de la volonté; il ne sait plus les reprendre, les recueillir à la même heure et au même point. Son âme s'exhale comme la vapeur brûlante d'une liqueur en ébullition, elle s'enfuit comme un fluide qui s'échappe à travers un corps trop perméable. Le moment qui vient, s'il lui rappelle le moment écoulé, au lieu d'amener l'anniversaire fêté de la même joie, de la même tendresse, de la même sollicitude, de la même méditation, n'est plus que l'importun retour d'une impression usée, flétrie, décolorée. Il ne remarque plus que ces impressions diffèrent entre elles tout en se ressemblant comme les diverses intonations d'une même voix. Nos sens, notre organisation morale et le milieu dans lequel nous vivons, ne nous permettent d'atteindre qu'à la *conception* du bien-être sans interruption, que toutes les croyances ont placé dans une vie future, ne pouvant en adapter l'image aux conditions qui régissent celle-ci; l'*habitude* est la seule anticipation de cet état: seule, elle procure la présence aussi continue que nos organes le souffrent, d'émotions dont la plénitude permanente se-

rait la félicité; par elle seule nous aspirons et respirons le bonheur. Seule, elle le simule aussi, à un tel degré, que ni le plaisir, ni la passion ne sauraient rivaliser avec l'empire que peut prendre sur nous cette vainqueresse de la satiété. En s'inoculant le besoin du changement, en irradiant perpétuellement vers les points d'attraction les plus divergents, l'âme finit non-seulement par en oublier totalement le charme, mais par gagner une répugnance pour elle qui, de plus en plus vive, finit par toucher à l'horreur. A force de prétendre toujours vivre dans un excitement fébrile, qu'elle ne peut supporter qu'exceptionnellement en gardant sa santé morale et l'équilibre de ses facultés, elle arrive à une espèce de somnambulisme intellectuel, dans lequel elle échappe à toutes les influences morales, pour ne suivre que les impulsions instinctives de l'organisme. L'homme ne peut, sans tomber dans un état morbide, se libérer complétement du lien de l'habitude, si doux dans sa souplesse et son élasticité, ni se soustraire à ce principe de gravitation qui nous retient dans une orbite déterminée comme les planètes de la mécanique céleste. Dans l'absence de toute tangente, il devient sujet à une vague instabilité dont les oscillations rappellent les folles incertitudes de la boussole qui ne connaît plus son pôle. Il perd la force de faire converger tous ses sentiments vers un foyer central; en même temps la chance de connaître un des plus sapides avant-goûts d'un bonheur immuable.

XXVI

L'imagination montée à un tel diapason, l'intelligence une fois désaccoutumée de toute symétrie, les sens troublés entre des proportions si contrastantes, qui les font passer sans cesse ni trêve de l'incommensurable à l'infinitésimal, rendent inaptes à saisir les liaisons plus rapprochées et d'une plus étroite harmonie, que présente la vie sociale. Ignorant comment on rallie l'une à l'autre ses impressions pour en doubler l'intensité, ceux qui les ont toujours dispersées dans un cercle d'une incalculable étendue, ne peuvent non plus s'appliquer à suivre la pensée recélée dans les œuvres d'art qui ne parlent qu'à l'esprit ou par l'esprit, qui exigent des organes spécialement stylés, et ne réveillent des émotions que lorsqu'on a étudié et pénétré le sens de leurs formes. Les jouissances morales d'un autre art que la musique, qui éveille immédiatement le sentiment par la sensation, et dont l'exercice s'associe si bien aux formes du sentir des individus dont nous nous occupons, leur sont par conséquent aussi incompréhensibles que les agréments matériels de l'élégance leur sont incommodes et malvenus. Après avoir toujours enchanté leurs yeux et leurs oreilles de plaisirs sans cesse variés, qui les inondaient abruptement, sans la participation de leurs vou-

loirs, de leur prévoyance, de leur travail, et dont ils reçoivent les caresses délicieuses sans songer à en arrêter l'ombre par le *souvenir*, ils ne sauraient plus rencontrer parmi les productions de l'homme, des objets qui puissent rivaliser avec le charme de cette multiplicité de sensations émues, et comme prismatiques. Leur imagination se fait pareille à ces colonnes d'eau qui s'élancent en masses pleines de force, mais qui ne rencontrant ni obstacles ni bornes, montent à une hauteur où elles perdent toute consistance, et se répandent en fine poussière de gouttelettes diaprées.

L'homme ne pouvant se borner à la réceptivité, un penchant involontaire le porte à incarner dans des actes dont il est l'auteur, les émanations dont il a été pénétré par des causes indépendantes de lui, et à communiquer à son tour celles qui l'ont charmé en l'envahissant à l'improviste, ou qu'il a recherchées soit dans le spectacle de la nature, soit dans la contemplation de l'art, celui-ci comme celle-là réveillant les palpitations de son cœur sans sujet, appelant ses larmes sans que l'infortune l'ait atteint, le faisant sourir sans qu'aucune joie lui soit survenue. Une tendance généreuse l'incline à faire renaître dans les événements de la vie active, à rééprouver, à rechercher dans les scènes où se jouent des destinées non plus fictives mais véritables, dans celles qui amènent et provoquent le développement de ses passions individuelles et de ses sentiments personnels sur le terrain de l'existence réelle, le retour des impres-

sions qu'il a puisées à ses deux sources divines, d'une manière vague et sans application directe. Nous inciter à reporter les sentiments qu'elles font éclore en nous dans l'ordre des faits et des volontés qui déterminent du sort, du malheur ou du bien-être des humains, est précisément ce qui constitue le côté sublime, le sens moral de leur influence sur notre âme et sur les sociétés humaines. Wagner exprimait cette pensée, en disant un jour de l'art ce qui peut s'appliquer également à la nature : « Que peut-il de plus, sinon nous *stimuler?* « Stimuler au *bien par le beau* selon l'antique prière des Doriens ; car, qu'est le bien élevé à sa dernière puissance, sinon le beau transporté dans nos sentiments et jusque dans nos actions? D'où viendrait, sinon de là, le don ennoblissant de l'art et de la nature, le caractère élevé des goûts qu'ils inspirent, de l'amour qu'on leur consacre? Mais l'homme est si faible si fragile, si borné dans ses facultés, qu'il ne peut s'absorber en rien. La lumière, première condition de son bonheur, l'aveugle par son excès ; la chaleur, son premier principe de vie, le dévore bientôt. Il ne saurait non plus s'abîmer tout entier dans la nature ni dans l'art, la vue de l'intelligence comme celle du corps risquant de s'affaiblir en se fixant toujours dans la même direction. Seulement, quels que soient les désordres partiels qui résultent pour l'esprit d'une préoccupation trop exclusive de l'un de ces deux objets, jamais toutes les cordes délicates des cœurs qui s'y dévouent ne se brisent et ne sont réduites au mutisme.

XXVII

Il est impossible d'imaginer une assimilation plus complète avec la Nature que celle du Bohémien. Aussi sa raison succombe-t-elle sous cette constante variété d'aspects et de sensations. Son cœur y apprend l'ennui et le dégoût de toutes les émotions calmes et de demi-teintes, pour ainsi dire, en même temps que le goût forcené, la prédilection exclusive pour les émotions excessives, pour les états de l'âme qui mettent en jeu toutes ses facultés sentantes, ne laissent en repos aucune partie de son être, et le maintiennent dans une fièvre d'esprit homotome. L'extrême devient son élément habituel; il ne se plaît que dans les mouvements intérieurs poussés à leur dernière intensité. Il veut la jouissance de ses passions, entière et complète, toujours et à chaque fois. Les calmer, les modérer, les mitiger, les combattre, les faire sommeiller ou attendre lui sont des efforts inconnus, car son existence voyageuse lui donne une excitabilité qui, en faisant de l'inconstance, son constant plaisir, ne lui laisse d'autre part que trop peu de temps à la fermentation du désir. Il souhaite toujours, ses souhaits étant indéfinis; ses désirs précis, il les assouvit brutalement sans connaître de peur ou de considération qui l'en arrête, et s'il lui est im-

possible d'atteindre à leur satisfaction instantanée, il passe outre. Insensible aux nombreuses et complexes passions qui agitent l'homme né et grandi dans une société qui ne fonctionne que par une multitude de rouages d'un engrenage compliqué, il reste indifférent aux haletantes péripéties auxquelles exposent l'ambition, l'avarice, l'envie, la vanité, l'intrigue. Il ne comprend que des contentements d'une nature plus simple et plus primitive. L'amour de la femme, de la gaieté, de la danse, de l'ivresse, de la musique, des orgies qui les réunissent, et entre temps celui du vol, de la ruse, du godan, de la mystification, du mensonge, comme faisant partie de sa jovialité en en alimentant la veine, tels sont ses joies et ses entraînements. Il aime la vie lorsqu'il s'endort dans un bois de bouleaux comme au milieu d'un groupe de blanches jeunes filles, aux longues et flottantes chevelures, coquettement ondulées par des gestes gracieux, frémissantes sous des baisers invisibles dont il entend l'harmonieux *mordante*, et auxquels l'arbre semble vouloir pudiquement échapper tel qu'une femme qui s'incline vitement; il aime la vie lorsqu'il peut suivre des heures durant les figures géométriques tracées au haut des airs par les évolutions stratégiques des régiments de corbeaux, lorsqu'il lutte d'astuce et de soudaineté avec l'outarde aussi gloutonne que méfiante, lorsqu'il joute de vitesse avec la truite agile en remontant le courant des rivières et en mettant la main sur un butin squammeux; il aime la vie lorsqu'il secoue l'arbre sau-

vage et en fait tomber les fruits sur lui comme une grêle inoffensive et savoureuse, lorsqu'il mange à même les baies rouges et acidulées des arbrisseaux, et en jonche le sol, le faisant pareil à un sable teint de sang, lorsqu'il écoute le pivert picoter un tronc ou le ronflement du torrent spumeux, lorsqu'il contemple la surface glauque et grésillée d'un lac saisi d'un pressentiment hyémal et qu'il y fait voguer sa pensée comme une barquette qui va à la dérive, lorsqu'il s'étend sur de hautes branches qui le balancent comme des hamacs, et que chaque feuille semble rossignoler autour de lui; il aime la vie lorsqu'il peut tressauter d'aise en voyant le soleil levant rosir toute la nature, lorsque, apercevant les jeunes saules couverts d'un givre qui les fait ressembler à de gigantesques marabouts, il les secoue en les raillant et les rend à leur laide nudité, lorsqu'il peut tantôt se conjouir avec la vache apathiquement heureuse dans un gras pâturage, tantôt se démener avec la chèvre, tantôt épier la tortue, tantôt éreinter l'écureuil; lorsqu'il cherche une amoureuse parmi les étoiles qui dansent éternellement dans la vastitude d'en haut, lorsqu'il s'énamoure d'une fleur de sureau au large disque et au parfum asphyxiant d'une branche d'églantier ou d'aubépine, ou d'une plume de paon merveilleusement miraillée, dont il orne bravement sa tête comme d'un glorieux panache ; lorsqu'il entend la nuit les cerfs réér et bramer et les colombes plausonner, lorsqu'il suit les lueurs incohérentes du foyer entre les vieux

chênes et les vieux ormeaux, lorsqu'il use ou abuse de quelque façon que ce soit des prodigalités de la végétation comme ces enfants qui défrangent les riches atours de leur mère sans avoir conscience du dégât qu'ils occasionnent, ou bien lorsqu'il s'amuse soit à guerroyer, soit à faire amitié avec les êtres vivants qui peuplent les solitudes, à les taquiner, à les fâcher et à les amadouer, à leur ravir et à leur rendre la liberté, comme font les petits princes avec les compagnons de leurs jeux. Pour lui, vivre, c'est humer les émanations de la nature par tous les pores, c'est rassasier avec friandise ses yeux de toutes ses formes et de toutes ses couleurs, écouter de ses oreilles affamées toutes ses intonations et tous ses accords, respirer à pleine poitrine quand il survente, se tapir sous les arbustes pour inhaler ces bouffées de senteur qui grisent, s'étendre sur les mousses où serpente l'agame, ou sur les gazons semés de nivéoles, de glaïeuls et de livèches, centupler la possession de tous ces objets par la multipliante fantasmagorie de l'eau-de-vie, et puis rire, danser, chanter et musiquer jusqu'à l'épuisement de toutes ses forces.

Après quoi, viennent des réactions tout aussi vives, car il n'est plus susceptible que d'émotions violentes et passagères, état que l'antiquité symbolisait peut-être dans sa merveilleuse divination, en punissant d'une démence toute particulière ceux qui avaient découvert la mandragore qui chante, ceux qui avaient surpris à la nature plus de ses secrets poétiques, et perçu plus de

ses beautés mystérieuses, qu'il n'est profitable à la faiblesse de notre constitution d'en connaître.

XXVIII

Qui pourrait sonder le profond abîme de toutes les douleurs qui ont été ressenties à travers les générations, par ces *out-casts*, dont pas un seul qui, à sa naissance, ait eu d'autre avenir et d'autre horoscope que l'infortune, la dégradation, le hasard et le besoin ?

On peut se figurer que bien des fois un Bohémien, après s'être joué comme un faon sur le pré de ses domaines, dont il prend possession par cela seul qu'il les contemple, ou dans les obscurités enchantées des bois qui, pour lui, sont des jardins de délices, après avoir dégusté à satiété ses langueurs et ses égoïstes rêveries, après s'être fatigué de ses somnolentes ivresses, s'est soudain réveillé de sa muette extase, s'est détourné des paysages qui venaient de l'enchanter, et entrevoyant à travers la dentelure du feuillage de *ses* arbres, ou à l'horizon de *ses* steppes, des existences différant tellement de la sienne, remplies de bien-êtres si doux, de sécurités si paisibles, de raffinements si séducteurs, de tant de béatilles, il s'y est transporté en pensée. Ce loup à flair de renard, couché là dans ses hautes herbes, transi par l'humidité ou brûlé par le soleil, a dû maintes fois se demander s'il pourrait vivre dans l'étroitesse

étouffante d'une destinée qui abdique les libertés nomades, les plaisirs des hommes primitifs; s'il pourrait se résigner jamais à dresser sa tente si solidement, qu'il ne pût plus la plier au premier appel de son Dieu, le souhait, vers un autre climat. Alors, sans doute, ont dû passer dans son esprit, comme des visions informes, les tableaux d'autres joies que les siennes, d'autres fiertés, d'autres activités, d'autres tendresses, d'autres destinées en un mot. Il a dû lui apparaître comme le lointain et confus mirage d'un Eden perdu, dont la porte est là tout près, mais à jamais scellée pour lui. En voyant combien était infranchissable le profond, sinon large gouffre qui l'en sépare, il a dû remémorer tous ses transports au sein des végétations parfumées, en présence du vague de l'éther bleu, pour ironiser toutes les conventions qui pourraient restreindre la plénitude de ses plaisirs, et efféminer la virile témérité avec laquelle il les arrache aux éléments pour s'en ébaucher un éclatant semblant de bonheur! Puis, en réfléchissant aux fatales dissonances de ce mot avec les conditions de la vie humaine, navré, brisé, vaincu, il a dû se dire qu'à cette grande misère il n'y avait vraiment de palliatif que la satisfaction irréfléchie, désespérée et immédiate de ses caprices, et surajouter ainsi, en faisant coïncider son instinct avec une apparence de logique, l'empire d'une détermination préfixée aux inclinations de son tempérament. Or, dans toutes les âmes énergiques, fussent-elles ignorantes, grossières, abruties presque, ou

raffinées et ornées comme celles de bien des poëtes, ces inquiétations, ces désespérances passionnées, ces négations et ces affirmations fiévreuses, ces ardures constantes, ces adaimonies incessantes, jettent une lueur lugubre pareille à celle des flambeaux de festins qui seraient des flambeaux funèbres. Leur lumière est acclamée tant que mousse la joie et que le rire coule à grands flots, tant que l'étourdissement entraîne nos sens dans un tourbillon de danse et que des chants bachiques obscurcissent la vue; mais à peine la lassitude a-t-elle couché nos membres, à peine l'exhaustion de l'esprit le fait-elle rentrer en lui-même, à peine la voix enrouée s'est-elle tue et le regard mélancoliquement alourdi a-t-il rencontré ces torches de deuil, que de fantômes blafards se dressent devant les yeux, et que la chanson, commencée avec de si joyeux refrains, devient *triste jusqu'à la mort.*

XXIX

Un implacable orgueil et une impétueuse liberté livrés à eux-mêmes, réduits à leurs ressources isolées, sont bientôt amenés à sentir leur impuissance en face des conditions si précaires de notre existence et de notre nature, et aux heures froides de la faim, de l'infirmité, de l'ennui, d'une fainéante lassitude, ils se replient dans une morose rêverie. Si l'âme recueille alors les senti-

ments qui passent en elle, comme de grandes ombres, si elle se sent tout d'un coup prise du désir de les reproduire dans un chant qui lui embellisse à elle-même et lui sublimise ses impressions, elle fera certainement surgir, à son insu peut-être, le grand spectre qui hante et ronge les insomnies de chaque humain : la *Douleur*. Alors, des organisations vigoureuses qui, sous un aspect taciturne, ont des tressaillements et des soubresauts intérieurs d'une féroce violence, parleront un langage inconnu aux prétentieuses tristesses, aux pâles et nébuleuses mélancolies de nos cœurs dépéris par la satiété, affadis par des passions superficielles, flétris par des désirs factices.

XXX

Tous les sentiments humains ont été tour à tour exaltés et anathématisés. Nos inspirations les plus pures et les plus hautes ont été l'une après l'autre contestées et raillées. On a discuté une à une toutes les vertus, on a bafoué avec passion toutes les passions. Dans cette mêlée d'apothéoses et de malédictions dont chacun de nos élans a été l'objet, un seul moment, un seul état de l'âme a toujours imposé le respect, arrêté tous les sarcasmes et fait taire les outrages et les insultes d'une sacrilége dérision : la douleur. Lors même qu'on l'a étouffée avec barbarie, éliminée ou tuée comme un

obstacle, on n'a pu lui refuser un silencieux tribut. Aussi n'est-ce point sans raison que l'orgueil s'attache à la douleur, chez des êtres incultes aussi bien que chez ceux qui ont le plus conscience de leur énergie, car la douleur est un gage de notre grandeur. On le sent instinctivement; la réflexion confirme l'instinct. C'est elle qui, en jetant la sonde dans la profondeur de nos aspirations, en révèle toute la portée; elle représente l'horreur de la discordance, d'autant plus sentie qu'elle provient d'un plus vif besoin d'harmonie. A l'intensité de la souffrance se mesure la soif de l'idéal; plus la douleur est inconsolable et plus elle s'élève au-dessus de la vulgarité qu'un insipide bien-être peut contenter. Toute œuvre d'art dont s'exhale à un haut degré cet élément fermentatif qui remue jusqu'au fond des entrailles les meilleurs d'entre les hommes, et ce qu'il y a de meilleur dans chaque homme, ne saurait manquer de trouver des échos soudains, partis quelquefois de poitrines qu'on eût crues les moins susceptibles de les contenir. Le spectacle et l'expression de la douleur imposent un involontaire recueillement, car nul ne peut dire : *Je ne la connais pas*, et nul ne peut s'écrier : *Tu me resteras étrangère!* L'homme blasphème et Dieu et l'amour, mais il lui répugne de blasphémer la douleur, même alors qu'il la découvre chez des monstres cruels qui l'ont semée à pleines mains. L'imposer lui est aisé; la honnir lui est impossible. Il se trouve des bourreaux et des applaudissements pour toutes les inventions de la cruauté, cette

voluptueuse démence de la haine; il ne se trouvera pas d'auditoire, sain de corps et d'esprit, pour consacrer l'insulte qui lui serait faite, ou le mépris dont elle serait l'objet.

XXXI

De quelque source qu'elle provienne, quelque égarement qu'elle inspire, sitôt qu'elle se montre, elle laisse loin derrière elle tout autre intérêt et prend la première place à nos yeux, comme une reine exilée, qui réapparaît inopinément dans tous les courroux, les rigueurs et les majestés de sa lugubre souveraineté. Se fût-elle souillée par tous les excès, fût-elle descendue comme une Phryné au niveau de toutes les débauches de l'esprit et de la matière, elle se présente, dès qu'elle rejette son voile ou son masque, dans son caractère indélébile d'auguste origine et de royale hauteur. Revêtue d'impurs haillons ou de brillantes paillettes, elle les fait tomber au premier sursaut de son moindre réveil, en se drapant de son crêpe de deuil. Couronnée de guirlandes flétries, comme Ophélia, ou jouant avec une marotte en guise de sceptre, comme Brutus, d'un souffle elle peut enlever ces traces de folie pour se lever dans sa sévère nudité et sa cruelle austérité. Méconnue, elle se venge par le plus juste des mépris, en reléguant dans une race inférieure ceux qui osent nier sa suprême grandeur, sa

sombre beauté. Elle enseigne un orgueil immense à ceux dont el'e a choisi le sein pour demeure, à ceux qu'elle visite en de secrètes entrevues, en des nuits soustraites au sommeil, en des heures dérobées à tous les regards. Elle leur enseigne le plus profond des dédains pour tous les pouvoirs, tous les respects, toutes les lois, tous les plaisirs et toutes les illusions. Elle ne s'informe pas si les élus de son choix sont grands ou petits, riches ou pauvres, persécuteurs ou persécutés, savants ou humbles d'esprit, bons ou méchants; elle possède, pour venir à eux tous, des déguisements et des formes qui la font monter sur les trônes des rois et descendre dans la hutte du fossoyeur, qui lui permettent de s'asseoir aux chevets des heureux du siècle et aux repas du juste opprimé, d'entrer dans l'atelier de l'artisan et dans le cabinet du philosophe, d'accompagner la femme miséricordieuse dans ses missions bienfaisantes, et l'homme offensé le lendemain de sa vengeance. Elle possède une si merveilleuse richesse de travestissements qu'il n'est donné qu'à ceux qu'elle a courbés sous ses plus exténuantes désolations, qu'à ceux qu'elle a accablés de ses plus funèbres désastres, qu'à ceux dont elle a énaméré les lèvres de son plus âcre fiel, de la reconnaître, cette reine sauvage et impérieuse, sous toutes ses métastases, sous tous les fards, tous les mensonges, toutes les résignations apparentes, tous les fiers silences, tous les rires convulsifs, tous les cris de fausse volupté, toutes les grimaces de feintes joies, toutes les colères assumées,

tous les implacables rancoeurs derrière lesquels elle se cache après avoir pénétré, armée de son dard mystérieux et empoisonné, dans la fente qu'elle trouve ouverte sous toutes les guimpes, et le défaut qu'elle découvre à toutes les cuirasses. Une fois qu'elle est maîtresse d'une âme, une fois qu'elle l'a contagiée de son ulcère à jamais saignant, elle la jette en haut ou en bas, selon sa fantaisie à elle, et la qualité de son jouet. Elle élève les unes jusqu'aux mystiques splendeurs des radiances transmondaines et les épure jusqu'à ce qu'elles deviennent transparentes, éclatantes et éblouissantes comme des esprits de diamant; elle ballotte les autres entre les poussières des vallées et les rocheuses aspérités des plus hauts sommets; elle en jette dans des gouffres vides, où, haletantes et affamées, elles sont roulées comme des choses inertes : elle en plonge dans des fanges où se voient des taches de sang; elle en transporte d'autres encore de fureurs et de lubricités démoniaques; mais toujours, elle, la reine d'auguste origine et de royale hauteur, se réserve le droit de dépouiller ses formes d'emprunt et d'apparaître subitement dans sa terrifiante simplicité, dans sa sublime horreur, de faire ployer alors tous les genoux devant son visage où toutes les tortures ont laissé une trace, et dont aucune n'a pu altérer le sceau divin; devant ce visage qui imprime son reflet en une silhouette de feu qu'on nomme *remords*, sur l'esprit de l'offenseur, de l'oppresseur, du vainqueur, du fort et de l'inique.

XXXII

Dès qu'elle est transportée dans l'art, l'empire qu'elle exerce sur les cœurs, en les remplissant tous à son approche d'une trépidation, d'une défaillance et d'une onction irrésistibles, change de caractère, pour devenir plus imposant et plus calme. Là, elle est instantanément délivrée des oripeaux qui parfois la défigurent et la salissent dans la réalité. Elle se montre dans sa vérité, immobile ou véhémente, à l'état de passion ou de passivité mais immanquablement douée d'une vertu sympathique. L'expression des sentiments élevés, des hautes aspirations, des nobles vouloirs ne trouve d'ordinaire qu'un tardif écho dans les masses, mais celle de la souffrance en réveille d'immédiats et de nombreux. Tous portent sous les loques de la pauvreté ou les joyaux de l'abondance, quelque meurtrissure, quelque plaie béante ou quelque cicatrice mal fermée. Aussi, lorsque le vagabond, le rebut des sociétés, son banni, son *out-law* fait vibrer à nos oreilles des chants dont la dominante est empreinte de douleur, ces chants ne restent pas incompris. On écoute avidement, et l'on se demande où gît la noble tonique de cet accord ; car nul ne doute que la douleur qui se chante elle-même ne repose sur un sentiment qui rachète tous les torts et toutes les erreurs.

XXXIII

Si, en abjurant le *travail*, le Bohémien a cru fuir la douleur, elle l'a guetté au milieu de son indolence et de son impéritie et lui a chuchoté à l'oreille des secrets d'autant plus poignants qu'il avait pensé la renier, l'expulser et s'affranchir de son empire en récusant les nécessités du labeur. Il avait refusé de *manger son pain à la sueur de son front*, il s'était soustrait à tout enrôlement, il n'avait pas voulu solliciter la terre par ses semailles, ni s'atteler à aucun joug, si fleuri et si brillant qu'il fût, mais la douleur n'en est pas moins accourue sur des ailes qui volent de jour et de nuit; elle l'a atteint au fond de ses déserts et de ses bois, réservant des larmes plus brûlantes et des serrements de cœur plus oppressifs pour ceux qui avaient essayé de ne point pleurer et de toujours rire au soleil, en même temps qu'elle réunissait ainsi à l'humanité, à la confraternité de notre commune race, par ce funèbre signe de ralliement, l'infortunée famille qui, en répudiant tout *travail* physique ou intellectuel, semblait vouloir s'exclure de toute parenté avec le reste des humains, et s'assimiler aux populations sylvestres. La douleur est donc restée le seul point de contact, de compréhension, de compassion, de commisération et de sympathie mutuelle et éternelle entre

eux et nous, la seule affection de l'âme en laquelle nous nous entendions sans effort, pour faire taire, pendant qu'elle parle, nos mépris réciproques si profondément enracinés.

Nulle part, sans doute, on n'est plus tenté de séparer la misère physique de toute souffrance morale, que chez les malheureux dont nous parlons, et néanmoins qui sait si si ce ne fut point à tort originairement, il y a de longs siècles de cela? Certes, il serait fort difficile à présent d'en reconnaître les traces dans les individus qui composent ce peuple, pris isolément; mais combien serait-il difficile de s'entretenir avec eux sur un sujet quelconque, de manière que l'un des deux interlocuteurs pût se mettre au point de vue de l'autre; de manière que l'un pût épancher le secret de son mal intérieur et que l'autre pût comprendre cet épanchement? Comment faire disparaître entre eux et nous, pour un si court instant que ce soit, le contraste écrasant de nos mœurs, de nos idées, de nos préjugés contre eux, avec leurs mœurs, leurs idées, leurs défiances et leurs sourdes répulsions contre nous? Comment saurions-nous leur parler, et comment pourraient-ils nous répondre, nous qui ne les considérons qu'avec incompassion et dégoût, eux qui ne nous envient point tout en nous craignant? Comment l'homme civilisé remonterait-il le courant des syllogismes tacites de l'homme sauvage, qui brûle ce que celui-ci aime et adore ce que celui-ci redoute? Le premier part de ce principe que la sécurité est la condition fonda-

mentale du bonheur, la paix son principal élément, l'habitude son plus doux présent, le bien-être matériel son fruit le plus précieux et la stabilité son plus indispensable corollaire; le second se rit de la sécurité, car elle ne lui manque jamais dans les cavernes inaccessibles; il est indifférent à la paix, car il aime le combat et échappe à la guerre; ignore ce qu'est l'habitude et l'abhorrerait à première vue; ne se soucie nullement du bien-être matériel et nargue la stabilité en exaltant les plaisirs de sa vie mouvante, incertaine, périlleuse et joyeuse! Dès les premiers mots échangés entre eux, ils pourraient mesurer la distance qui sépare leurs pôles, et reconnaître l'impossibilité de souder par un côté quelconque leurs conceptions si dissemblables des choses; l'un frémirait en apprenant ce qui fait le charme de l'autre; l'un verrait le plus horrible résultat dans ce que l'autre pose comme prémices de ses espérances. L'homme civilisé parlerait de notions morales; l'homme sauvage n'en admettrait, et ce qui pis est, n'en comprendrait aucune. Comment donc arriveraient-ils jamais à *s'expliquer* l'un à l'autre le point de départ de leurs sentiments? Il n'est qu'un langage qui porte directement d'une âme à l'autre l'intussusception d'un sentiment sans le secours et le détour de l'*explication* : c'est l'art; et de tous les arts, la musique est la plus propre à filtrer en quelque sorte les sentiments qui traversent son éblouissant tamis, pour les rendre reluisants de leur pureté originelle, et purifiés de leurs excès si répulsifs

à nos accoutumances d'esprit et de cœur. D'entre les sentiments que la musique a permis au Bohémien de dévoiler, si l'orgueil est le plus saillant, la douleur en est le plus accessible.

XXXIV

L'orgueil s'est rarement uni à la douleur sans qu'ils aient enfanté la haine. Néanmoins, par un fait vraiment digne de remarque, il n'en a pas été ainsi chez les Bohémiens. On a cru voir en eux une abomination systématique des chrétiens : l'on s'est trompé en les comparant en cela aux Israélites. Ils ne détestent ni le chrétien, ni le musulman, ni le bouddhiste ; ils n'abhorrent que la civilisation, qui amène à sa suite toutes les stabilités de la vie sociale. Au milieu des plus déplorables écarts, ils ont résisté aux violentes incitations des rancunes qui fermentent si vite dans les êtres exclus du monde heureux. Ce que nous nommerions le *sentiment bohémien* a échappé à cette sombre et stridente modulation pour garder son caractère d'aspiration vague, indéfinie, imprméditée, irraisonnée, son amour pour la liberté insouciante et insoucieuse, sans but ni propos déterminé, sans levain de vengeance ni recherche de sympathie. Enfance de l'âme, qui ne conçoit rien de durable, rien de coordonné, qui craint tout ce qui serait fixe et prédéterminé, et accepte tous les outrages déversés sur une

vie sans frein et sans *devoir*, non pas avec l'enthousiasme du martyr ou l'emphase du stoïque, mais avec la légèreté indifférente d'une imagination trop absorbée en elle-même pour tenir le moindre compte de ce qui ne se rapporte pas à sa fantaisie et à ses brillants jouets : enfance dont ces êtres ne sortent jamais, et qui, comme toute enfance, est ignorante des causes et ne s'occupe que des effets. Uniquement et exclusivement préoccupés d'eux-mêmes, ces grands enfants, comme les petits, ne s'identifient jamais à autrui, encore moins sont-ils capables de s'associer à une idée. Nul n'ignore que l'enfance est essentiellement indocile et souvent cruelle dans ses jeux les plus innocents; que la contradiction ne provoque point en elle la réflexion, mais l'affermit par le dépit dans ses engouements; qu'elle est indifférente au sort de tous les êtres et de tous les objets qui ne se lient point à ses plaisirs du moment, qu'elle s'approprie aussi aisément le bien d'autrui qu'elle livre le sien. Les plus simples notions du cœur humain nous enseignent qu'une telle légèreté engendre l'égoïsme, et qu'on ne saurait poursuivre les instigations d'une fantaisie capricieuse et courir après la réalisation de chaque envie, qu'en ne tenant nul compte de ceux qui auraient à en pâtir. Le Bohémien, comme un enfant maltraité, a perdu toute confiance, tout respect, tout égard, toute déférence envers une société qu'il n'envisage que comme une marâtre, et de ce point de vue, ne se fait plus scrupule de léser un des membres d'une famille dont il ne veut point faire partie.

Néanmoins, la conquête journalière de cette liberté difficultueuse, pleine et comme à outrance, dont la nécessité découle naturellement d'un amour fou pour la Nature, de l'effrénement avec lequel les Zingari poursuivent les jouissances qu'ils y ont apprises, de la victoire constamment remportée sur les dangers constamment renaissants, terribles et fascinants que leur suscite cette Nature qu'ils idolâtrent, leur inspire cet orgueil tacite, qui surprend en des gens ainsi infamés, et que traduit leur hautaine résignation. Cependant, si une si farouche volonté, si la résolution soutenue avec tant de fermeté de résister à toute autorité sociale, spirituelle ou temporelle, de se maintenir à un état quasi sauvage au foyer même d'une civilisation éclairée et réchauffée par la plus miséricordieuse de toutes les religions, sont déplorables et regrettables dans leur rigoureuse conséquence, il ne faut pas oublier que cet orgueil qui les dicte prend sa source dans les plus hautes régions morales, qu'il en traverse plus d'une où il peut briller d'un lustre poétique. Nous l'avons dit : pour que ce peuple abruti, avili, et comme chassé de la communauté des races humaines, ait malgré cette flétrissure toujours parlé à l'imagination des autres peuples, il faut que l'illumination intérieure, la trace embaumée d'un sentiment noble et élevé se soit conservée intacte, soit restée inaltérée chez lui; pour qu'il soit venu au moment où il eut à confier quelque chose à l'art, et où l'art obéissant fut l'interprète fidèle de ses effusions, il faut que l'exa-

génération de ce sentiment n'ait point vicié sa légitimité originelle.

XXXV

Mais l'homme ne pouvant impunément se soustraire à l'équilibre imposé à sa nature, ne pouvant impunément détruire aucune de ses facultés, s'affranchir des règles de la raison, laisser rouiller les ressorts de la constance, cesser de se dominer lui-même, s'il le tente avec un égoïsme naïf, les inévitables suites en sont : l'absence de tout raisonnement suivi, une incroyable versatilité, la ruse qu'enseigne la faiblesse et les faillances de la vertu. Aussi, est-il impossible au Bohémien de comprendre la distinction que l'homme cultivé établit entre la jouissance et le bonheur; car pour la faire, il faut admettre la nécessité d'attendre et de s'abstenir, de renoncer et de choisir, de persévérer surtout, ce qui est insupportable à sa mobile et fébrile imagination. Dépourvu de toute religion, il semble avoir instinctivement deviné le dieu scandinave rêvé entre les volcans et les glaces de l'Islande, le dieu plus adoré là qu'Odin lui-même, le *dieu du Souhait*, et il lui a voué un culte inné. Mais, ne le méconnaissons pas : le *souhait*, inassouvissable est un des plus précieux trésors du cœur humain. Il est le levain salutaire qui rend cette pâte sapide; il est un ferment et un arome qui le préservent

d'une corruption, d'un dessèchement, d'une putréfaction cadavéreuse. Il est pour l'esprit cet élément inconnu, ce ressort intangible et innommable que nous appelons *vie* pour les corps. Il lui donne le mouvement, la respiration, le développement, l'activité, la sensibilité, tous les signes caractéristiques de ce qui n'est pas la *mort*, la mort inerte, passive et dissolvante. Sans cette aspiration qui *souhaite* toujours et sans relâche, nous végéterions, plantes bipèdes, animaux sociables, sans connaître ni l'amélioration ni le progrès, sans imaginer et espérer ici-bas un ciel là-haut. Le souhait est comme un gage infaillible des grandeurs auxquelles l'homme est prédestiné; il est comme une arrhe, comme un à-compte de son futur héritage, et les larmes qui lui sont arrachées à chaque mécompte, à chaque désillusion, à chaque déception, à chaque frustration d'espérance, forment l'onction sainte qui le sacre pour la première des royautés, celle qui l'élève au-dessus de la nature, celle qui le proclame souverain de la terre, par le don du souhait qui dépasse la terre, déborde la nature, que les beautés de l'une ne sauraient contenter, que les magnificences et les ivresses de l'autre ne sauraient éteindre.

XXXVI

La permanente illégalité des souhaits sans contrôle, sans brides, sans direction positive, heurtant d'autres

facultés également précieuses et chères à l'homme, révolte, non sans raison, notre sentiment social. Si, cependant, reportant nos regards vers la société dont les Bohémiens ramassent les restes de comestibles et les débris de vêtements usés, sans lui porter jamais de dommage essentiel, sans la gêner en rien de ce qui contribue à la faire fleurir et s'enrichir, ne s'attachant point à la juguler comme cette autre nation qui, par cela même, est plus considérérée, ne menaçant pas sa sécurité alors même que, dans le pire des cas, ils interrompraient momentanément ses communications, nous la voyons, cette société prônée et morgueuse, embourbée dans les bas-fonds de l'égotisme prosaïque, non moins dure et dépourvue de pitié, de justice, de charité et de conscience que leur égoïsme poétique, turbulent et fougueux. La rapine, le pillage, le vol, l'effraction, le meurtre, la débauche, la prostitution, l'adultère, la promiscuité y existent latents et tacites, sous d'autres formes seulement, comme des reptiles pollués, dormant, grouillant et s'ébattant dans un prurit libidineux au fond d'une vase que recouvre un réseau de fleurettes aquatiques, pâles et atrophiées, comme blêmes d'horreur. Pour n'être pas dévalisés sur les grands chemins et détroussés au coin d'un bois, les honnêtes gens n'y sont pas plus assurés de ne pas voir leur bien, fruit d'un travail long et probe, leur honneur, leur renommée, leurs affections les plus chères, enlevés par la force brutale ou emportés et engouffrés dans les impénétrables antres de la chicane. Ces fibres du

cœur que la culture de l'intelligence tend à atténérir, n'y sont pas moins exposées à être brisées ou blessées à mort par les menées hypocrites que font sourdir la calomnie, l'intrigue, la duplicité, le libertinage, la vengeance et la cupidité. L'égotisme le plus implacable dans sa dureté, le plus inexorable dans son inclémence, le plus dissimulé dans son effronterie, règne et gouverne dans cette société, et ses verges, pour avoir des manches d'or, n'en font pas moins couler le plus pur du sang des bons et des faibles. L'homme infirme et la femme riche, l'adolescent et la veuve esseulée, le vieillard et l'orphelin y rencontrent rarement un sort que le Bohémien pourrait envier, et son immoralité n'aurait pas à beaucoup rougir devant celle des forts et des habiles de notre civilisation. Il pourrait donc lui demander, si c'est bien la pure morale qui dicte les profonds mépris dont elle l'accable, car les funestes effets de son égoïsme poétique ne retombent du moins que sur lui-même, tandis que l'égotisme cafard des civilisations s'impose avec audace aux victimes diffamées en même temps que perdues? L'égoïsme poétique du Bohémien livre évidemment et sans médiation le faible au fort; mais en tant que moins tenace, moins calculé, moins prémédité, moins systématisé et moins déguisé que, l'égotisme prosaïque des sociétés, nous ne voyons pas que pour son ignorance de tout bien-être et sa paresse intellectuelle, il soit passible d'une condamnation beaucoup plus lourde. L'aiguillon qui pousse le Bohémien avec une sorte de fureur à l'étan-

chement instantané de toutes ses soifs, se racine dans de saines régions de la nature humaine, et c'est ce que les chrétiens surtout ne devraient pas méconnaître quels qu'en soient les désastreux effets, en envisageant la souffrance et la douleur de ceux qui se trompent pour trop sentir et trop peu penser, trop rêver et trop peu calculer, trop imaginer et trop peu juger.

XXXVII

Si l'*art bohémien*, en exprimant la révolte de l'âme contre toute compression et le bouillonnement torrentiel de ses désirs infinis, et le *type bohémien*, si dénué de toute idée de bienséance arbitraire, de tout frein extérieur, ont puissamment préoccupé les artistes et les poëtes, et sont devenus tellement populaires dans la haute société, qui, poltronne effarée, fuit le moindre attouchement avec le Gypsy maudit, c'est qu'il faut que les propensions traduites dans son art et régissant son existence lui soient moins exclusivement propres qu'il ne semblerait au premier coup d'œil. Il faut qu'il se rencontre dans toutes les sociétés des individus exceptionnels qui tendent à secouer aussi toute réglementation de leurs désirs ardents et véloces, de leurs souhaits éversifs; seulement, comme l'atmosphère des civilisations froidit et étiole ces organisations dès leur enfance par ses exhalaisons détériorantes, elles y sont rare-semées. Mais sous

forme d'excentricité, elles apparaissent au milieu de nous plus fréquemment, peut-être, que nous ne le croyons. Nous les traitons de malsaines, car elles sont incapables de fournir leur tâche de travail mécanique et réglé dans le grand atelier social. Toutefois, la pathologie poétique n'a pas laissé cette maladie sans descriptions admirables. Elles ont été faites, refaites et parfaites sous divers titres, diverses formes, divers noms, en divers temps et diverses langues. On en a les plus beaux exemples illustrés à fresque, ennuagés à l'estompe, encolorés à l'aquarelle, par des chefs d'école, des princes de la poésie. Nous ne les citerons pas, car chacun retrouvera de lui-même plus agréablement, des types immortels et bien connus, parmi les chefs-d'œuvre qui lui sont les plus familiers. D'ailleurs, l'identité du sentiment, les ressemblances de l'âme, la conformité des émotions, des soupirs, des allanguissements, des voluptés et des déchirements intérieurs, ne constituant ni l'identité, ni la ressemblance extérieure des portraits, ces héros différeraient trop par leur costume du Bohémien à demi nu, à demi affamé, à demi engourdi, à demi aux aguets, tout en étant comme lui à demi tristes, à demi heureux, à demi cruels, à demi bons, à demi insolents et à demi respectueux, pour que nous hasardions des comparaisons qui ne sont frappantes que lorsqu'on en a la claire vue intuitive, mais qui échappent à un parallèle. Il n'en est pas moins vrai qu'il est plus d'une figure idéale, très-dissemblable du Bohémien dans son port, ses manières,

sa constitution, son parler, son éducation, que nous n'admirons cependant que parce qu'elle nous présente sous d'autres formes, les sentiments que celui-ci révèle et réveille par son chant et son violon.

XXXVIII

D'autre part, ce qu'il y a de contraste et de surprise dans son genre de vie, ses subites disparitions et ses réapparitions inattendues, ses rapports multiples avec les rangs élevés et sa gouailleuse supériorité sur eux autant que sur les classes laborieuses, en dépit de ses haillons, de sa nouriture misérable jusqu'à être fétide, et des plus odieux métiers qu'il exerce, n'a pu manquer de frapper les imaginations sensibles au *pittoresque*. Toutes les littératures européennes se sont emparées de ce motif, semblable à une étoffe souple, maniable, riche et vaporeuse à la fois, faite pour les plus fantastiques broderies. L'Espagne fut la première, si nous ne nous trompons, à acclimater cet élément *romantique* dans ses ouvrages d'imagination. Dans la nouvelle du grand Cervantes, *la Gitanella*, il passe du rang éposodique à l'importance d'un sujet principal. En Allemagne, on trouve dans le roman de Spindler, *le Juif*, la peinture la plus vivement coloriée des campements que durent présenter au moyen âge (et qu'on pourrait également ren-

contrer aujourd'hui), ces hordes traînant après elles le bruit des plus retentissants tambours, des fifres les plus aigus, des enfants les plus criards, des vieilles les plus braillardes et bataillardes, des sonneries de mulets enchabraqués, du tintamarre des cuivres et des ferrailles, accompagné des hennissements, des grincements, des crissements, des miaulements, des crépitations les plus incompréhensibles, le tout réhaussé par l'éclat des souquenilles les plus écarlates, des manteaux arlequinés du jaune et du vert le plus vif, et offrant le spectacle des saltimbanqueries les plus drôlatiques. Les pages si vigoureusement enluminées de *Notre-Dame de Paris* font paraître comparativement terne et fade tout ce que les auteurs avaient inventé de plus accentué. Victor Hugo a rendu difficile d'ajouter une touche ou un trait à ses images, qu'on dirait sculptées en ronde-bosse quand on examine de près la hideur des larves tenant sabbat dans la *cour des Miracles*, et peintes du plus savant pinceau, lorsqu'on considère tout ce qu'il y a de perspective, de rayons artistement filtrés, de jours ménagés, de tons mitigés, de ce que les peintres nomment de l'air sur la toile, entre ces masses de têtes agglomérées en un monceau de hidosités. Mainte anecdote crayonnée par Borrow nous présente des physionomies analogues, des scènes semblables; mais à travers on ne sait quelle vitre qu'on dirait lactée par la miséricorde, pour en atténuer les reflets trop crus; et pourtant il respire plus de réalité dans la sobriété chaste

de son dessin que dans le luxurieux réalisme du héros de la prose française.

Le *Zingaro* des Espagnols, la *Meg Merrilies* de l'Angleterre, l'*Esmeralda* de Paris, la *Zemphira* russe, la *Préciosa* de Weber, la *Vielka* de Meyerbeer, pour n'énumérer que les créations les plus connues, sont les types poétiques les plus glorieux de ces Bohémiens et Bohémiennes, tels qu'ils hantent la littérature, entourés d'un prestige poétique, tantôt sombre et farouche, tantôt plein de grâce et d'attrait.

XXXIX

Les poëtes, romanciers et auteurs dramatiques à l'affût des ressorts qui font jouer l'intérêt et la curiosité du lecteur, ne pouvaient négliger tant d'oppositions saillantes produites par le rapprochement d'une créature aussi sauvage que le Bohémien, avec les paisibles banalités des destinées casanières et bourgeoises. Il leur a été aisé de faire ressortir les avantages qu'avaient sur elles des êtres non asservis à des usages et à des prérogatives plus nombreux et plus enchaînants encore que les réglementations de la police, et de tirer parti de la fascination fantastique exercée par la spontanéité de sentiments absolument libres, que ne régissent ni convenances ni préjugés aucuns. — Ils ont facilement découvert des effets saisissants, produits par le pouvoir que

peuvent s'adjuger sur des hommes coutumiers de quotidiennes tâches, ceux qui bravent toutes les craintes, affrontent tous les risques, ne sont serfs d'aucune glèbe, se mettent au-dessus de toutes les considérations que fait naître le foyer domestique, ne sont arrêtés par aucune des puériles terreurs et des fâcheuses débilités de l'homme civilisé vis-à-vis des obscurités et des grondements de la nature. Le génie et le talent ont tiré parti avec un remarquable bonheur de ces circonstances toujours pittoresques et parfois poétiques, et ils ont donné le jour à beaucoup de personnages de poëme, de théâtre et de roman, à jamais incrustés dans tous lés souvenirs. La veine a été fouillée et exploitée, épuisée, pourrait-on dire, si elle n'était rédivive. Chaque pays a eu son auteur qui, supposant qu'un principe de noblesse sommeille sous l'extérieur brutal du Zingaro, a prêté une mâle vigueur pour remplir des actes de bonté et de pitié, à ces êtres sans bagage de passé ou perplexité d'avenir qui puissent suspendre leurs vouloirs et glacer leurs intentions. Imaginer le Bohémien tel qu'il pourrait être si, aux conditions de son existence indépendante, il joignait assez de culture de cœur et d'esprit pour intervenir intelligemment, comme un génie ami ou contraire, dans la complication de nos aventures à fils si enchevêtrés et si frangibles, était une donnée trop favorable à toutes les péripéties d'une fable pour être négligée. Les femmes de cette race, belles, brunes, et électriquement ardentes, revêtues d'un costume qui

gardait son cachet oriental et ne perdait pas la pompe des hautes couleurs et le luxe des scintillements du métal, se détachèrent sur le fond inconnu de leurs mystérieuses existences, comme les vives et onduleuses palmes d'un tapis de Bagdad saillissent sur un fond noir, en paraissant ne reposer sur rien! L'effet que pouvait produire la mise en scène de cette race asiatique a été si bien compris, qu'on s'en est servi jusqu'à le rendre presque fastidieux. Il n'est pas sûr pourtant qu'on ne puisse donner un nouvel intérêt, sur le théâtre ou dans le roman, à la réapparition de ces personnages devenus une nouvelle espèce de *Deus ex machinâ*, en les considérant de leur propre point de vue, et non plus du nôtre, comme on l'a fait jusques à présent.

XL

Outre les auteurs qui ont animé de sentiments conformes à ceux que l'art bohémien exprime, des personnages qui n'ont aucun rapport extérieur avec cette race, et ne sont apparentés à elle que par leurs ineffaçables instincts d'orgueil et de liberté infinie, comme par les mélancolies navrantes qui les poignent : outre les auteurs qui ont pris le Bohémien en qualité de ressort dramatique et de figure étrange, il y eut plusieurs poëtes qui, se transportant en idée dans l'un de ce ces individus, essayèrent de surprendre les battements du cœur, les pulsations de

sang que provoque une existence comme la sienne, et de nous les redire. Pouchkin intercale dans le poëme qu'il leur consacre, et dont la structure est pareille à ceux que *Byron* nommait *a tale*, une chanson recueillie par lui de la bouche des Bohémiens de la Russie méridionale, et qui se chante encore parmi eux ; la langue russe donne à ces vers une singulière énergie, par la richesse de ses assonances, par son rhythme rapide et saccadé comme la respiration haletante qui précède le crime.

1

Vieux époux, barbare époux,
Égorge-moi, brûle-moi !
Je suis endurante ; je ne crains
Ni le fer, ni le feu.

2

Je te hais !
Je te méprise !
C'est un autre que j'aime,
Et je me meurs en l'aimant !

3

Égorge-moi, brûle-moi,
Vieux époux, barbare époux !
Je saurai me taire,
Et tu ne le connaîtras pas !

4

Il est plus doux que le printemps,
Plus brûlant qu'un jour d'été;
Il est jeune, il est beau;
Et combien il m'aime!

5

Combien je l'ai embrassé,
Dans le silence de la nuit!
Et comme nous nous sommes ri alors
De la vieille barbe grise.

Ceux qui partagent sur la chasteté corporelle des Bohémiennes l'opinion de Borrow, appuyée sur la judicieuse remarque que, sans elle, la race n'aurait jamais pu se conserver aussi pure; ceux qui connaissent tout l'empire que peut exercer sur la femme le respect de cette vertu qu'on ne perd qu'une fois, retrouveront dans ces strophes la sauvage passion qui allume des feux empoisonnés dans un sein adultère. Colère, ironie, vengeance, volupté, haine, ressentiment arrogant, tous ces dards à pointe rutilante s'y trouvent réunis et courageusement brandis!

XLI

Jegner a pris pour épigraphe de son livre sur les

Bohémiens un couplet d'un *lied* de Gœthe, très-connu *Vanitas*.

> Je mets mon enjeu sur un rien!
> Juhhe!
> Et quiconque veut être mon camarade,
> Qu'il trinque avec moi, qu'il fasse comme moi,
> En vidant ce broc de vin!

Nous ferons observer, uniquement pour faciliter la compréhension des nuances qui, à notre avis, composent le *sentiment bohémien*, que ces vers n'y correspondent nullement. Cette poésie exprime parfaitement la frivolité et le cynisme avec lesquels le mot de Salomon, qui lui sert de titre, peut être exclamé et vulgarisé; mais le cynisme n'est que très-accidentel dans le *sentiment bohémien*; s'il s'y rencontre, c'est comme une amère écorce qu'on mâche dans son impatience à dévorer un fruit savoureux, et dont on rejette avec dégoût les restes. L'homme blasé qui a flétri toutes ses émotions, peut mettre son *enjeu* sur un *rien*; le Bohémien n'a pas d'*enjeu*, et il est fort éloigné de croire que la liberté de sa vie et ses jouissances passionnées entre tous les excitatifs de la nature, ne soient *rien*. Il faut avoir connu et prisé haut les avantages de la société, pour lier l'idée de l'annihilation à la vocation de la vie nomade. N'est pas qui veut, non plus, le *camarade* du Bohémien orgueilleux et insolent jusque sur la potence. Sous sa facilité apparente, son exclusivité n'en est pas moins réelle. Il socie

avec tous, mais il ne s'associe qu'avec les siens; hommes et femmes n'ont pour tout culte, toute patrie et toute législation sociale que le sens de la race. Telle ils l'ont, telle ils la gardent, et ne veulent la mélanger avec d'autrès, ni en y admettant des étrangers, ni en se fourvoyant chez eux.

XLII

Il serait impossible de rendre plus admirablement le genre de dédain rêveur, paresseux et insouciant de sa propre philosophie, particulier au Zingaro, que Lenau ne l'a fait dans son poëme des *Trois Bohémiens!* Il s'est gardé de les faire parler, de leur faire faire fi des avantages sociaux qu'ils ne connaissent que de loin, et dont ils n'ont point assez usé pour savoir qu'ils ne sont que *vanité*. Ceux-ci leur paraissent, au contraire, d'un très-grand prix; mais ne voulant vendre leur liberté à aucun prix, ils passent à côté, trop préoccupés de leur *far niente* pour les analyser et en approfondir la secrète vanité. Lenau les a merveilleusement bien silhouettés; on retrouve dans l'attitude où il les retrace toute l'éloquence d'une poésie vraie, surprise sur le fait, et dévoilant involontairement les dispositions de l'âme.

« Je rencontrai un jour trois Bohémiens couchés au bord d'une prairie, alors qu'avec une peine extrême

mon chariot traçait son ornière à travers une plaine sablonneuse.

» L'un d'eux tenait dans ses mains un violon, sur lequel il se jouait à lui-même un air flamboyant, entouré de la poupre auréole du couchant.

» L'autre tenait nonchalamment une pipe dans sa bouche, et ses yeux suivaient les contours de la fumée : insoucieux, comme si le globe entier n'avait plus rien à ajouter à son bonheur !

» Et le troisième dormait profondément, et sa cymbale pendait aux branches ; sur les cordes passaient les souffles du vent ; sur son cœur flottait un rêve.

» Tous trois avaient des vêtements composés de diverses couleurs éclatantes, et traversés de nombreuses déchirures ; mais tous trois défiaient, avec le dédain provoquant de la liberté, tous les destins de la terre.

» Il m'ont ainsi triplement démontré comment, lorsque la vie n'est qu'une nuit, on peut, en fumant, en dormant, en jouant, la triplement mépriser !

» Longtemps, en poursuivant mon chemin, j'ai contemplé ces Bohémiens aux visages olivâtres, aux bruns cheveux ! »

XLIII

Cervantès a le plus éloquemment fait parler l'enthousiasme du Bohémien pour la Nature, en prêtant à un de leurs vieillards les mots suivants : « Nous sommes rois
» des champs et des prairies, des forêts, des montagnes,
» des sources et des fleuves. Les bois nous fournissent
» leurs branches, les arbres leurs fruits, les vignes leurs
» grappes, les jardins leurs légumes, les torrents leurs
» eaux, les rivières leurs poissons, et les buissons leurs
» gibier. Nous trouvons de l'ombre sous les rochers, un
» air frais dans les grottes, et des demeures dans les
» cavernes. Pour nous, les tempêtes ne sont que de
» douces brises; la neige nous rafraîchit; la pluie nous
» baigne; le tonnerre est notre musique; l'éclair allume
» ses feux pour nous servir de flambeaux! Pour nos
» membres aguerris, le sein durci de la terre est doux
» comme un édredon; notre rude peau nous sert d'arme
» défensive, comme une cotte de maille; notre adresse
» n'est entravée par aucune chaîne, n'est rebutée par
» aucune difficulté, ni arrêtée par les hautes murailles.
» Notre courage n'est étranglé sous aucune potence, n'est
» abattu par aucune hache, n'est fatigué par aucune

» torture. Nous ne mettons pas de différence entre le *oui* » et le *non*; si l'un des deux nous convient mieux, nous » le prenons, et nous attachons plus de prix à être mar- » tyrs que confesseurs..... Il n'est ni aigle, ni oiseau de » proie qui se jette plus promptement que nous sur un » butin aperçu..... Nous chantons dans la prison, nous » nous taisons sur le chevalet, nous maraudons le jour, » nous volons la nuit, ou, pour mieux dire, nous faisons » souvenir les gens de ne pas oublier où ils cachent leur » propriété. Nous ne sommes pas inquiétés par la crainte » de perdre notre honneur ou l'ambition de le grandir. » Nous ne flattons aucune connaissance et ne raccour- » cissons point notre sommeil pour présenter des placets, » pour accompagner des grands seigneurs, ou pour » mendier des grâces. Nous préférons nos tentes déchi- » rées à des lambris dorés, à des palais de marbre, à des » tableaux de l'école flamande, et les paysages de celle- » ci nous paraissent moins beaux que les aspects de la » nature parmi ses hautes et arides roches, ses sommets » de glaces ou ses vastes prairies, ses forêts touffues, qui » nous appartiennent dès que nous y mettons le pied, et » qui nous sourient dès qu'ils frappent nos regards.....»

XLIV

Peut-on parler des Bohémiens sans rappeler celui qui d'entre tous les poëtes comprit le mieux peut-être leur

sentiment, en partageant leur vie : celui qui s'associa à eux par amour comme eux de la liberté, de la nature et du caprice, et qui emporta de chez eux un secret éloignement pour nos institutions, dont il stigmatisa les barbaries en dépeignant toute l'horreur des *maux de la guerre?* Comment oublier Jacques Callot, l'enfant amoureux, recueilli, nourri, choyé par les Gypsies et toujours reconnaissant envers ces hommes dont il avait accompagné les braconnages, et ces femmes dont il adorait la beauté? Il voyagea sur leurs chariots et fut porté sur leurs épaules; il fut joyeux de leurs joies et s'éprit avec eux d'une existence pleine de charmantes folies, délivrée de soucis grondeurs, toujours ivre de lumière, toujours verte d'espérance, toujours rieuse, toujours chantante et toujours épanouie. Telle ils la lui firent, ces protecteurs inopinés, auprès desquels il vint fuir les sermons de la sévérité paternelle. Il ne connut de leur sort que ses plus attrayants côtés. S'il eut faim, s'il eut froid parmi eux, ce dut être si gaiement, qu'il préféra leur faim et leur froid aux sages abstinences et aux remontrances glaciales dont on le gratifiait dans sa famille. Lorsqu'il les quitta, ce ne fut pas sans les emmener avec lui dans ce monde idéal, où l'artiste libre et maître accueille à son gré tous ceux qu'il revêt d'une mystique noblesse, et qu'il fait hôtes dans son royaume, où ils retrouvent en gloire ce qu'ils ont donné en bonté. Jacques Callot s'était fait Bohémien avec les Bohémiens; il les dessina sur nature avec les prédilections d'*un faible,*

et son crayon s'inspira d'une verve, d'une vie et d'une vérité qui peignirent plus encore leur âme que leurs traits.

XLV

L'orgueil et le dédain des castes ne s'est pas borné à l'Inde, qui du moins, pour rationaliser le *vœ victis* éternellement répété par les vainqueurs aux vaincus, par les forts aux faibles, a supposé des origines plus et moins nobles aux diverses classes qui se répartissent les divers travaux de la société, tenus en si inégal honneur, quelque égalité de peine et de courage qu'ils exigent en réalité. Le christianisme chercha à déraciner, et tenta d'anéantir cet orgueil; l'esprit philosophique a contribué à faire dissimuler les formes de ce dédain. Cependant, tout en les forçant à la feintise, ni l'un ni l'autre n'ont ébranlé leur principe, n'ont sapé la base sur laquelle s'appuie l'orgueil du fort et son dédain pour le faible, la morgue hautaine des enfants de race conquérante, et la timide quoique haineuse soumission des fils de vaincus. Aussi l'étrange fierté qui ressort de la tacite protestation des Bohémiens contre un état social qui s'arroge sur eux une supériorité native, a-t-elle excité au foyer même de la civilisation d'autres sympathies encore que celle des poëtes, qu'un amour prédominant pour la nature et le besoin de jouir en liberté de sa divine société inclinent

à préconiser la vie indépendante et errante des Zingali. Naguère, bon nombre d'hommes jeunes, enthousiastes, doués, pleins de verve et de passion, dont le grand monde regarde avec dédain les généreuses ivresses, les élans irréfléchis, les nobles instincts, les rêves désordonnés, les courageuses privations, les plaisanteries piquantes, les entraînements inconsidérés, gagnèrent à la longue une amertume mal déguisée contre ce mondo qui ne tient compte du talent, de l'inspiration, de l'habileté dont font preuve les productions d'art élaborées au milieu d'une existence pauvre, incertaine et excitante, que comme de jouets bons pour amuser son oisiveté apparessée. Pareillement aux Bohémiens, ils finirent par rendre mépris pour mépris à ceux qui ne savent pas rendre justice à ce qu'il y a de sentiments supérieurs en eux, et qui les estimeraient infiniment, du jour où ils deviendraient, qui soldat, qui fermier, qui épicier, qui marchand de bonnets de coton. De jeunes littérateurs et de jeunes artistes, en qui le dithyrambe que tant de voix ont chanté à la liberté avait développé l'exaltation la plus vive, jointe à l'antipathie de toutes les lois et de toutes les règles : de jeunes talents, des imaginations brillantes et négligemment gouvernées, se sont tellement imbus des impressions qu'un esprit poétique pourrait supposer à une tribu de Bohémiens éclairés et instruits ès-science, lettres et arts, qu'ils en ont pris le nom en adoptant une lointaine ressemblance avec leurs mœurs. Ils ont appelé *Bohême* leur réunion for-

tuite et intime, leur genre de vie précaire. Au lieu de se créer une espèce de patron idéal en incarnant dans un personnage typique, fictif et mythique, dépouillé de ses atroces réalités et moralement grandi à toute la hauteur de leur intelligence, les impulsions qu'ils voulaient glorifier, ils se sont inféodés eux-mêmes à ce symbole et à ce type. Ils se sont désignés tous comme *Bohémiens*, sans préliminaire aucun, et ont chanté la *Bohême* des poëtes et des artistes, en vrais poëtes et en grands artistes. Il a été écrit des pages attrayantes et d'une éloquence sentie à l'honneur de cette patrie de la passion, de l'imagination, de la fantaisie. On y a effeuillé les plus fières pensées que puisse dicter un beau dédain pour tout ce qu'à l'ombre de ses hypocrisies, la société cache de perversité, et permet d'accommodements avec le vil et l'ignoble, de tous les avantages dont elle récompense les apostasies de nos saintes colères et de nos pures indignations, et l'on y a semé de belles lignes inspirées par les ambitieux appels des nobles natures vers cette félicité infinie qu'invoquent toutes les grandes âmes.

XLVI

Plus on songe à ce peuple singulier, plus on se demande d'où peut originairement procéder cet attachement aux bizarreries qui nous choquent et nous indignent tant; d'où provient cette absence complète de

toute inclination religieuse, cetteinvincible horreur pour tout ce qui tendrait à lui faire faire alliance avec une civilisation ou une autre ? cette renonciation si absolue à toute fraternité avec le reste des hommes qu'en supposant un appel nominal de toutes les nations, il serait à croire qu'ayant en quelque sorte adiré son titre d'homme il n'y comparaîtrait pas ? Nous disons bien, il est vrai, que le vivre perpétuel au sein de la nature, l'enivrement constant des émotions toujours changeantes qu'elle provoque, ont fini par devenir un besoin aussi impérieux que celui de l'opium, pour ceux qui ont souvent éprouvé les délicieux ébranlements, les vertiges voluptueux, les désirs fantastiques qu'ils occasionnent ; que de ce goût pour une excitation continue, est naturellement résultée une nécessité d'indépendance et de liberté illimitées, et par suite une indifférence entière pour toutes les considérations morales, tous les besoins intellectuels : un éloignement invincible pour tout travail qui pourrait arrêter, borner ou entrecouper les effusions de leur passion. Mais il resterait à savoir ce qui a primitivement occasionné cette vie exclusivement rejetée au milieu de la nature. Depuis quand les Bohémiens s'y sont-ils relégués ? Pourquoi leur attachement pour elle est-il si obstiné, qu'il en devient incompréhensible pour nous ? Qui est-ce qui les a ainsi exautorés ? Qu'est-ce qui a amené leur dégradation ? Pourquoi cette conformité de langage, de constitution, de mœurs et d'allures entre les tribus dispersées dans des contrées et des

continents si éloignés, entre des civilisations, des religions si opposées? Pourquoi le Zingali de l'Himalaya est-il si semblable à celui de l'Allemagne et du Brésil, celui de la Perse à celui de la Russie ou de l'Angleterre, celui de l'Espagne à celui de l'Égypte ou de la Suède? Ce problème a occupé les savants comme un des faits les plus curieux de l'histoire du genre humain.

XLVII

S'il se rencontre des peuplades sauvages qui semblent faire preuve d'une aversion égale pour toutes les notions que des conquérants ou des colons chrétiens apportent avec eux, le germe de ces notions ne leur est cependant pas étranger, et ils ne refusent d'accepter que les formes plus compliquées, plus développées et contraires aux leurs qu'elles ont prises chez ceux-ci. Quelque grossier que soit leur culte d'un Grand Esprit, ils en ont un; quelque élémentaire que soit leur religion pour les tombeaux de leurs pères, ils en ont une; quelque lâche que soit le tissu de leur organisation politique, c'en est toujours un; quelque faible que soit l'autorité des caciques, c'en est déjà une; quelque vague que soit leur idée de patrie, ils possèdent une terre dont ils sont maîtres selon *notre* définition de la propriété; libres d'en user et d'en abuser, et lorsqu'elle est envahie ils s'en retirent pour la remplacer par une autre,

si possible. Quels que soient les contre-sens étranges ou révoltants qui règnent dans leurs mœurs, ils ont une idée du bien et du mal. La défaite des ennemis, qui représente le sentiment de la nationalité et la protection de la famille, est une gloire ; ils la célèbrent avec pompe et en conservent les trophées. Le courage est une vertu ; ils la pratiquent et l'honorent. Quand ils sont cernés et pressés par une nation victorieuse, ils se font exterminer, s'ils ne veulent pas renoncer à leur culte, à leur état social, à leurs mœurs, ou bien se laissent englober et absorber par les vainqueurs en une lente fusion, comme elle s'est si souvent accomplie, dans un espace de temps plus ou moins long, selon que les répugnances des vaincus étaient plus vives, et les avantages offerts par les vainqueurs plus marquants. Mais les Bohémiens vivent sur un sol qu'ils ne songent ni à revendiquer, ni à s'approprier ; comme les pariétaires qui croissent au milieu des pierres disjointes, ils végètent dans les interstices laissées entre les agglomérations des autres peuples, non pas provisoirement, non pas avec l'espérance de conquérir ou de reconquérir quelque jour un bien qu'ils considéreraient comme *leur* patrimoine sur ce globe, l'héritage commun des nations, mais par choix, détermination et volonté. Immémorants de toute patrie antérieure à leur existence nomade actuelle, ils n'ont pourtant jamais cherché, durant leurs pérégrinations sans terme, un coin de terre inculte et sans possesseurs qu'ils eussent pu appeler leur, pour y

naître, y prier, y vivre et s'y ensevelir selon leurs rites, leurs lois et leurs usages. Si on leur en donnait un, ils ne sauraient comment l'employer, car ils ne se contraindraient ni à chasser, ni à pêcher, ni à se faire laboureurs, ni à devenir pasteurs, ni à manufacturer, ni à commercer. Ils ne veulent ni former une nation à côté d'autres nations, ni se fondre en aucune d'elles.

XLVIII

Comme cependant la ressemblance indélébile de leurs tribus les plus éloignées témoigne d'une communauté de principes qui démontre non-seulement une communauté de race, mais aussi celle d'impressions primordiales; comme ils ont dû nécessairement être aborigènes quelque part, qu'ils n'ont pu irradier sur la terre entière qu'en partant d'un point central, il faut que d'étranges circonstances aient amené une manière d'être si opposée aux premiers instincts des autres familles humaines, et qu'ils l'aient longtemps pratiquée en masse encore compacte pour qu'elle se soit infiltrée dans leur sang, infusée dans leur âme, invétérée dans leur esprit, imprégnée dans leurs sentiments jusqu'à former en eux une nature qu'on dirait d'abord n'appartenir que de loin à l'humaine espèce. Une *nécessité* fatale a dû peser et se continuer durant des siècles sur une population assez considérable pour ne pas dépérir dans ses condi-

tions d'existence, et assez misérable, assez accablée pour les accepter, puisqu'elles présupposent le voisinage d'autres peuples vivant sur d'autres données, puisque l'exceptionnalité de leurs habitudes de subsistance ne permet pas de conjecturer, ni d'admettre un seul instant qu'ils n'en aient pas eu d'autres à l'état autochthone. Un peuple chez qui l'improductivité est principielle, et qui se blottit dans les scissures et les fentes laissées entre les propriétés des autres peuples, pour grapiller de çà et de là des vivres, en se déchargeant sur eux du soin de les rassembler péniblement, n'a pu présenter cette anomalie qu'à partir de l'époque où il a été enclavé par des races supérieures, qui l'ont peut-être forcé de recourir à cette extrémité pour échapper à la suffocation, en étant comprimé de tous côtés. Cette *nécessité* a dû être supportée avec un sentiment unanime, identique et d'une grande intensité par un nombre d'individus immense, pour avoir laissé de telles traces dans leurs descendants les plus éloignés, pour avoir contagié chaque membre de leur groupe d'une couleur nationale, dont le caractère n'a pu devenir aussi ineffaçable que par la vue d'exemples multipliés à l'infini. L'imagination d'un peuple n'est si fortement frappée, elle ne garde si fidèlement l'impression d'une empreinte typique, que par une succession d'influences naturelles subies durant des époques de longue durée *avant* une dispersion complète. Un entêtement aussi long à refuser les bienfaits de la vie sociale, que celui dont les Bohémiens ont fait preuve

en Europe, a dû être précédé d'une persistance antérieure tout aussi longue pour le moins. Pour qu'ils soient aussi revêches à toutes les douceurs d'une croyance, d'une patrie, de la famille, du domicile, il faut que cette abstention volontaire et ce dédain préconçu pour toute existence réglée, se soit transmis durant mainte et mainte génération, avant l'instant où celles qui diffluèrent sur tous les pays s'exposaient à une si forte tentation d'y renoncer.

XLIX

Pour notre part, nous ne saurions voir d'hypothèse plus probable, au point de vue psychologique et poétique, que celle qui est aussi la plus généralement adoptée parmi les érudits qui s'occupent de cet étrange phénomène, lesquels, vu la ressemblance de l'idiome des *Rommy* avec le sanscrit, et la similitude de leur race avec celles de l'Inde, les font originaires de ce pays, et les considèrent nommément comme des rejetons de *Parias*. Or, les Parias, placés dans la hiérarchie sacro-sainte des Hindous au-dessous des quatre castes brahmaniques, et conséquemment au-dessous et en dehors de l'humanité, comme n'ayant pas été semblablement créés, selon leur dogme du commencement des choses, étaient sans doute un peuple indigène, habitant quelque contrée de ce continent antérieurement aux adorateurs

de Brahma; peuple vaincu, dépossédé par ceux-ci, et traité, à la suite de causes inconnues, soit la vengeance et l'exaspération provoquées par une résistance acharnée, soit en vertu de la simple et écrasante logique du *væ victis*, avec une inexorable et inhumaine rigueur, avec une dureté sans autre exemple dans les fastes des conquérants. Ils furent décrétés impurs ; leur approche et leur contact, leur haleine et leur vue furent déclarés une souillure par la religion, et une religion dardée d'aussi inflexibles préceptes que celle de Brahma. Rejetés des villes et des villages, où leur présence momentanée n'était soufferte que pour leur faire remplir les plus basses, les plus viles, les plus écœurantes fonctions ; considérés comme des bêtes immondes dont la vie avait moins de valeur que celle des autres bêtes ; privés du droit de se bâtir des demeures, d'exercer leur culte, de consacrer par ses cérémonies les actes les plus saints de leur existence, de réclamer un droit quelconque en leur faveur, d'être régis entre eux par des principes fixes, ils durent, dès lors, mettre un orgueil inavoué à adopter la tente pour demeure, à préférer de rester misérables et libres, que de reconnaître à une société cruelle le privilége de les protéger en les humiliant et en les asservissant, et à accepter avec une sorte de stoïque courage, de n'avoir ni Dieu dans les cieux, ni gouvernement sur la terre. Une des marques qui dénote le plus visiblement, dans les Bohémiens, un peuple vaincu par une nation plus civilisée, qui, dans sa hautaine

supériorité, aura intentionnellement anéanti jusqu'aux derniers vestiges de son culte, de ses lois et de son organisation intérieure, sans les remplacer par d'autres, afin de les laisser dans un état quasi bestial, est l'absence de toute autorité parmi eux, car on ne peut qualifier de ce titre le fantôme de chef qu'ils élisent, sans lui confier d'autre droit véritable que de flairer le butin, de choisir les campements et de décider la direction à prendre par les bandes voyageuses, comme font les chefs des troupes de cavales et d'oiseaux émigrants. Il faut supposer qu'ils admirent, sans protestation, que tous les peuples avaient un Dieu, hormis les Zingari, et qu'il se résignèrent, sans haine et sans blasphème, à être ainsi livrés à la nature, sans providence et sans secours. La métempsycose leur offrit un vague espoir dont ils se contentèrent, et ce dogme, le seul qui se soit confusément conservé chez eux, suffit à leur consolation, tellement leur intelligence naïve et peu développée sans doute, fut étouffée par la pression d'une foi aussi subtile, aussi philosophiquement raffinée que l'était celle des Brahmanes. En voyant leurs vainqueurs, orgueilleux d'une supériorité réelle sous bien des rapports, ils durent croire à leurs assertions, et s'en trouver même si entièrement convaincus, que rien, désormais, ne pût les persuader de leur consanguinité avec l'homme civilisé. Il leur avait été affirmé qu'ils n'étaient pas de la même espèce : cela leur avait paru probable; ils se le tinrent pour dit, et considérèrent depuis leurs rappro-

chements avec lui, leur supérieur, comme étant de la même nature que leurs rapports avec les animaux, leurs inférieurs; car, se sentant toujours méprisés, se voyant toujours persécutés, il n'aperçurent dans toutes les tentatives partielles de civilisation à leur égard, que piéges et perfidies, semblables à la glu et aux lacets dont on se sert pour ravir leur liberté aux oiseaux et aux chevaux sauvages. Il pensèrent qu'on voulait les apprivoiser pour en faire des bêtes de somme, et ils se trouvaient trop au-dessus de celles-ci pour se laisser prendre aux mêmes appâts et aux mêmes amorces. Il est comme impossible de les détromper maintenant; lorsque la civilisation les rejeta du partage de ses bénéfices, ils voulurent s'exempter en revanche de toute participation à ses charges, et prirent pour unique règle de conduite, pour unique principe national, le refus absolu de tout *travail*, sous quelque forme qu'il se présente; dès qu'il est astreignant, il devient à leurs yeux synonyme d'esclavage. Or, la société ne peut concéder ses lettres d'anoblissement qu'à cette condition assujettissante.

L

A ne considérer que l'enchaînement des causes et des effets moraux, rien ne devrait être plus vrai que cette origine attribuée aux Bohémiens. Dès qu'on l'accepte, ils apparaissent sous un jour moins énigmatique, et en

songeant à l'exécrable iniquité dont ils ont été victimes, monstruosité sans égale, puisque nulle part il ne s'était vu que les vainqueurs aient en quelque sorte systématiquement dénié aux vaincus leur qualité d'humains, on trouve même que ce peuple a dû être doux et humble de caractère pour ne pas accomplir d'éclatantes représailles, dans une perdition mutuelle, dans quelque catastrophe générale. Le courage ne leur manque point, comme l'expérience l'a souvent prouvé; leur soumission n'a donc pu être une simple lâcheté.

LI

Si, lorsque les Bohémiens entrèrent en Europe, de longs siècles les avaient déjà effectivement persuadés de l'infériorité de leur espèce, il eût été encore plus étrange que leur esprit fût resté capable de comprendre ce qui différencie le christianisme d'avec les autres religions. Toute religion étant devenue à leurs yeux une chose qui n'était point à leur usage, ils les regardèrent toutes comme également arbitraires, soit qu'elles les excluent comme impurs de toute participation à leurs cérémonies, soit qu'elles exigent d'eux qu'ils en adoptent les formes et les simulacres. A force d'avoir vécu au ban de l'humanité, il leur parut démontré qu'ils ne lui appartenaient pas, et qu'il n'y avait ni un Dieu à eux, ni un Dieu pour eux dans le ciel des Divinités. Leur

Dieu, si jadis ils en avaient adoré un, comme c'est à présumer, les ayant livrés aux sectateurs cruels d'un autre Dieu, ils n'ont pas eu de preuves à opposer à ceux-ci, lorsqu'ils leur ont nié son existence. Ils ont vu depuis, tant de nations diverses fleurir sous divers cultes, qu'ils ont bien pu supposer que toutes avaient leur mystérieux défenseur et législateur là-haut, qui s'était révélé à eux par les miracles que chaque religion raconte à l'appui de ses dogmes, et qui continuait de se manifester dans les bénédictions de leur état prospère, tandis que le Zingari n'en avait aucun à invoquer, puisque jamais un pouvoir surhumain ne les avait secourus dans la lutte, ni relevés dans la défaite. Arrivés à de telles conclusions, par suite de telles infortunes! comment eussent-ils échappé à une immoralité radicale? « Maudits nous sommes, maudits nous resterons! » se sont-ils écriés. Ils ont accepté l'exil de la société, mais ils s'y sont retranchés. On leur a lancé l'opprobre; ils l'ont changé en divorce. Leur vie n'a pas été sacrée; ils n'ont pas respecté celle d'autrui. On leur a refusé la propriété de droit; ils se la sont adjugée de fait. On les a rejeté au delà de toute légalité; ils ont pris la ruse pour auxiliaire, et la réussite pour loi. On les a repoussés jusque dans le sein de la nature; ils s'y sont attachés avec adoration et fanatisme; ils ont compris tout ce qu'elle pouvait donner à ceux qui n'avaient qu'elle, et ont retourné leurs dédains aux sociétés fixes et régulières, en voyant combien elles étaient incapables

de savourer des charmes assez doux pour embellir la misère et l'ignominie.

Quand on songe aux malheurs qui ont donné lieu à cette manière de sentir, on n'est plus surpris de les voir ravir sans scrupule de quoi sustenter leur famélique existence à des sociétés qui ont été si barbares pour eux, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer la grandeur indélébile de l'âme humaine, son inamissible élévation, puisque après de tels et de si longs avilissements, elle puise encore en elle-même l'instinct de sa noblesse, s'enorgueillit de sa native force et liberté, pleure son impuissance et sa faiblesse, et traduit ses plus beaux mouvements dans un art admirable!

LII

La tenace vitalité et l'incroyable existence des Bohémiens n'a pas été sans provoquer les investigations de quelques esprits chercheurs qui ont essayé de pénétrer les secrets de leur origine, de leurs mœurs, de leurs dialectes. Jegner, et surtout Grellmann, ont résumé, à peu de chose près, toutes les notions que le moyen âge a recueillies sur eux, et transmises avec plus ou moins de véracité, ainsi que toutes celles qu'on a pu rassembler de nos jours. La littérature hongraise possède plusieurs ouvrages sur ce sujet, écrits à diverses époques, les uns en magyar et les autres en latin : traités plus ou moins

longs et détaillés, mais disant tous à peu près la même chose, ce qui prouve combien peu le peuple dont ils s'occupent changeait avec le temps. Ce sont des sources précieuses; cependant on y trouverait peu de traits à ajouter aux renseignements rassemblés par Grellmann avec un soin très-scrupuleux. Pott a illustré leur langue par un très-savant ouvrage de pure linguistique; Borrow les a peints d'après nature; d'après ce qu'il en a vu, non pas d'après ce qu'il en aurait entendu dire.

LIII

Grellmann les décrit avec le coup d'œil froid du naturaliste qui observe un animal immonde, et fait violence à son dégoût par dévouement à la science. Tout en les défendant avec une sorte de générosité contre l'accusation d'anthropophagie, tout en s'indignant même des persécutions et des supplices que ces soupçons sans fondement leur avaient attirés, il ne parvient pas à maîtriser une certaine horreur à leur égard; bien moins encore croit-il possible qu'on puisse reconnaître en eux les traces les plus frustes d'une qualité quelconque, le plus léger témoignage d'ancienne noblesse. On sent que leur aspect suffit pour lui inspirer le plus invincible éloignement. Leur extérieur seul le repousse déjà. Les descriptions qu'il fait des huttes en taupinières qu'ils creusent sous la neige pour échapper aux rigueurs de

l'hiver, de leurs loques effrangées dont la crasse puante ne détruit pas leur attrait pour les couleurs éclatantes telles que la pourpre, chère aux Phéniciens; le sinople, respecté des Orientaux ; les détails qu'il donne sur leur nourriture, prenant pour les prédilections d'un goût dépravé les ruses désespérées de la faim ; les suppositions révoltantes qu'il émet sur la prétendue promiscuité de leurs mœurs ; les récits qu'il accumule de leurs fraudes, vols, escroqueries et filouteries, prouvent, et au delà, à quel point tout ce qui est Bohémien de près ou de loin, lui semble hideux, odieux, bas, vil et au-dessous de toute contamination. Son livre, justement estimé en cette matière, est un recueil élémentaire mais fidèle, un compendium de tout ce qui concerne son sujet, et ses conclusions ont été tirées d'après des recherches laborieuses, consciencieuses et érudites.

LIV

Borrow a été à moitié Bohémien. Il n'a point seulement étudié leur vocabulaire, il a parlé leur langue [1].

[1] Borrow traduit le mot de *roma* dont ils se désignent eux-mêmes, par celui de *husband*, *mâle*. S'il a réellement cette signification dans la langue des Rommany, on pourrait y reconnaître aussi une trace de leur ancien état de Paria. Les vainqueurs ayant partagé entre eux lés quatre castes humaines, émanées des quatre parties du corps de Brahma (prêtres, guerriers, laboureurs et artisans), il ne resta plus de place pour les vaincus dans les rangs de l'humanité.

Il ne s'est pas seulement informé de leur genre de vie, il a vécu avec eux. Il a été aimé d'eux comme un frère, un *roma*, un *homme* ; ils lui dirent que s'il n'avait pas le sang d'un Gypsy dans les veines, son âme avait dû jadis habiter en l'un d'eux. Il s'est assis à leurs repas; il a connu leurs mystères et leurs signes de reconnaissance; il a vu leurs danses aux feux des bivouacs, dans les profondeurs des forêts; il a assisté à leurs noces et à leurs funérailles; il en a vu naître et il en a vu mourir; il a vu les femmes rire et pleurer, persécutées et trompeuses, sauvegarder leur chasteté et vendre celle d'autrui, aimer leurs enfants et haïr ceux des *Giorgio*. Aussi en parle-t-il sans exaltation pour des vertus qu'ils n'ont pas, sans enthousiasme pour des sublimités qui leur seraient gratuitement prêtées, mais sans cette détestation si évidente dans les autres auteurs, et sans fiel contre leur

et on les appela simplement des *mâles*, afin d'indiquer qu'ils n'avaient qu'à se procréer, et ne pouvaient appartenir à aucune des classes sociales entre lesquelles était réparti le *travail honorable*, et *honoré* quoiqu'à différents degrés, travail d'esprit ou travail de corps. Les Parias durent s'habituer à ce nom, et l'adopter ensuite, pour en changer le sens dérisoire en un terme d'orgueil, reportant sur les *Giorgio* le mépris qu'inspire l'effémination.

« Dans leur langue, qui n'est pas un jargon, mais un dialecte « indou, les Cigains s'appellent *Rommischels* ou *fils de la femme*. « Réduits à la dernière misère, n'ayant le plus souvent d'autre abri « que le ciel, d'autre nourriture que des aliments volés, ils se regar- « dent comme les seuls maitres de la création... Leur orgueil les « console du dédain qu'ils inspirent. » Cette variante ne contredirait pas notre hypothèse sur l'origine de leur propre dénomination. *La Hongrie et la Valachie*, par Éd. Thouernel, 1846.

démoralisation, dont il semble pressentir, presque avec sympathie, la naïve logique.

Il est singulier que ce soit précisément parmi les Anglais, celui de tous les peuples auquel les vices squalides du Gypsy paraîtraient devoir être les plus antipathiques et les plus inexcusables, et ses qualités absolutoires les moins sensibles et les moins compréhensibles, que ce soit trouvé celui qui les a le mieux connus, les a vus de plus près, qui s'est associé à leur vie errante sans se souiller jamais de ses fautes, et sans jamais en partager les vertiges. Il est singulier que ce soit justement un Anglais qui leur ait tendu une main toute fraternelle, qui les ait étudiés comme des êtres semblables à lui, et se soit même fait leur obligé en rompant leur pain et en buvant à leur cruche, pour entrer plus avant dans leur intimité, dont il n'avait besoin ni pour se nourrir, ni pour se dérober à la justice. On entend, quand il en parle, une corde compatissante vibrer dans son cœur; on sent qu'il s'abstient de condamner, parce qu'il suppose des motifs et des mobiles peu coupables, là même où il ne parvient point encore à les démêler bien clairement. Nous attribuerions volontiers cet étrange rapprochement : premièrement, à l'extrême sensibilité des Anglais pour les beautés de la nature, pour ce qu'ils appellent *a fine scenery*; elle les entraîna à emprunter aux Chinois un art qui prend la nature elle-même pour matière première, et leur fit introduire en Europe le *landscape garden* qu'ils portèrent à un degré de perfection

qu'on ne surpassa nulle part ailleurs. Cette sensibilité rend plus accessible à l'imagination, l'attrait brut, dirions-nous, exercé sur les Bohémiens par le contact de la nature. Une seconde cause a pu encore amener un Anglais plutôt qu'un autre à vouloir les étudier avec impartialité : le respect inné chez eux pour la liberté personnelle, quel que soit l'usage qu'on en fait. La loi la borne, il est vrai, à leurs yeux, d'une limite aussi respectée qu'elle; mais il suffit d'une légère dose de romanesque dans l'esprit pour rendre indulgent sur l'emploi fantastique qu'on en fait, et inspirer quelque sympathie pour un sentiment insensé, sauvage à force d'indépendance, mais amoureusement exalté pour les charmes de la nature. Comment lire les pages de Borrow sans se prendre de passion avec lui pour les gueux dont il va chercher la compagnie, en profitant si bien pour cela du hasard, qui, on le sait, ne sert que ceux qui savent s'en servir? Comment ne pas admirer la tranquillité et le sang-froid avec lesquels cet honnête homme se conduit au milieu des voleries dont il est le passif témoin, sans participer aux perfidies de ses hôtes et sans les trahir, afin de ne point perdre pour un gain aussi insignifiant qu'une instruction de police, l'espoir de celui qu'il intentionne, tant à l'aide de ses prédications, que de l'intérêt réveillé par ses écrits en leur faveur? Il est curieux d'observer avec quelle prudence et quelles précautions il distribue aux singulières ouailles qu'il s'est choisi, les idées morales et les croyances du chris-

tianisme; avec quelle tendresse de chrétien pour ces âmes négligées comme une mauvaise herbe, il essaye de les éclairer, en s'éclairant sur leur compte. Il est révolté de l'étrange oubli où les laisse le prosélytisme de toutes les religions. En effet! que de soins sont consacrés à des missions éloignées, tandis qu'il ne se trouve pas un seul prêtre qui songe à eux! Rome envoie des martyrs en Chine et en Japon; l'Angleterre sème ses missionnaires parmi les sauvages de l'Australie et de l'Amérique, et les Bohémiens qui sont au milieu de nous, en rapports constants avec nous, n'ont encore attiré l'attention d'aucune Église, d'aucun prédicateur! C'est un laïque, un homme de poésie et d'imagination, qui, sans y être appelé par aucun devoir, mû par un dévouement purement humain, est allé à eux, a appris leur mot de passe pour leur enseigner le Pater, s'est fait initier à leurs tribus pour les initier aux rédemptions du sang divin, a accepté leur fraternité selon la chair pour les élever à celle de l'esprit, a étudié leurs mœurs, leur caractère, leur langue, pour les faire balbutier à leur tour quelques versets évangéliques, leur porter quelque fragment de la *bonne nouvelle!*

LV

Tant qu'il ne se trouvera pas des continuateurs et imitateurs de Borrow, des hommes qui consentiront à

parler couramment le romany, à passer pour des *Rommys*, tant qu'on n'admettra pas toute la race à l'égalité chrétienne par des lois qui poursuivront l'œuvre de fusion que celles de Carlo Tercero ont commencé en Espagne ; tant qu'on ne lavera pas le sceau d'infamie apposé sur le bronze de leur front, jamais ils ne cesseront d'être ce qu'ils sont. Aussi longtemps qu'il y aura des lois *pour les Bohémiens*, les Bohémiens resteront en dehors de toute atteinte de la loi. Là où les torts et les outrages ont abondé, il faut que l'amour et le dévoument surabondent. Dans l'histoire de l'humanité les générations étant solidaires comme des individus et les nations comme des familles, il faut que la société civilisée et régulière vienne par quelques-uns de ses membres au milieu même de l'abjection où elle les a précipités dans la catégorie d'animaux doués d'un langage, s'abreuver à leurs fanges, goûter des mets que son injustice leur a appris à dévorer, connaître toute l'étendue de leurs privations inimaginables, avant que leur cœur apprenne à la raimer. Soit que la fierté du Paria-Cygan ait conscience ou non d'avoir résisté depuis des milliers d'années peut-être à la dégradation inhumaine qu'entraînait un principe de vie inique et abrutissant, le fait est que son orgueil semble demander une satisfaction, et attendre que la civilisation humecte ses lèvres au calice absinthé de honte et de douleur qu'elle lui a si largement versé, avant de procéder à une réconciliation complète, dont le pardon impliquerait l'oubli de l'injure subie. Le Bohémien est

resté *homme*, puis qu'il est encore poëte, et par cela même il ne lui est pas aisé d'oublier qu'on l'a traqué comme une bête fauve, qu'on a mis sa tête à la merci de tout meurtrier, qu'on a fait répandre sans les compter le sang et les larmes de tant de cœurs restés contents dans leurs détresses, aussi fidèles à leur dénûment qu'à leurs compagnons, à tant de créatures de Dieu auxquelles on a ravi Dieu !

LVI.

Dès l'entrée de ce peuple en Europe, on établit une vague assimilation entre eux et les Israélites par l'horreur qu'on en eut bientôt, les préjugés qui s'accumulèrent en leur défaveur, les contes mensongers et terribles dont ils furent l'objet, la crainte superstitieuse qu'ils inspirèrent par leurs vices, qui, quoique d'un autre genre, n'en étaient pas moins incommodes pour ceux qui les approchaient, et l'on n'eut à l'égard ni des uns ni des autres l'idée de leur créer une nouvelle patrie, en leur donnant quelque terre à défricher ou à cultiver, ou bien, en les encourageant, par l'égalité des droits devant la loi, à s'incorporer à d'autres nations, sans renoncer immédiatement à ces habitudes de leur race, qui étaient inoffensives. L'intolérance religieuse y fut pour beaucoup, le mépris pour plus encore.

LVII

Inspirée par un sentiment religieux et une humanité louable, Marie-Thérèse d'Autriche s'occupa spécialement des Bohémiens, voulut remédier à leurs maux et témoigner de son intérêt pour leur sort, en lui donnant des bases nouvelles, et en en posant elle-même les conditions. Mais, quelque particulièrement bienveillants que fussent les soins que cette grande souveraine, placée au pinacle des affaires de l'Europe, donnait au gouvernement de sa fidèle Hongrie, qui lui paraissait infestée par la présence de ces hordes sans foi ni loi, sans feux ni lieux, il était radicalement impossible qu'elle eût le loisir de s'enquérir et l'occasion d'apprendre de quel esprit étaient effectivement animés ces êtres infimes, reculés, non-seulement sur le dernier échelon social, mais au-dessous même de cette échelle. Comment aurait-elle pu ne pas les regarder comme les plus méprisables et les derniers des humains, toute sa nation et tous ses conseillers s'accordant naturellement dans cette opinion? Comment fût-elle jamais venue à se demander qui ils étaient, et pourquoi ils étaient ce qu'ils étaient? Les siècles avaient consacré la mésestime qu'on en faisait; la bassesse de leur extraction et de leur âme semblait un fait si avéré, que nul n'imaginait qu'un doute pût s'élever

à cet égard. Elle crut donc être bonne et pleine d'apitoiement pour eux, faire preuve d'une justice généreuse et d'une minutieuse sollicitude, en entreprenant de les parquer dans une sorte de caste particulière, d'en faire forcément des agriculteurs, de les arracher par violence aux attraits de leur vie irrégulière et sans domicile, de les baptiser avec la police pour parrain, et dut les prendre pour des monstres d'ingratitude en ne les trouvant pas heureux et honorés de recevoir ces bienfaits, qui ressemblaient à des miettes tombées de sa table royale, par l'effet de son impériale protection.

Ayant en vue d'assurer par ces mesures, jusque dans ses moindres détails, le bon ordre dans ses États, et comme qui dirait l'irréprochable propreté de son intérieur, le fonctionnement bien caractérisé des divers éléments de son ménage, elle dut être d'autant plus choquée de trouver des difficultés et de l'opposition là où elle ne croyait rencontrer que de la reconnaissance et peut-être une gratitude enthousiaste. Elle ignora d'ailleurs, comme il advient d'ordinaire en pareil cas, que l'excellent mobile qui l'avait d'abord poussée à s'occuper de cette branche si insignifiante de l'administration de ses pays, disparaissait malheureusement tout à fait dans l'application chiche et étroite qui fut faite de la libéralité de ses intentions. On ne tint compte, dans la rédaction des ordonnances qu'elle promulguait, que du but si désirable auquel elle visait, sans s'inquiéter si les moyens d'atteindre à ce résultat étaient bien choisis. Les

Bohémiens, tout en ne se refusant jamais au baptême, qu'ils prennent pour une simple cérémonie, n'en échappent pas moins, comme un corps souple mais incompressible, à tous les niveaux qu'on tente de faire passer sur eux, à toute classification, à toute démarcation de leur position et de leurs limites sociales. Quand on essaya de les faire entrer de force dans une des cases de notre grand échiquier vivant, et de les enregistrer sous la dénomination d'une des minimes figures qui y tiennent rang et place, ils se rirent de ces maladroits efforts, et ne se donnèrent seulement pas la peine de peser et de prendre en considération les avantages qu'on leur présentait gauchement pour les décider à quitter leur *Alma Mater*, leur vie toujours amoureuse, les fringantes libertés de leurs allures prime-sautières, et leurs droits, sacrés à leurs yeux, aux languides désœuvrements. Ils se regimbèrent contre tous les décrets qui tendaient à solidifier en quelque sorte ce peuple-fluide, qui serpente, s'écoule, s'épand, s'extravase, s'évapore et se condense on ne sait comment ni pourquoi, pareil à une mystérieuse vapeur ambiante. En les voyant si rétifs, on voulut réprimer leur audacieuse légèreté; ils furent poursuivis, tourmentés et torturés; on s'acharna après eux; moins ils furent affriandés par les améliorations qu'on daignait leur préparer, plus ils excitèrent d'indignation, parmi les subalternes surtout, humiliés d'avoir à s'occuper de cette gente, qu'ils représentèrent dès lors comme malfaisante, et eurent intérêt à faire envisager

comme telle en haut lieu, ce qui ne fut guère malaisé.

Par flatterie pour l'auguste législatrice, la calomnie et la délation se chargèrent de fournir des prétextes aux cruautés dont ils furent l'objet, afin d'arriver à les exterminer, ne pouvant les enrégimenter selon les ordres de la souveraine [1]. Ils souffrirent, résistèrent quelquefois, échappèrent souvent, et finirent par lasser la persécution, sans se laisser détruire, et aussi sans cesser d'aimer cette terre de Hongrie, où ils avaient été jusque-là moins molestés qu'ailleurs; ils ne la rendirent pas solidaires de vexations, qu'ils prévoyaient devoir être passagères, et qui ne leur firent changer rien à rien, chez eux et en eux. Le temps passa sans que sa faux si puissante contre toutes les choses édifiées avec tant d'efforts par la main de l'homme et consolidées avec tant de peines par sa sagesse, ait touché ou altéré la moindre parcelle de leurs millénaires et invariables accoutumances de liberté incoërcible, fanfaronne et ironiquement insoucieuse de son contempteur.

LVIII

Charles III d'Espagne qui aimait la symétrie architectonique, comme le prouvent les beaux monuments qu'il

(1) Voir Grellmann, qui dépeint avec indignation les poursuites dont ils furent l'objet en étant accusés d'anthropophagie.

laissa après lui, ne transporta pourtant pas son goût d'alignements au cordeau dans le domaine administratif. Il comprit qu'on n'a pas raison des sentiments humains comme des pierres qu'on taille, qu'on arrondit, qu'on aplatit, qu'on place et déplace à volonté, selon les exigences d'un plan général, et qu'on ne classe pas les hommes comme les plantes d'un jardin botanique. Il ne fit pas de lois pour réduire les Bohémiens à être telle ou telle chose dans l'État, selon son bon plaisir. Il leur ouvrit la porte de son royaume, les convia aux avantages de tous, en décrétant que tout Bohémien qui aurait une profession fixe, serait par cela même considéré comme Espagnol, apte à jouir des mêmes droits, autorisé à revendiquer les mêmes priviléges; qu'il serait défendu de rechercher sa naissance, et de lui en faire reproche ou honte en lui appliquant le terme déconsidérant de jitano, afin de le faire participant de tous les bénéfices de la société, dès qu'il en aurait accepté l'inévitable charge, le *travail*. Ce que Borrow dit de l'influence satisfaisante et bienfaisante qu'eussent exercée sur les Bohémiens des règlements subséquents, dirigés dans le sens de Charles III, qui ne pouvait que prendre l'initiative, faire le premier pas et indiquer la voie à suivre, autorise presque à reconnaître une sorte de dignité dans leur abstention énergique de toute paix avec la société, conclue sur d'autres bases que celles de l'égalité.

LIX

Les renseignements qu'on possède sur les Bohémiens sont aussi fragmentaires, aussi incomplets et aussi dénués de preuves, parce que jamais les historiens de l'Europe ne s'occupèrent de ce peuple, silencieusement présent parmi nous depuis cinq siècles, sans jamais prendre la moindre part aux vicissitudes de l'histoire. Il a passé à côté de toutes les catastrophes comme de toutes les fortunes, au milieu de toutes les guerres comme en pleine paix, sans inquiéter l'existence ni toucher aux ressorts d'aucune autorité. Ce fut sans intention de déranger les heureux convives attablés au banquet de la civilisation, qu'il se glissa à leurs pieds, pour y recueillir, à mesure que la faim, la soif et le froid l'y poussaient, quelques miettes disputées aux chiens famíliers, aux singes favoris, aux cochons de la porcherie. C'est le laboureur des campagnes, l'artisan des villes, le grand seigneur énamouré ou la grande dame en intrigue, dont les passions plus ou moins avides ou avouables furent exploitées par lui, lorsqu'ils voulurent faire jouer à leur profit la rare adarticulation de son esprit, en faisant appel à son imaginative, en lui donnant leurs faiblesses pour pâture, en prêtant le flanc aux traits de

sa railleuse malice et de sa verve sournoisement moqueuse. Rarement a-t-il entortillé de mensonges ceux à qui le mensonge était étranger, mais il a largement pratiqué son grand précepte : *à corsaire, corsaire et demi*, particulièrement sur les Juifs, qui en eux seuls ont trouvé leurs maîtres en fait d'escamotages, de fourberies et de friponneries. Aussi la littérature du dialecte petit russien de l'Ukraine, a-t-elle pris pour sujet de ses plus comiques ouvrages, les narquoises mystifications que le Cygan fait subir au sérieux mystificateur du paysan [1]. Le Bohémien a entouré d'un faux respect la police comme le culte de toutes les contrées; il a affecté avec une même indifférence, la même soumission au souverain et au Dieu de toutes les nations. Il s'est également peu enquis de toutes ses victimes, parce qu'elles étaient les dupes de leurs propres passions. Il a exploité les vices des uns au profit des autres, vendant la fraude au faible pour l'acheter du fort, pressurant le premier pour payer le second; jamais à court de philtres lascifs, de promesses magiques, de prédictions séduisantes et de fabulosités, pour extorquer l'argent et les protections, et s'est ainsi maintenu en dépit de poursuites et de sévé-

[1] Nous citerons entre autres un roman en deux volumes intitulé : *Zyd borodaty i Cygan worowaty* (*Le Juif barbu et le Bohémien voleur*). Ce livre, écrit dans une prose presque constamment rimée comme son titre, offre une série de scènes burlesques, dans lesquelles l'avidité et la ruse de l'Israélite sont toujours bafouées et déjouées par l'habileté plus audacieuse et la ruse plus *inspirée* du Cygan.

rités qui eussent depuis longtemps fait disparaître une race moins résistante aux fatigues des plus dures destinées.

LX

Indocile à tout conseil, même à celui de l'intérêt bien entendu, le Bohémien ne veut point payer le gain le plus considérable de quelques heures régulièrement sédentaires. La nécessité de se procurer un morceau de pain, car il ne sème ni ne récolte; un lambeau de toile, car il ne file ni ne tisse, n'a pu lui mettre en main que les outils du forgeron. Manier le fer et le feu, au soleil et à la belle étoile, au bord de l'eau où sont bâties de coutume les huttes qui servent de forges dans les villages, lui est agréable. Le bruit du soufflet l'amuse, le danger de l'étincelle l'occupe, la cadence rhythmée du marteau sur l'enclume charme ses oreilles; ferrer les chevaux lui plaît; aux prises avec un être vivant, il voit sa tâche s'animer de mille incidents imprévus qui en tiennent l'ennui éloigné. Ce métier, d'ailleurs, ne l'astreint à aucun domicile, ne le condamne à posséder que les plus pauvres instruments, et encore n'en fait-il qu'un passe-temps momentané; il pousse rarement l'industrie jusqu'à savoir plus qu'il n'en faut pour forger des clous, réparer les charrues, les herses et ferrer les chevaux!

Sûr de trouver dans chaque hameau un brasier et un peu de fer lorsqu'il sera à bout de ressources, le Bohémien ne recourt à ce *travail* même que dans ses plus embarrassantes extrémités, et pour en finir plus tôt, il s'en sert surtout comme prétexte au maquignonnage, au vol, à la tricherie et à la camaraderie avec le paysan débonnaire, dont la crédulité facilement engluée par sa faconde, lui assure l'impunité, et dont il ne redoute guère la rancune, la vengeance, le talion, car après l'avoir berné et filouté, il fuyasse, puis se confond bientôt avec les siens, et va chercher fortune ailleurs, ou se réfugie dans cette Égypte fictive dont la dénomination est un hiéroglyphe mal déchiffré encore, qu'il garde soigneusement, comme les enfants abandonnés conservent quelque signe mystérieux attaché à leur berceau, souvenir et espérance peut-être? Aussi longtemps qu'il peut se suffire il ne quitte pas ce qui est son royaume, le grand air de la solitude et les lieux pénibles à atteindre, qu'il fortifie encore d'une rangée de chariots poudreux placés en manière de retranchement à l'entour des bivouacs pour les préserver des bêtes féroces, ne faisant incursion dans les villes et les villages que pressé et chassé par le besoin.

Borrow dépeint avec beaucoup de bonheur les groupes formés pas les forgerons bohémiens, et cite une charmante métaphore tirée d'une de leurs chansons, apprc priée à ce travail, et appelée *les Étincelles* : « Comme » une centaine de délicieuses filles, elles apparaissent

» roses, empourprées, et dans le même instant expirent
» après avoir dessiné les rondes les plus gracieuses! »
Outre le fer, le Bohémien se résigne à manier l'or dans son état brut. On le voit arpageur dans plusieurs contrées et notamment en Hongrie, où il est presque exclusivement employé à laver ce métal dans les rivières aurifères. Cette occupation en plein vent, qui le met en contact avec l'eau, élément aussi animé que le feu, et qui le maintient en face de la nature, lui est assez sympathique pour qu'il la remplisse sagement, et que le gouvernement n'ayant pas trop à se plaindre de lui, lui laisse ce gagne-pain, le plus paisible de tous ceux qu'il ait acceptés. On dirait qu'il prend plaisir à jouer niche à la société, dont il est l'exilé, en l'infectant de ce minérai si haut prisé qu'il sait devoir ensuite alimenter tous ses vices, solder toutes ses bassesses, stipendier tous ses crimes.

LXI

Chez les Bohémiens, l'amour de la nature est trop passionné, trop véhément, trop lié aux facultés imaginatives, au goût du clinquant, du spectacle, de la diversité, pour qu'il s'y glisse la moindre teinte de ce sentiment idyllique qui établit entre les peuples pasteurs et la nature un lien si doux, si intime, si calme, qu'on songe à sa vue à certaines unions conjugales où la tendresse mu-

tuelle est extrême, mais privée des langueurs du désir, des ravissements de la possession, des extases adorantes, des agitations inquiètes, des souffrances jalouses, des impétuosités amoureuses, des recrudescences soudaines, des ardeurs extravagantes, des rêves enchanteurs embellissant la réalité et embellis par elle, toutes choses propres à la *passion*, et ignorées des tranquilles quoique complets attachements auxquels ressemble la familiarité attendrie qui règne entre les bergers et la nature. On pourrait comparer l'amour qu'ont ces ménages exemplairement raisonnables, pour les poupards et les poupardeaux, les *babies*, les jeux charmants des enfants, l'intérêt qu'ils prennent aux balbutiements de leur intelligence et aux développements de leurs forces physiques, à l'amour qu'éprouvent les pâtres primitifs pour les animaux qu'ils élèvent, à l'intérêt qu'ont pour eux les événements de leur croissance. Le continuel rapprochement de l'innocence, la protection exercée envers des êtres si faibles, des rapports si empreints de douceur et d'une bienveillance mutuelle et aisée, les charment également. Ni les uns ni les autres ne sauraient comprendre les âmes qui se nourrissent d'émotions plus fortes, qui demandent des objets d'amour qu'on puisse embrasser et étreindre avec plus d'ivresse, et qui recourant volontiers aux excitants vineux, trouvent fades et insipides les soins qu'exigent la première enfance, les troupeaux de génisses, les brebis, les agnelets, les tourterelles et autres volatiles. Le Bohémien est

trop épris de la nature à la manière des amants poëtes, pour prêter grande attention à ses fonctions de mère nourricière; parmi ses aliments, le laitage, qui serait tellement à sa portée, tient peu de place.

LXII

Entre les animaux, il n'a pris à gré que deux espèces, et ce choix est trop significatif pour n'être pas remarqué. Dans son goût pour les chevaux (ou les mulets à leur défaut), se trahit sa sympathie pour l'instinct héroïque, dirions-nous, qui caractérise le coursier, celui d'entre tous nos associés quadrupèdes qui, seul, s'élève jusqu'à la divination de nos passions morales, et ne sert que nos besoins les moins matériels, les moins grossiers; ces besoins qui ne sont pas dictés par notre conservation, mais par l'activité de notre esprit. Seul, il comprend et paraît partager les impatiences douloureuses de notre cœur, les terreurs de nos amours, les âpres vouloirs de nos haines, les illusions ambitieuses de notre courage; il émule avec notre pensée pour fendre l'espace et nous porter au but. Ce n'est pas la main inerte qui lui apporte sa nourriture qu'il aime d'une gratitude d'esclave, c'est la main intelligente qui sait faire usage de ses forces, mettre en relief ses grâces et jouir avec lui de l'usage de ses nobles facultés; ce n'est point au palefrenier, mais

au cavalier, que le cheval s'attache *à la vie à la mort*, peut-on dire, car il sait sacrifier volontairement sa vie dans un sublime effort, pour faire litière de son cadavre aux projets de celui qu'il aime avec un dévouement presque humain. Sa fidélité ne s'étend pas comme celle du chien à la propriété et à la garde de l'homme; mais comme s'il était au-dessus de ces préoccupations bourgeoises, il se réserve de savoir mourir pour lui, afin de l'amener une minute plus tôt dans les bras de la femme aimée, de lui faire devancer l'ennemi perfide, ou de le porter le premier dans les rangs de la victoire. Le Bohémien maquignonne, mais il n'est pas bon cavalier, objectera-t-on? N'importe. Son genre de vie ne lui permet pas le luxe et ne nécessite pas la possession du cheval; mais sentant la supériorité de cet individu sur les autres races domestiques et le secours éventuel qu'entre toutes il peut seul lui donner en facilitant ses fuites et ses courses, sensible d'ailleurs à la sensation toute particulière qui semble accroître les forces, grandir et multiplier les membres de l'homme, lorsqu'il dispose de ceux du cheval comme des siens, et qu'en l'enfourchant il fait un avec lui, centaure momentané, le Cygan se complaît dans sa société. Il se persuade qu'il y a dans le cheval d'autres instincts encore que ceux du boire et du manger, qu'il peut être héros poëte *à sa manière*, et lui, qui en l'étant *à la sienne* se voit si incompris de ceux qui paraissent ses semblables, il fraternise et fait sa compagnie de ce camarade muet.

LXIII

Par un tout autre motif, il aime aussi l'ours, qu'il se plaît à apprivoiser suffisamment pour se faire une rente transitoire par l'exhibition de ses danses grotesques. Il le recherche et lui fait la chasse, dans les Karpathes surtout, où il est de nature moins féroce. La comédie que lui donnent ces bêtes savantes correspond à son goût pour la jonglerie, la farce, la nique, la trivelinade, tout ce qui entretient le rire et la gaieté, tout ce qui peut les pousser à des paroxysmes convulsifs, dont on ne le soupçonnerait guère capable, à le voir parfois si grave dans l'orgueil de quelque caftan nouveau, si apathique dans un accès de fainéance, ou si sombre dans un moment de douleur. Mais quand il promène son ours, il s'amuse tout autant que son public à regarder les lourdes gambades, les sauts disgracieux, les mouvements comiques que fait sa pesante et maladroite bête, assez sotte pour s'être laissé museler et devoir danser selon qu'un autre bat la mesure. Le Bohémien méprise l'ours autant qu'il a de sympathique estime pour le cheval, et ce n'est pas une mince satisfaction pour lui, en écoutant les hourras de la foule rassemblée, de songer que nul n'a pu le museler lui, ni le faire sauter à sa guise! Joindre

à ce plaisir l'occasion de gagner un pauvre sou vaillant, est naturellement une des plus heureuses aubaines de sa vie remplie d'une si stérile mobilité.

LXIV

Quand il naît parmi les Bohémiens des organisations faibles, ténues, délicates, elles sont promptement usées jusqu'à la mort, par le fréquent retour des spasmes de joie et de douleur, des exinanitions suivies de crampes nerveuses, des impressions toujours brûlantes dans lesquelles le maintient une vie si constamment exposée à tous les éléments dévorants de l'ordre physique et moral. Les plus énergiques, tout en les supportant plus longtemps, n'en éprouvent pas moins une latente déperdition de forces, et voient la paralysie atteindre l'une ou l'autre des fibres les plus vives, des fibrilles les plus tendres de leur âme. Mais ce violent roulis d'émotions manque rarement de revêtir d'une puissance magnétiquement divinatrice, qui influe jusque sur la portée de leurs sens et les fonctions de leurs organes, ceux dont la force vitale y résiste. La passion s'irradiant alors d'un foyer de plus en plus intense qui devient bientôt l'unique foyer de vie, et absorbe en lui toutes les autres activités de la vie morale et intellectuelle, elle dote d'une singulière magie les volitions, et aiguise merveilleuse-

ment toutes les perceptions. Les femmes, surtout, en qui le contre-poids des facultés réflectives, des opérations comparatives de l'esprit, est toujours beaucoup plus faible, gagnent dans ce climat tropical de la passion une voyance surnaturelle, une tuition extraordinaire qui leur permet de connaître par prescience et pressentiment des secrets qu'aucun *fait* ne révèle, mais que des déductions pathogénésiques d'une vélocité prodigieuse leur font instantanément découvrir. De plus, la vivacité de leurs impressions est communicative comme une conflagration; elle s'inocule infailliblement comme un germe morbide, elle contagie par l'attouchement, elle fait tressaillir comme par un contre-coup électrique. Quelques expressions semées dans les discours, quelques interjections simples en apparence, mais ressemblant à ces fraxinelles entourées d'un gaz inflammable qui s'allument à la moindre occasion, quelques rimes, quelques strophes dont les accents sont frappés par la passion, comme les reliefs d'une médaille par un lourd balancier, suffisent pour donner l'éveil à tout ce qu'un auditoire peut renfermer de rébellions endormies, de rancunes cachées, de caractères pliés mais non brisés par les étaux qui les enserrent.

LXV

Comment s'étonner qu'on aille demander les secrets de l'avenir à ceux qui connaissent si bien ceux do l'âme et des passions qu'on y tient enchaînées commo des lions pris au piége, ou endormies comme de dangereux reptiles enivrés d'astoar ? Le privilége de prophétique divination que les Bohémiennes se sont toujours et partout adjugé et qu'on leur a reconnu si unanimement, tout en n'étant dans la pratique qu'un grossier empirisme et un plus grossier leurre, se fonde pourtant sur une croyance trop enracinée dans le peuple, pour ne pas être inspirée par l'instinct rarement trompeur qu'il a de certaines vérités, dont il ne sait pas définir exactement la portée et le sens. Toute passion a l'intuition de la présence d'une autre passion, surtout si elle s'est appliquée à déchiffrer le grimoire qu'elles écrivent sur les palymsestes des physionomies, les indices qu'elles laissent après leur passage dans toutes les habitudes du corps, les accents qu'elles impriment à ses mouvements et à ses gestes. Le peuple a dû reconnaître la justesse des révélations de ces sibylles errantes, et ne sachant autrement expliquer la vision qu'elles ont de ce qui se passe au fond

de l'âme de celui qu'elles transpercent de leurs regards, il leur a attribué des relations surhumaines, que confirme leur persistance à préférer aux conforts du toit, aux tendresses de la famille, les dangers que récèlent les voûtes ombreuses des forêts.

LXVI

La Bohémienne familiarisée avec les symptômes de la passion distingue *a prima vista* la joue maigrie et l'œil ardent d'une femme, et reconnaît si c'est avec un mouvement d'espérance hâtive ou de crainte douloureuse qu'elle lui présente une main, sur laquelle elle voudrait lire ce qui lui reste à redouter ou ce qu'elle peut encore rêver. Elle voit sans peine aux plis dédaigneux de la lèvre ou aux plis creusés entre les sourcils, si le jeune homme que l'anxiété agite au point de s'adresser à elle, médite une vengeance, s'ennuie de l'uniformité ou s'indigne d'une contrainte. Elle reconnaît aussi les folles sécurités de la beauté et de la jeunesse, cette présomption et cette infatuation de la prospérité qui semblent braver le malheur; et elle connaît trop bien les foudroyantes trahisons du sort et la vulnérabilité de nos cœurs, pour ne pas se défier des sourires de la fortune et ne pas prédire de mystérieux dangers à ceux qui ne veulent rien prévoir, ou qui croient avoir tout prévu. Aussi, a-t-elle fiance en sa diagnose, et croyant sans

doute que nous portons en nous-mêmes le principe générateur de notre sort, elle se persuade aisément que ses pronostics s'accompliront tôt ou tard, de manière ou d'autre; elle n'a cure que de les revêtir d'une forme palpable à l'imagination, qui se grave dans la mémoire et y ressurgisse avec son image lorsque ces voulances internes de l'âme qu'elle sait découvrir dans ses replis les plus cachés, auront amené, en parvenant à leur apogée, le succès ou la catastrophe qu'elle nous prédit à l'inspection de notre propre cœur. Ce tact fin des sentiments et ressentiments d'autrui qu'enseignent les fréquents soubresauts des passions senties et ressenties par nous-mêmes, est effectivement une puissance occulte, *une seconde vue*, qui donne une prompte intuition du futur par le dévoilement du présent, qui permet de prédire les fruits de l'avenir en apprenant à reconnaître leurs germes dans l'actualité, et ce n'est pas sans raison que les populations lui reconnaissent une origine non vulgaire; ce ne sera pas tout à fait sans raison qu'on aura vu des milliers de fois, de grandes dames, des villageoises et de hauts seigneurs, demandant à tour de rôle le secret du nœud de leurs destinées à ces femmes noires et belles, dont la chevelure reflète le bleu, dont les lèvres prononcent des mots sonores et mystérieux, dont la sveltesse cambrée se dessine si hardiment, dont les paupières s'abaissent avec une si enchanteresse volupté, dont le sein se soulève avec une charmante apparence de commisération, et qui font tinter aux oreilles les tenta-

tions de promesses imprévues ou le glas de lointaines terreurs, pendant que la foule grossit autour d'un orchestre dont les rauques cymbales cadencent les modulations d'un artiste qui, après avoir fait étinceler sur son violon des notes brillantes comme les fanfares d'une marche féerique, change soudain de mode et se replie dans un *lamentoso* qui devient sous peu d'une navrante amertume. Ce n'est pas sans raison aucune que ces scènes se sont si constamment reproduites; elles n'auraient pas si souvent recommencé dans tant de nations diverses et dans toutes les sphères sociales, si quelque étincelle de sympathie méritée n'alimentait l'attraction surplombée de crainte, qui plane autour de ces créatures enguenillées de riches couleurs.

On a vainement cherché à rattacher aux mystères d'une croyance quelconque leurs amulettes, leurs incantations, principes chiromanciques, etc., etc. C'est tout au plus si parfois ces pratiques, qui ne sont nullement liées entre elles, relèvent de l'idée et de l'espoir de conjurer le *mal*, de détourner les coups funestes de quelque pouvoir supérieur et hostile à l'homme. L'effroi que répandent les forces matérielles de la nature a pu conserver parmi les femmes Bohémiennes quelques coutumes pareilles, quelques invocations aux dieux apotropéens, débris d'un culte dont le sens s'est perdu, et qui ont servi de prétexte et d'origine à leurs prétendus sortiléges et connivences avec le diable.

LXVII

Plus d'un genre de sympathie personnelle nous a depuis bien longtemps rapproché des Bohémiens, et a conduit notre esprit à s'occuper plus particulièrement d'eux et de ce qui pouvait servir comme de glose et de texte explicatif à leur art, auquel nous avons consacré beaucoup d'attention, de soins et d'études. Le souvenir des Zigeuner se lie à ceux de notre enfance et de quelques-unes de ses plus vives impressions. Plus tard nous devînmes virtuose errant, comme eux le sont dans notre patrie. Ils ont planté les pieux de leur tente dans tous les pays de l'Europe, employant des siècles à les traverser, tandis que nous, résumant en quelque sorte leurs séculaires destinées, nous les avons parcourus dans l'espace de quelques années, restant souvent étranger comme eux aux populations que nous visitions, comme eux cherchant l'idéal en une incessante absorption dans l'art, sinon dans la nature.

Peu de choses ont autant frappé notre première jeunesse que l'énigme hardiment posée par les Bohémiens devant chaque palais et chaque chaumière, où ils viennent demander une chétive obole en échange de quelques mots murmurés tout bas à l'oreille, de quelques

airs de danse qu'aucun ménétrier ne saurait imiter, de quelques chansons qui électrisent les amoureux, et que les amoureux n'inventent pourtant pas! Qui n'avons-nous pas vainement questionné alors pour surprendre l'explication de ce charme subi par tous, défini par aucun? Frêle apprenti d'un maître austère, nous ne connaissions encore d'autre échappée vers le monde de la fantaisie que celle qu'on aperçoit à travers l'architectural échafaudage de sons savamment ajustés, et nous étions d'autant plus curieux de comprendre d'où venait l'attrait exercé par ces mains calleuses, lorsqu'elles faisaient glisser le crin sur leurs mauvais instruments, ou résonner l'airain avec une si impérieuse brusquerie? En même temps nous étions poursuivi dans nos rêves éveillés par ces visages cuivrés, sur lesquels le hâle n'a plus de prise, flétris de bonne heure par l'intempérie des saisons et les émotions désordonnées, comme qui dirait galvanisantes, par leurs sourires si contempteurs, par leurs yeux fauves où rit une sardonique incrédulité à côté d'éclairs qui brillent et n'illuminent pas, par leurs danses molles et élastiques, rebondissantes et provoquantes, saccadées et impétueuses, par la vue de leurs fuites hâtées vers leurs retraites forestières, par celle de leurs camps et de leurs ébannoys aperçus au loin autour des feux alimentés de fagots résineux, qui semblaient former à leurs pythonisses des trépieds embaumés. Nous entrevîmes vaguement qu'au lieu de la longue succession de jours brumeux et ternes

formant le fond incolore de nos existences, sur lesquelles ne se détachent que çà et là quelques points brillantés par le plaisir ou incendiés par la douleur, ils tissent une trame forte et serrée de plaisirs et de souffrances, causées et consolées tour à tour par l'amour, le chant, la danse, la boisson, quatre éléments de volupté et de vertige, quatre abîmes de perdition, quatre étoiles scintillantes, quatre sources d'une saveur enamérée, dont la seule approche excite la soif, où les lèvres se trempent avec délices et qui font aimer l'anéantissement.

LXVIII

A notre premier retour en Hongrie, nous voulûmes ressaisir nos jeunes souvenirs et revoir ces hordes dans les bois et les champs, dans le pêle-mêle pittoresque de leurs marches et de leurs haltes, avec tous les contrastes présentés par la réunion des âges, des passions, des humeurs diverses, sans aucun masque et sans aucun badigeon conventionnel, plutôt que dans les murs étroits d'une chambre écrasée par d'autres chambres, d'une maison étouffée par d'autres maisons, dans les rues étroites et méphitiques des villes dont ils secouent la poussière de leurs pieds, plus gaiement déchirés aux épines des broussailles et des ajoncs qui parsèment les landes

arides, que sur les pavés de nos cités inhospitalières. Nous sommes venus à eux, au milieu d'eux, pour dormir comme eux sous de belles étoiles, foller avec leurs enfants, faire des présents à leurs jeunes filles, aparoler les ducs et les chefs, les écouter jouant pour leur propre public, à la lueur de leurs propres feux dont le hasard décide l'âtre, et nier à notre retour le soi-disant hébêtement dont on les accuse.

Couchés sur les poils épais de leurs *bunda*[1], avec lesquels ils bâtissaient un lit d'honneur, dont le socle était composé de fleurs qui, à peine séparées de leurs racines, conservaient encore leurs haleines odoriférantes, devant une colonnade de hauts frênes, dont les bras allongés semblaient soutenir le bleu satin du ciel, tendu en vaste pavillon qu'ornaient quelques draperies de nuages vaporeux comme de la mousseline; ayant sous nos pieds une mousse égayée des plus vives fleurettes, rappelant ces tapis du Mexique où les rois foulent des tissus recouverts du plumage des colibris chatoyants, flambants, mordorés comme de molles pierreries, nous avons passé des heures à entendre les meilleurs orchestres des Bohémiens, jouant avec une animation indescriptible, puisée dans la beauté du jour, l'eau-de-vie versée à pleins bords, les danses de leurs femmes accompagnant leurs tambourins de petits cris et de mimiques diverses. Dans les intervalles de repos, on entendait le bruit grinçant

[1] Pelisses de peaux de moutons.

des essieux de leurs chariots en bois mal graissé qu'on reculait pour donner plus d'espace aux danseuses ; les hourras que les gamins poussaient en leur langue et que les musiciens traduisaient courtoisement par des *Elyen Liszt Ferencz !* les interjections de surprise à la vue d'un repas où se trouvaient de la viande succulente et du miel aromatique ; les craquements pétarriques des noisettes que les enfants brisaient avec des rires sauvages, des gambades frénétiques, des cabrioles et une turbulence effrayantes. De vraies batailles se livraient à l'entour de quelques sacs de pois, et de vieilles mégères, les cheveux hérissés, le cou veineux, l'œil injecté, les mâchoires dégarnies, le front haut, les narines ouvertes et les mains tremblantes comme des feuilles qui ne peuvent résister à un fort courant d'air, dansaient des sarabandes échevelées autour de ces présents qui promettaient de tels assaisonnements à leur gourmandise. Les hommes, après avoir examiné quelques chevaux qui venaient de leur être donnés, montraient leurs dents d'une blancheur éclatante, faisaient craquer les articulations de leurs doigts comme des castagnettes, jetaient tout rebaudis leurs bonnets en l'air, se promenaient pavonesquement, et recommençaient avec une furie d'entraînement les rhythmes éperonnés de leurs *Frischka*, qui bientôt montaient à une frénésie d'exaltation, arrivaient au délire, et semblaient enfin reproduire ce tournoiement vertigineux, convulsif, anhéleux, qui est le point culminant de l'extase du derviche.

LXIX

Nous avons aussi essayé de faire deviser les vieillards de la horde; nous leur avons demandé de nous conter quelque épisode romanesque de leurs souvenirs. Leurs chroniques ne dépassent guère la génération contemporaine, et encore faut-il les aider à remonter le cours des faits, pour les leur faire relier et rattacher ensemble. Il faut leur arracher question par question chaque détail pour en former un tout; mais lorsqu'on a réussi à leur faire recomposer peu à peu le fil d'une aventure, ils en éprouvent une joie incroyable, et retrouvent soudain dans leur intensité première d'anciennes émotions depuis longtemps ensevelies sous des impressions subséquentes. Ils reprennent avec d'autant plus de vivacité le diapason de leurs sentiments d'autrefois, qu'ils connaissent moins ce genre de plaisir, et dépeignent alors avec intérêt, souvent avec une bizarre poésie et des images de plus en plus orientales, à mesure qu'ils causent davantage, les scènes qu'on leur fait évoquer. Ils se bornent, en général, au récit des choses qu'ils ont vues. Les événements qui se passent entre eux n'étant que la manifestation de passions accidentelles, non l'enchaînement de celles auxquelles donnent naissance des projets suivis et

des desseins persévérants, ces passions étant violentes, sans règle, sans contrainte, sans nécessité d'hypocrisie, tous leurs drames se nouent et se dénouent en peu de temps. Leur originalité consiste dans la forme revêtue par l'impulsion momentanée du héros de l'histoire, et qui est plus ou moins énergique, fantasque, mélancolique, presque toujours accompagnée d'un détail imprévu. La lente gradation des faits, les changements insensibles, presques imperceptibles quoique essentiels, opérés par des circonstances qui se superposent les unes sur les autres comme des couches de formations diverses, ces incidents et accidents si insignifiants en apparence que nous prenons à amour-propre de considérer avec sang-froid, mais qui jettent des semences fomentatives dans nos âmes et y font germer petit à petit des sentiments dont l'explosion amène les péripéties de nos destinées, n'existent point parmi eux, vû l'extrême simplicité de leurs rapports mutuels. Trop volontaires, trop près du cynisme pour la patience ou l'attente, ils s'emparent promptement de l'objet do leurs désirs, ou tout aussi promptement se vengent de toute résistance, à moins que parfois, comme un animal blessé, l'un d'eux ne garde, sans l'arracher, le trait qui l'a frappé; dans ce cas il s'en va pour dérober sa plaie, quitte sa tribu et s'attache à une autre, ce qui se voit après une querelle, une jalousie d'amour, un acte de violence.

Du reste il est fort difficile de recueillir de leur bouche autre chose que des fragments d'histoires, des anec-

dotes décousues, attribuées tantôt à l'un, tantôt à l'autre. La biographie de l'un d'eux serait à peu près impossible à faire. Leurs souvenirs ne s'attachent qu'à quelques points culminants, à quelques moments saillants qui leur ont fait ressentir quelque commotion vibrante encore, et ils voltigent à leur entour comme des flocons de laine restés suspendus aux épines des broussailles. Rarement peut-on obtenir de l'individu lui-même, le récit d'un fait où il a joué un rôle principal, quoique l'on puisse découvrir chez quelques-uns, à travers les allures de la supercherie que leur enseigne l'obligation de se procurer quelque pauvre subside à la faveur de mille subterfuges, un sens très-poétique, des scènes qui se sont passées sous leurs yeux; mais ils gardent volontiers sur leurs propres passions un silence mêlé de fierté et de honte, qu'on pourrait appeler *une mâle pudeur*, et, quand ils parlent de leurs compagnons, on n'en apprend quelque chose que sur les morts ou sur ceux qui les ont abandonnés, et encore croient-ils qu'un mot, un signe de tête, une allusion, quelques apostrophes entrecoupées, quelques exclamations sans liaison apparente, suffisent pour tout dire. Elles se laissent en effet engrainer sur le même fil, comme des perles d'une même couleur.

LXX

Une seconde fois nous sommes retournés en Hongrie, sur ces mêmes plateaux, dans ce même comitat d'Œdenbourg dont les plaines avaient formé nos premiers horizons; calmes et plats paysages, pâles et grisâtres lumières encadrées de lignes droites, sans découpures ni entailles aucunes, comme les horizons de l'Océan; à les regarder, on croit voir décroître les plans fuyants du globe arrondi. Nous n'avions pas oublié nos anciens hôtes; mais eux aussi, ils s'étaient souvenus de nous, et au sortir de l'église, si humble et si pauvre où nous avions plié avec tant de ferveur nos genoux d'enfant, au sortir de la grand'messe chantée, et très-chantée par la totalité des assistants, en l'honneur de ce même enfant auquel les bonnes femmes du village avaient jadis prédit, lorsqu'il les quittait, qu'il reviendrait un jour en *voiture vitrée*, nous fûmes assaillis et fêtés par une foule de Bohémiens plus égaudis et plus tapageurs que jamais. Notre ancien maître d'école n'était pas étranger à cette surprise comme il nous le dit à la fin de sa belle harangue, dont il nous remit le manuscrit où nous découvrîmes aussitôt à notre mutuelle hilarité et satisfation, que désormais, en fait

d'orthographe, l'élève pouvait en remontrer à son magister. Apprenant par celui-ci que nous étions attendus dans notre village natal, une troupe ambulante des plus célèbres musiciens bohémiens voulut nous y fêter. Leur orchestre s'établit bientôt dans un bois de chênes avoisinant. Des tonnes renversées et couvertes de planches servirent de table; à l'entour l'on forma des lits à la romaine ! avec des tas de foin dont l'un spécialement composé de thym aromatique, de fougères en guipures, de quelques folles avoines dont chaque épi ressemble à une marotte, de papillonnacées violettes à sarments tordus, de fleurs de lin en demi-deuil élégant, d'anémones en tuniques candides, de mauves sauvages aux pâles couleurs, de bluets peints du plus vif cobalt, de blé sarrasin, crucifères petitissimes aux tiges sanguinolentes, de glaivanes et de graminées, de trèfles roses, de houppes blanches, de corolles zinzolinées, de panaches pourpres et de clochettes d'or, formaient un trône pastoral, tout à fait digne qu'une Titania en montât les degrés de mignonnes herbettes. Des branches de cette plante solanée aux larges feuilles en bouclier ou en ombrelles chinoises, que le moyen âge croyait un antidote contre la peste, furent disposées en un immense éventail, pour donner de l'ombre au rustique festin. Le bourdonnement des phalanges d'abeilles attirées par les exhalaisons de la récente fenaison, et dont les ruches éparses se rencontraient au fond des vieux troncs environnants, le fredonnement du grillon

et de la cigale dans les froments et les seigles du voisinage, les sifflements en contralto des frelons et des guêpes bouffies de leur fausse importance, le frissement du vol des *demoiselles* aux ailes bruissantes comme des robes de taffetas, le chant de la caille et de la girole, le frétillement des ailes de flavéoles et passerelles effarouchées, le doux flollottement d'un ruisseau adjacent, le coassement aigu de quelques jeunes grenouilles sautillant comme de vivantes émeraudes, le ialame monotone d'insectes désorientés par la coupe de l'herbe qui les avait abrités comme une forêt, formaient dans leur symphonique harmonie, une musique éthérée pleine de piquants diastèmes et d'un *smorzando* que Berlioz écoutait sans doute lorsqu'il écrivait sa *Danse des Sylphes*.

La nuit vint plus tôt que la lassitude. Pour éclairer l'obscurité, on alluma autour de notre clairière une douzaine de barils de poix; les flammes montèrent droites, comme des cylindres de fer rouge, aucun vent ne faisait mouvoir l'air alourdi par la chaleur du jour et par les parfums que versait, comme un sang invisible, chaque herbe décapitée au matin. Ces torches étaient disposées avec symétrie, et on eût dit, à les regarder les paupières demi-closes, douze pilastres de feu soutenant la voûte d'un temple; la fumée, ondoyant dans les airs, comme une tenture agitée, cachait et découvrait des archipels d'étoiles. Les ténèbres ceignaient cet édifice aérien et nous encerclaient de leurs murailles, où ressortaient

comme des sculptures mal entrevues, quelques branches bizarrement tordues, quelques troncs noueux. Les enfants soubresautaient comme des gnômes monstrueux, défeuillant complétement les buissons; plus la scène gagnait en aspect fantastique, en incohérentes apparences, en vagues trémeurs, et plus les femmes qui surgissaient de quelque coin sombre, avec des yeux luisants comme des charbons, des sourires indéfinissablement étranges, des mains d'une avidité amoureuse ou d'une adresse exercée, faisaient l'effet d'un fantasme lorsqu'elles accostaient inopinément pour dire la *bonne* aventure. Mais ce jour-là, nous trouvâmes que l'épithète n'était pas menteuse.

LXXI

Le lendemain, les hommes de la bande ne voulurent pas entendre parler d'une séparation immédiate, et tinrent à honneur de nous accompagner jusqu'au prochain village, qui en cavalcadant, qui en courant. Beaucoup se placèrent sur des charrettes longues et étroites, dont chacune contenait une vingtaine d'individus debout, serrés entre deux planches. Une pluie battante avait succédé à la chaleur de la veille et à un orage de nuit. L'escorte bohémienne se mit en marche; ils étaient tous alertes, déjà lestés par le coup de l'étrier; ils furibon-

daient d'impatience, s'époufſaient de plaisir et s'éjouissaient du clapotement de l'eau, paradant dans leurs pelisses qu'ils endossèrent le poil en dehors, ce qui leur donna l'air grotesque d'une troupe d'ours accroupis sur des haridelles enragées, car les éperons jouaient de manière à les faire sauter comme des carpes. Les cochers menaient les voitures bride abattue pendant que leur ferraille sonnait avec un bruit d'enfer, que les fouets claquaient à percer le tympan, que les juments qu'on avait attelées hennissaient, que les poulains éperdus, s'acharnant après leurs mères, s'embarrassaient dans les guides, que les roues heurtaient les pierres en faisant chanceler le char comme un homme ivre, que les cris, les égaudissements, les éclats de rire reprenaient de plus belle à chaque fois, sur une gamme dont la gigantesque octave embrassait toutes nos perceptions acoustiques. On allait bientôt ne plus pouvoir refréner les gaietés de cette race, que rien ne saurait jamais assagir; mais l'influence rafraîchissante de l'atmosphère nous permit d'arriver sans autre épisode que les cris hurlés le long de la route en signe de festivité, de bon vouloir, de bénédictions profanes, et qui pouvaient faire tressaillir et fuir au loin toutes les bêtes ailées ou quadrupèdes des environs. Nous atteignîmes, dans un galop presque continuel, un cabaret peu éloigné, qui devait servir de halte d'adieu, et où nous devions recevoir une dernière aubade. A peine entrée sous un grand hangar, où l'on fit semblant de

croire qu'il ne pleuvait pas, la troupe équestre se mit en devoir de nous régaler les oreilles. La symphonie commença *con estro poetico*; le vin qui circula, et l'eau-de-vie qui avait circulé depuis la veille, amena très-promptement un *rinforzando con rabbia*. Le tonnerre se mit à gronder au loin comme une basse continue; la charpente de la toiture étant très-haute, et les murs de bois délabrés et très-minces, il se trouva tant d'échos, que tous les sons résonnèrent avec une double vigueur et se répercutèrent avec la plus chaotique confusion; les passages passionnés, les fioritures, les virtuosités, les tours de force continuèrent néanmoins à se suivre, et roulèrent pêle-mêle dans un *tutti* formidable; le mugissement musical, qui croissait de plus en plus, se sillonnait de tons toujours plus désordonnés; enfin on eût dit, durant le *finale* tempétueux, que tous les sons et tous les tons croulaient en masse comme ces crêtes de montagnes qui s'éboulent avec un fracas épouvantable en nappes de sable, entremêlé de roches et de pierres. On ne savait vraiment plus si tout l'édifice ne tombait pas sur nos têtes, tant était assourdissante l'instrumentation de ce *concerto*, qui eût encouru certes les anathèmes des conservatoires, et que, pour le coup, nous trouvions aussi quelque peu *osé!*

LXXII

Outre quelques ballades écourtées et quelques mesures de chant à peu près guerrier, nous ne découvrîmes chez les bohémiens de Hongrie aucun indice d'une musique vocale digne de fixer l'attention. Peu de femmes y ont la voix belle. Trop exposées aux changements atmosphériques, trop coutumières de la boisson, trop tôt fatiguées par leurs danses dégingandées et les cris dont elles les épicent, trop épuisées par le poids de leurs enfants qu'elles portent des journées entières sur le dos comme les sauvagesses de l'Amérique, la fraîcheur de leur timbre est souvent perdue, et une complète aphonie y a succédé avant que leur jeunesse soit tout à fait éclose. L'habitude des diphtongues de leur langue y ajoute aussi une teinte gutturale presque désagréable.

LXXIII

On n'a pas su nous dire au juste d'où et comment sont d'abord arrivées à Moscou, celles qui y produisent, depuis tant d'années, une sensation qui ne s'émousse pas encore, ni de quelle manière elles se recrutent. Qui

peut avoir été à Moscou sans se souvenir de ses prestigieuses Bohémiennes ? On a beaucoup parlé des Bayadères et des Almées de l'Inde, des voluptueux enivrements de leur beauté ; pourtant, lorsqu'il en est venu à Paris, elles en sont reparties sans que Paris fût en émoi pour cela. Mais les Bohémiennes ne quitteraient pas impunément Moscou. Elles s'y sont fait place dans les archives des premières familles de l'empire, place marquée en rouge et en noir, en plaisirs sans pareils et en pertes irréparables. Elles sont devenues la terreur des mères et des tuteurs, et si l'on écoute parler ceux-ci, on les entendra con'er, avec effroi et horreur, l'histoire de plus d'un prince qui aura dévoré avec elles, en fêtes et festins, danses et punchs, joies et délices, tout son patrimoine de millions au bout de quelques étés ; de tel comte qui se sera tué de rage de ne pouvoir concourir avec eux ; de plus d'un jeune seigneur qui aura puisé auprès d'elles le dégoût de la vie et de tous ses biens. De moins jeunes, de moins forts y trouvent une douce stupidité, et se complaisent à les posséder, par les yeux, toujours et toutes à la fois, comme un Theriaki. Qui pourrait compter et énumérer leurs moins brillantes, moins illustres et plus nombreuses victimes encore ? On en comprend la foule en voyant ces magiciennes, qui sont belles en effet, et dont les chants peuvent porter l'ivresse, même dans les cerveaux que leurs poses séductrices ne troubleraient pas.

Sceptiques comme nous le sommes sur la valeur réelle

de la plupart des productions d'art adoptées par la mode, et dont la *high-fashion* s'engoue, nous fûmes peut-être trop peu enchantés par elles, tout en considérant les soirées que nous passions à les écouter comme moins oiseuses que celles où il nous fallait entendre, dans les salons élégants, roucouler la romance, ou se produire un *jeune* talent. En somme, nous les avons trouvées, en ce qui regarde la musique, au-dessous de leur renommée, et fort inférieures dans leur genre aux réputations secondaires des virtuoses de Hongrie dans le leur. La troupe de Moscou n'a que quelques hommes qui restent dans l'ombre, à l'exception du chef qui dirige et enseigne à chacun sa partie, qu'il est souvent obligé de seriner à son personnel féminin, note par note, en les gravant dans sa mémoire à l'aide d'un système mnémonique et pénitentiaire, où les jeûnes viennent au secours des verges. Celui qui remplissait ces fonctions de notre temps avait un sentiment vigoureux du rhythme, et l'accentuait d'une façon tout à fait nationale ; il possédait aussi la déclamation emphatique de sa race. Son orchestre était fort peu de chose ; il ne s'y rencontrait ni violon ni cymbale, et il ne servait évidemment qu'à accompagner et guider les voix. Sur le premier plan se dessinaient les belles des belles, si pleines d'enchanteurs attraits, Armides armées de tant de lacs, fées dominatrices, d'une tyrannie qui paraît impossible à secouer. A côté d'elles, quelques vieilles, d'une laideur caractéristique, leur servaient de *repoussoir*.

LXXIV

Elles chantent souvent en russe et se sont approprié une quantité de mélodies du pays. Une de leurs meilleures exécutions d'alors, était la romance de *la Faux*, et la plus connue celle de *la Gardeuse d'oies*. Toutes se terminent en refrains avec chœurs. Nous en citons ici quelques couplets, pour indiquer leur sentiment, qui est assez bien mélangé d'un coloris d'églogue et d'une amertume bohémienne.

LA FAUX.

« J'irai faucher les roseaux, non loin d'elle. Oh ! ma » faux bien aiguisée, sois sans peine, je te trouverai une » herbe tendre !

» Ne t'éprends point, pauvre cœur; tu ruisselleras » d'amertume comme ma faux du suc des herbes.

» Les belles filles sont changeantes; leurs promesses

» sont comme les alouettes ; elles saluent le printemps » et s'en vont, etc., etc. »

LA GARDEUSE D'OIES.

« Un soir, la belle fille s'en revient avec ses oies. La » fille aux yeux noirs et aux joues rondes chantait ainsi » à ses oies : Tega, tega, tega, etc., etc.

» Ne me recherche, pas, toi que je n'aime point; tu ne » plais pas à mon âme. Que me font les pavillons de » soie ? Avec mon bien-aimé, je trouve un paradis sous » une tente en lambeaux ! Tega, tega, etc.

» Avec lui, il y a assez d'amour pour être heureux » durant l'éternité ; mais le cœur répugne à pleurer sur » des brocarts d'or. Tega, tega, etc. »

On rencontre dans d'autres chansons quelques vers pleins de grâce et de fraîcheur, et qui témoignent d'un sentiment intense, tels que ceux-ci :

« Avec elle, le soleil semble plus radieux et la terre » plus verte; l'automne se change en mai, et le désert » en lieu de délices ! »

LXXV

Ces romances commencent par bercer l'âme; à écouter les longues notes de leur mélopée, on se croirait d'abord doucement balancé dans un hamac. Ce n'est qu'au second ou troisième refrain que le chœur donne de la voix avec entrain et animation. Les convives sont alors rassemblés pour la plupart; le froid des premiers moments de la soirée disparaît, le punch est allumé; sa flamme bleuâtre contraste avec les nappes lumineuses des nombreuses lampes suspendues au plafond, et les ternes étincelles des bougies posées sur les consoles; mais, lampes et bougies sont peu à peu éteintes pour laisser flotter tout le tableau dans la lueur indécise que produisent d'immenses bols allumés. Les hommes boivent d'ordinaire en silence, jusqu'à ce que le parfum de l'ananas et du citron ait affriandé les femmes. C'est après qu'elles en ont goûté que l'orgie devient bruyante. La danse recommence avec un caractère très-distinct, et, il va sans dire, beaucoup plus libre. Les vieilles qui, au premier branle, n'osaient point y prendre part, se mettent de la partie une fois que la veille, la musique, la vue des danseuses et le rhum les ont suffisamment

excitées. Alors plus démonstratives, plus énergiques que les jeunes, elles donnent bien à la ronde l'apparence d'une *buffera inferna*. Rien ne les arrête; les rhythmes se précipitent; les chœurs prennent des intonations plus hautes et gagnent en vibration dans un *crescendo* qui surprend l'oreille par ses interruptions, ses reprises, ses vigueurs, ses ralentissements et ses explosions inattendues et inaccoutumées dans nos habitudes musicales. En attendant, les saltarelles continuent à l'unisson de cette extravagante exubérance de sonorité. Elles décrivent des tourbillons, des tournoiements, des rotations, des cercles plus rapides, plus vertigineux les uns que les autres, jusqu'à ce que les danseuses se réunissent en un groupe compact où chacune empruntant des forces à sa voisine, elles usent leur reste d'haleine dans un dernier mouvement giratoire, qui ne finit que lorsque étourdies, épuisées et haletantes, elles tombent par terre toutes ensemble, comme une masse inerte.

LXXVI

A ce moment, chanteuses et auditeurs, danseuses et spectateurs sont également enfiévrés, et l'on conçoit durant une minute que pour acheter des sensations de si haut goût et des épices lascives si brûlantes on dévore les héritages. On ne saurait dire, d'ailleurs, que ce soit

là une impudicité grossière, comme elle se trouve en d'autres lieux, ni une obscénité révoltante comme chez d'autres danseuses que la police surveille. Ces Bohémiennes ne sont réellement pas de communes filles de joie ; leurs appels à la sensualité ne sont pas tout à fait dépourvus de poésie, et nous n'avons jamais rien vu chez elles qui ressemble aux effronteries du libertinage. Elles parlent non-seulement aux sens mais à l'imagination ; loin d'elles on peut rêver d'elles ; car si elles se livrent, elles ne se donnent pas ; elles n'ont point abdiqué cette supériorité de mépris et d'indifférence absolue propres à leur race, que l'on peut apparier au désintéressement, et qui stimule l'esprit et enflamme les soupirs de leurs adorateurs énervés et saturés de fadeurs. Elles ont beau être incultes, elles renferment en elles un élément qui fait chatoyer l'inconnu aux yeux de l'amour, qui fait toujours vaciller l'inexplicable entre les amants et qui sert d'infaillible excitatif aux intelligences peu vigoureuses, aux passions impuissantes de bonne heure, aux désirs dévirilisés de ces luxueux et luxurieux oisifs, qui ne trouvent pas de plus mâle aliment à leurs destinées que de se prendre *sérieusement* d'amour pour des êtres incapables de faire de l'amour avec un *Giorgio*, une chose *sérieuse* pour elles ! L'une d'elles serait-elle épousée, qu'elle se moquerait avec les siens de celui qui aurait eu la naïveté de lui donner un titre, comme si elles pouvaient jamais cesser d'être ce qu'elles sont. Mais ce *sentiment bohémien* dont elles ne sauraient se défaire,

ne se traduit plus que faiblement dans leur musique; elle est très-abâtardie par ses contacts avec l'art européen, quoiqu'il lui reste encore une originalité vraie dans le rhythme, des traces de cette espèce d'énergie furieuse qui lui est particulière, et des modulations assez piquantes pour ravir des sens qui, en fait d'art, ne connaissent que l'à peu près. Dans ces salles étincelantes d'une splendeur toute parisienne exhaussée de l'ostentation des boyards russes, couchés sur ces divans de velours cramoisi aux crépines d'or merveilleusement capitonnés, au-dessous de girandoles aux cent bras garnies de cristaux taillés en stalactite, foulant les plus coûteux tapis de Perse, en présence des raretés les plus ruineuses de la gastronomie servies dans une vaisselle plate ornée des plus glorieux écussons, flanquées des vins les plus extraordinaires et les plus capiteux qu'on négligeait cependant en faveur du cognac, entourés des plantes de serre-chaude les plus violentées pour fleurir là, sous nos yeux, c'est-à-dire les plus chères, tout nous y semblait méplacé, renversé, forcé, artificiel, factice, hors nature, contre nature, et nous n'y retrouvions guère les impressions bohémiennes éprouvées dans les forêts que bornent au loin le Damitz ou la Theisse. Nous aimions néanmoins à faire visite aux fameuses bohémiennes, imaginant facilement, sans les partager, les fascinations de ceux qui s'efforçaient de faire tomber sur eux les gouttes de feu distillées par ces regards de jais. On pouvait vraiment emporter des rêves de houris dans son

sommeil, après avoir soutenu les provoquants défis de ces tailles cambrées, les dédaigneuses agaceries de ces pieds étroits que tend et retire, donne et refuse une coquetterie raffinée dans sa sauvagerie.

LXXVII

Kiow, la Byzantine, étendue sur sa colline comme une femme accoudée sur de moelleux coussins, regardant dans les calmes eaux du Dnieper qui déroule à ses pieds son large miroir pour qu'elle y baigne ses regards paresseux, est de toutes les villes, celle qui sert le plus pittoresquement de cadre aux errantes apparitions des Bohémiens. Il faut revoir en pensée les coupoles basses et renflées de Sainte-Sophie, leur fond vert prairie parsemé d'étoiles, comme si une constellation s'était abattue sur la terre, et les globes d'or qui semblent surmonter d'un soleil resplendissant le phénomène surnaturel; il faut revoir en souvenir le groupe nombreux des dômes de toutes les grandeurs, croissant symétriquement comme une plate-bande de topazes gigantesques, fleurissantes sur la cathédrale, *Lawra*; — toute la multitude de clochers et de clochetons coiffés du chaperon byzantin, s'élevant comme des têtes de pavots sur les trois cents églises de la ville sainte, l'antique métropole de l'Église russe, et qu'on croirait possédée comme un couvent par

les moines de Saint-Basile (unique ordre des Grecs), si nombreux qu'on les rencontre à chaque pas, parcourant les rues à toute heure et en tout sens, munis de leurs rosaires à grosses graines, les mains jointes, les regards pénétrants et rusés, revêtus de leurs longues tuniques noires, de leurs crêpes flottant en sombres draperies du haut de leurs tiares rondes : souvenir rembruni de la mitre des Persans; il faut se rappeler les longues files de pèlerins, hommes, femmes et enfants entassés en foules impénétrables autour des portails, soit de Sainte-Barbe (dont les reliques sont également visitées par les catholiques romains, la sainte ayant vécu avant la scission des deux Églises), soit de la Lawra où sont les fameuses catacombes qu'on assure s'étendre sous le lit du Dnieper, et déboucher sur son autre rive, où l'on voit des milliers de squelettes vénérés et enveloppés de précieuses étoffes que l'adoration populaire a bientôt encrassées par ses attouchements; soit de Saint-André, petite construction pleine de grâce, bijou d'architecture du style renaissance, perché sur une haute roche, comme un aigle qui transpercerait de son regard les flots du grand fleuve, pour contempler les trésors que la crédulité et les traditions cosaques prétendent être récélés au fond; il faut, disons-nous, se rappeler ces milliers de pèlerins, pieds nus, le bourdon à la main, maigris par les jeûnes scrupuleusement observés pendant de longues routes pédestres, heureux pourtant de contempler tant de béatitudes, quoique succombant souvent à l'évanouissement produit

autant par la fatigue, que par les aromatiques senteurs du binjoin, encens dont le culte grec fait exclusivement et très-abondamment usage; il faut encore entendre en imagination le tintement des cloches de Kiow, d'un airain si retentissant qu'elles répandent sur toute la ville comme un drapeau musical, dont le vent roule et déroule les plis harmonieux aux heures de la prière; il faut se ressouvenir de ces rues dont les maisons sont isolées par des massifs d'arbres qui découvrent aux voyageurs étonnés, tantôt une élégante construction moderne, tantôt des bicoques comme celles de Constantinople, construites en simples planches badigeonnées de gris, et couvertes d'un petit toit en bois à hauteur d'homme; il faut ne pas avoir oublié les rideaux de peupliers qui partagent les quartiers comme des charmilles naturelles, ou bien ornent les places comme des rangées d'obélisques, les petites boutiques de Czerkess, où se rencontrent toujours les plus beaux hommes, portant le bonnet pointu d'Ispahan, étalant sur leurs vestes de soie jaune rayée leurs ceintures de cachemire dans lesquelles ne saurait manquer un petit poignard en croissant, d'argent incrusté d'acier : les marchands russes peuplant de leur commerce la partie basse de la ville Padol, costumés de leurs longs caftans de drap bleu, encadrant leur visage, d'une gravité courtoise et d'une bonhomie enjouée, dans une large barbe et des cheveux coupés symétriquement sur le front. les magasins de Pétersbourg si bien assortis de nouveautés, où l'on n'a qu'à choisir

entre les dernières modes, les derniers romans et les dernières valses; il faut avoir en mémoire toute cette bizarre affluence des choses hétérogènes, toute cette agglomération d'éléments riches et confus, venant d'Orient, ou arrivés de l'Occident, ce mélange d'habitudes grecques et de lointaines réminiscences du Bas-Empire, d'importations parisiennes et de goûts anglais, se faisant jour dans la toilette comme dans les équipages, dans les mœurs comme dans les conversations de la société aristocratique; il faut avoir présente cette grandiosité fanée et pimpante, diffuse et solennelle d'une ville à grands souvenirs de guerre, de conquêtes, de religion, de richesses : d'une ville aux *portes d'or*, qui, reine déchue mais insuperbe et riante, ne garde aujourd'hui de ses anciennes magnificences que les charmes d'un site admirable, d'une végétation exquise, d'un de ces climats, que les savants nomment extrêmes, et qui font succéder aux rigides beautés des hivers septentrionaux, les balsamiques effluves et les transparences adorables des atmosphères du Midi; il faut se représenter vivement tous ces contrastes, posés au milieu d'une nature opulente et déserte, d'un peuple à moitié sauvage, ignorant, superstitieux, mais plein de douleurs refoulées et d'énergies dormantes, esclave toujours prêt à la révolte, pour comprendre que là seulement des individus d'une race étrange peuvent ne pas sembler étrangers.

LXXVIII

Tout concourt à donner à cette capitale religieuse de la Russie, qui vit baptiser ses premiers souverains dans les eaux devenues sacrées de son large fleuve, un aspect si dissemblable de tout autre, que la rencontre fréquente des Bohémiennes qui s'y promènent constamment, familièrement, insouciemment, offrant des amulettes et demandant des kopecks à chaque fenêtre, ne surprend aucunement. Aussi n'y a-t-il pas d'époques, dit-on, où cette partie de la population diurne disparaisse. Kiow en est toujours plein le jour; son séjour leur étant défendu la nuit, ils se retirent vers le soir dans un camp assez considérable, qu'une horde lègue à l'autre, et qui reste ainsi en permanence, non loin de la ville, dans un site éminemment romantique et comme imaginé pour faire ressortir l'effet pittoresque et frappant de leurs tentes (Szatra) triangulaires, de leurs feux qui apparaissent au loin dans le crépuscule comme de grandes lucioles rouges. Ce lieu forme un but de promenade pour le monde élégant; les Bohémiens y sont habitués et assaillent peu les visiteurs par des demandes d'aumônes importunes. Ils gardent vis-à-vis d'eux une réserve indifférente, les

voient passer sans remarquer autrement leur présence. C'est tout au plus si quelques enfants ou quelques femmes malades tendent la main pour demander des secours qu'ils ne peuvent aller chercher plus loin.

On est presque toujours sûr d'en rencontrer quelques-uns sur les rives solitaires et sauvages du grand fleuve ; on croirait qu'ils ont une préférence mystérieuse pour ses bords, car on les y surprend contemplant dans une attitude immobile les côtes opposées, sablonneuses et plates, formant un contraste si tranché avec la végétation richement feuillue et colorée du monticule nommé Petczersh sur la tête duquel s'étend la partie haute de la ville, le quartier noble, habité par les autorités et les familles qui résident toute l'année à Kiow, ainsi que son grand et beau jardin public, mais dont la pente qui descend jusqu'au Dnieper est laissée inculte, offrant de fréquents accidents de terrain et des vergers sauvages parmi lesquels les pêcheurs bâtissent leurs huttes d'été. Là, on prétend que les *Rusalki* (ondines) viennent visiter les beaux jeunes hommes s'ils se hasardent à y demeurer seuls, pour leur parler de ces temps de gloire où les Cosaques s'embarquaient à ce même endroit lorsqu'ils allaient prendre Constantinople en un coup de main, où le grand Mazeppa faisait parler de lui toute l'Europe, où vivait Wernyhora, ce Nostradamus de l'Ukraine dont les prédictions circulent encore en désapprenant la soumission à sa race, et de bien d'autres secrets en outre qui entretiennent la haine des seigneurs,

comme l'amour d'un Rusalka donne le dégoût du mariage. Là, sur ce coteau, il arrive souvent qu'on rencontre, caché par quelque creux de rocher ou quelque arbuste touffu, une Bohémienne ou un Bohémien accroupi par terre, le menton sur les genoux que retiennent leurs mains entrelacées, regardant les plages jaunâtres et désolées du gouverment de Tchernigoff, avec une tristesse rêveuse, inexplicable.

LXXIX

En Podolie, il nous a été donné une fête dans les bois, où nous retrouvâmes quelques Bohémiens, qui nous rappelèrent, par leur extérieur, leurs frères de Hongrie. C'était en octobre; le soleil dardait encore, et ses rayons répandaient un chaud coloris. Un grand banquet avait été servi à des centaines de paysans réunis de plusieurs villages appartenant au même propriétaire, qui avait choisi ce jour pour leur faire présent d'une année d'impôts; aussi les jeunes gens dansaient-ils de bon cœur la cosaque, qui nous rappelait les danses hongraises. L'orchestre était établi sous les branches d'un énorme chêne, sur des chariots dont les bœufs dételés paissaient à l'entour. Deux *szlachcice* (de la classe noble) râclaient du violon entre deux Bohémiens et un paysan de l'Ukraine aveugle, qui, pendant les repos de la danse, entonnait,

avec l'accompagnement de sa *lira* (espèce de vielle) quelque complainte nasillarde, quelque ballade en l'honneur de saint Nicolas ou un hymne à la Vierge, tristes à fendre les pierres par la monotonie de leur sentiment déprimé et abattu. Les Bohémiens avaient, l'un des timbales, l'autre une *balalaika*, remplaçant la zymbale de la Hongrie. Ils appelaient leurs airs de danse des *szumki*, des *tropaki*; c'étaient des rhythmes vifs, carrés et très-simples. Le lieu de la scène était entouré des débris de fortifications datant de la guerre de Chmielnicki, cet arrogant Ataman des cosaques, qui semblait tenir à amour-propre de faire pencher par son poids, selon son caprice, la balance où s'équilibraient encore la Pologne et la Russie.

Nous vîmes là une des plus belles Bohémiennes que nous ayons jamais rencontrées. La carnation foncée répandue mollement sur son teint olivâtre, ses prunelles languissantes nageant dans un émail d'azur, sa chevelure qui collait à son cou comme un plumage noir, la poésie énergique des métaphores dont elle se servait pour ses horoscopes, la fixèrent dans notre souvenir. Elle était connue sous le nom d'Agriffina. Sa figure était grave et presque sévère, son sourire inconsolablement navré. Quand, silencieuse, ses lèvres se plissaient par une contraction pénible, elle paraissait grande et formidable; alors son regard tombait froid comme celui d'un serpent dressé de toute sa hauteur. D'autres fois elle écoutait avec une simulation de simplesse pleine de

grâce, la tête penchée d'une façon moitié dédaigneuse, moitié provoquante, les questions qu'on lui adressait, pendant que ses yeux erraient vaguement, comme distraits par la vue des esprits de l'air. Le mouchoir rouge enroulé autour de sa tête eût convenu à une prêtresse antique, ainsi que la chemise blanche qui s'entr'ouvrait sur sa poitrine, et la *burka* (sorte de manteau sans manches) de couleur brune qui la drapait. Elle fit des prédictions bizarres à plusieurs des assistants de cette fête populaire; elle parla aussi de l'*Esprit du temps*, et dit entre autres que « l'avenir allait ouvrir ses grandes écluses! » Est-ce seulement par l'effet du hasard que les événements politiques justifièrent cette prophétie? Prononcée à quelqu'un de ces moments tout chargés d'électricité, où les mots agissent comme des éclairs, elle eût pris un caractère apocalyptique. Comme une sibylle, elle s'avança vers nous d'un pas ferme et assuré, et comme sibylle nous la reçûmes.

LXXX

Les Bohémiens ont subi, en petite Russie, la contagion de la profonde tristesse des serfs ukrainiens, qui se manifeste chez ceux-ci par une grande dépression d'espérances et déperdition d'orgueil. Leur voix vibre plaintivement, leur prononciation est traînante comme une déclamation funèbre, leur chant d'un caractère

poigné. Un des plus attendrissants symptômes d'une résignation aussi complète de fait qu'impossible de cœur, se remarque dans l'usage de ne désigner qu'en diminutif tout objet qui leur appartient, comme pour faire échapper à l'attention cupide de leurs maîtres la valeur de leur propriété. Ainsi ne disent-ils que *petite chaumière, petit champ*, etc., etc. Les femmes ont transporté ce soin de rapetisser en les nommant les choses qui leur appartiennent aux individus eux-mêmes, comme si l'oppression exercée sur leur race l'avait tellement oblitérée, que l'amour féminin pouvait s'arroger une sorte de protection sur la faiblesse masculine. Dans leurs expressions de tendresse et leurs chants d'amour, elles ajoutent l'épithète de *pauvre* à tous les mots d'affection, révélant par là que la compassion en est le principal mouvement, et disent sans cesse, d'amante à amant, de mère à fils ou à fille : Oh! toi, *mon pauvre petit cœur*. . toi, *pauvre petit chéri... pauvre petite colombe... pauvre petit faucon*, etc., etc... Chez les Bohémiens de ces parages, cette nuance mélancolique s'est prononcée encore davantage, en s'alliant aux tournures allégoriques, si fortement empreintes dans le génie de tous les peuples venus de l'Orient. Comme s'ils n'en avaient pas trop de leurs propres souffrances, assez âcres pourtant, ils sont toujours prêts à s'inoculer celles des peuples dont ils mangent le pain : seule forme de leur gratitude; inutile et poétique comme le Bohémien lui-même!

LXXXI

A Bucharest et à Jassy, on nous amena plusieurs troupes de Bohémiens virtuoses dans le genre de ceux de Hongrie, et nous avons retrouvé chez eux un beau filon de la grande veine musicale. Ils ont des mélodies très-heureuses, dont nous avons formé un recueil intéressant, durant de charmantes soirées écoulées dans leur compagnie. Elles diffèrent assez sensiblement de caractère et de nuances de celles des Bohémiens hongrais, dont le principe spiritueux et stimulant est comprimé chez ceux de la Moldo-Walachie, par l'accompagnement d'une basse en pédale continue, bornée invariablement à la tonique, ce qui retient l'harmonie dans un constant servage; elle y est comme péniblement attachée à la glèbe. Presque tous leurs airs, à peu de chants près, sont destinés à la danse, sans que sous l'archet du virtuose ils dégénèrent de leur primitive destination comme chez nous, pour se prêter aux caprices de la fantaisie et aux bonds étourdissants dansés par l'imagination du violoniste qui s'amuse à les reproduire sur son instrument; l'allure en est aussi bien moins développée, moins fringante, moins pomponnée, moins véhémente. L'on ob-

serve en général, sur ces hôtes des provinces danubiennes, une sensible déteinte de la mollesse des mœurs du pays. Plus lents dans leurs démarches et leur parler, d'une élocution plus calme, moins gestés, moins perçants et moins fiers dans leurs regards, moins étranges dans leurs sourires, moins abruptes dans leurs mouvements, ils ont adopté aussi une partie du costume indigène, et portent avec une gravité musulmane la longue robe des boyards. La fureur d'entraînement, les crispations de gaieté nerveuse qu'amènent chez leurs autres confrères les fêtes et festoiements, leur sont moins connus, ou bien ils les dissimulent avec soin. On retrouve plutôt dans leurs coquetteries artistiques les lentes ondulations et les légers frétillements qui caractérisent la danse des femmes d'un harem. Pour faire comprendre combien leur art est amolli et affadi, il suffit de dire que la flûte y joue un rôle principal. Ils se servent beaucoup aussi d'un instrument à nombreux tuyaux étagés, semblable à celui dont l'antiquité attribua l'invention au dieu Pan, et dont les sons doux communiquent une sorte d'énervement à leur orchestre. Une espèce de mandoline en fait également partie intégrante et remplace les zymbala d'une manière grêle et aiguë qui contribue à efféminer l'harmonie.

LXXXII

Attirés comme nous l'avons toujours été par les navrements et les hardiesses de la musique bohémienne, nous n'avons pas manqué de nous informer dans tous nos voyages des Cygany artistes qui auraient pu se rencontrer sur notre route. Comme ils sont dispersés dans tous les pays, nous en avons trouvé presque partout; le récit de ces entrevues ne serait assurément pas monotone, car leur seule présence suffit pour détruire l'uniformité; mais en Espagne, par exemple, nous avons été mal servis par le hasard, et n'avons pu recueillir parmi eux d'impressions précises. Comme ailleurs, il paraît qu'ils y cultivent la musique, mais peu et mal; ils n'ont que quelques fragments décousus de chansons, qu'ils accompagnent d'une mauvaise guitare, sans originalité aucune. C'est la vue qu'ils frappent le plus vivement, lorsqu'on les voit errer à la tombée de la nuit entre les colonnettes brisées, les cypes mauresques de Grenade, autour des mosquées christianisées de Cordoue, ou dans les gorges de la Sierra-Morena.

Du reste, les différences qu'on croirait découvrir entre les tribus des divers pays de l'Europe, ne seraient que

très-superficielles. Rien d'essentiel ne modifie leur genre d'existence, où conque on les rencontre. Quelle que soit la latitude où une compagnie de ces pèlerins, sans terme et sans autel, est venue s'abattre, elle y reste fidèle à elle-même, et il n'existe au fond, de distinction entre eux, que dans les divers degrés des mêmes dispositions. Si les détails matériels de leurs industries hasardeuses varient quelque peu, selon les circonstances extérieures et les coutumes des pays qui les contiennent momentanément, leur pauvreté est toujours plus ou moins démoralisante, leurs aptitudes à ébaucher à leur façon l'expression des sentiments meilleurs qu'ils gardent en dépit de cette influence pernicieuse, restent les mêmes; elles sont seulement plus ou moins prononcées, selon qu'elles ont ou non l'occasion de se faire souvent jour; mais on ne saurait constater de différences notables entre leurs tribus les plus éloignées et les moins connues les unes des autres.

LXXXIII

Après avoir vu le *type bohémien* être une apparition frappante dans le roman et un ressort puissant dans le drame; après avoir aperçu *le sentiment bohémien* s'infiltrer en la majeure partie de ceux qui représentaient le mouvement littéraire de notre époque; après avoir pénétré

l'art bohémien en écoutant ses premiers virtuoses, ses meilleurs interprètes, en comparant ses manifestations, diverses de forme selon les lieux, mais identiques dans leur élan inspiré ; après nous être assimilé cet art par le travail, en cherchant à réunir, à coordonner des fragments dispersés, à transplanter sur un terrain plus fertile cette plante luxuriante, en la naturalisant sur le sol de l'art commun, nous nous sommes demandé si l'on ne pourrait pas doter *l'artiste bohémien* de tous les avantages que l'étude ajouterait à sa verve, si étincelante dans son premier jet : si, en entourant de soins un de ces êtres exotiques, il ne pourrait pas atteindre une plus belle croissance dans les climats de la civilisation : si la greffe de la réflexion ne pourrait pas, entée sur un de ces sauvageons, parfumer la saveur de ses fruits et adoucir l'âcreté de son suc : si la continuité des rapports affectueux ne finirait point par vaincre la légèreté inhérente au caractère bohémien?

LXXXIV

A Paris, à une époque où nous ne pensions guère à tous les Bohémiens que nous avions rencontrés, vus, entendus, connus et rêvés, le comte Sandor Teleky entra un matin chez nous, escorté d'un garçon de douze ans environ, portant une veste à la hussarde, des pantalons chamarrés sur toutes les coutures, ayant le teint ba-

sané, les cheveux d'une indépendance tout à fait vierge, le regard hardi, la contenance aussi arrogante que s'il eût eu de quoi se passer des plus grands rois de la terre, et tenant un violon à la main. « Tenez, nous dit le comte, en le poussant par les épaules vers nous, voici un cadeau que je vous apporte. » Grand fut l'ébahissement de ceux qui se trouvant chez nous alors, assistèrent à cet épisode très-étrange, au point de vue des mœurs françaises. M. Thalberg, entre autres, ne cessait de nous questionner sur ce que nous pouvions vouloir faire de pareilles étrennes. Notre surprise n'était pas moindre, car depuis longtemps nous ne songions plus au souhait que nous avions souvent exprimé en Hongrie, de trouver un jeune bohémien doué de talent pour le violon, et susceptible encore de recevoir de l'éducation; il nous fut pourtant aisé de deviner sur-le-champ, à l'aspect du petit être grêle, nerveux, précoce et évidemment hargneux et insolent déjà, un petit Cygan de notre patrie, amené exprès pour satisfaire à notre désir. En effet, le comte avait eu l'attention, en quittant avec nous son pays, de laisser des ordres dans ses terres, pour que, si dans la suite on pouvait se procurer un jouvenceau tel que nous en avions vainement cherché durant notre séjour en Hongrie, on le lui envoyât directement à Paris, et la malicieuse créature qu'il venait nous présenter, découverte sous peu dans ses biens, lui avait été expédiée, après avoir été achetée à ses parents pour être l'objet d'un aimable présent d'ami à ami.

LXXXV

Nous gardâmes d'abord l'enfant chez nous, et trouvions plaisir à suivre le développement de ses humeurs et de ses instincts, dans un centre si nouveau pour lui. Tout son petit naturel était dominé par l'orgueil, qui pointait déjà sous toutes les formes, et surtout par mille vanités naïves et puériles. Voler par gourmandise, vouloir embrasser toutes les femmes, briser tous les objets dont il ne connaissait pas le mécanisme, étaient des défauts fort incommodes, mais assez naturels, et qui paraissaient devoir se corriger d'eux-mêmes; il ne fut cependant pas aisé d'en venir à bout, car, une fois réprimés, ils ne firent que prendre un autre cours. Josy devint bientôt un petit lion, dans le cercle de nos connaissances, dont la bourse fit honneur à ses concerts privés. Ayant ainsi passablement d'argent, il apprit de suite à le dépenser avec une indifférence et une désinvolture de la meilleure qualité. Le premier sujet de son intérêt fut l'élégance de sa personne. Sa coquetterie était incroyable, et allait jusqu'à l'afféterie et la préciosité. Les cannes, les belles épingles et les chaînes ne lui manquaient pas. Cravates et gilets ne lui semblaient jamais assez voyants, et

aucun coiffeur ne lui était trop bon pour le friser et le bichonner. S'adoniser était sa grande affaire. Mais à cet égard un chagrin le rongeait et empoisonnait tous ses plaisirs : c'était de voir sa peau si brune et si jaune, en comparaison des visages qui l'entouraient. Il s'imagina que l'usage fréquent du savon et des parfumeries qu'employaient ceux qui lui paraissaient avoir des avantages de coloris sur lui, ferait disparaître cet inconvénient, et il ne décessa pas d'en acheter. Il courait dans les magasins les plus fournis, où il demandait tout ce qu'il croyait le mieux répondre à son but, en déposant sur le comptoir ses pièces de cinq francs, trop grand seigneur pour jamais vouloir en recevoir la monnaie.

LXXXVI

Il nous fut bientôt impossible d'exercer la moindre surveillance sur lui, tánt il s'était bien lancé en *dandy artiste*, parmi tous nos amis. Devant d'ailleurs partir pour l'Espagne, nous le confiâmes à M. Massart, professeur de violon au Conservatoire, qui nous promit de consacrer des soins sérieux à développer ses dispositions musicales qui étaient étonnantes, pendant que le maître de la pension où il fut placé se chargea de *cultiver son esprit et son cœur*. Lorsque nous fûmes parti, les nouvelles qu'on nous en donna, ne firent que

confirmer de plus en plus les craintes que nous emportions déjà sur la non-réussite du plan d'adoption dont il était l'objet. En dehors de la musique, il fut impossible d'astreindre son intelligence à une application quelconque et de l'occuper sérieusement. Il avait le dédain le plus insurmontable pour tout ce qu'il ignorait, et, sans oser l'avouer, il était au fond persuadé de sa supériorité sur tout ce qui l'entourait. Il ne prenait goût à rien, et en vrai sauvage, n'aimait rien et n'attachait d'importance qu'à *ses* plaisirs, à *son* violon, à *sa* musique.

Lorsque le comte Teleky nous l'avait remis, vêtu de son costume magyar-bohémien, il était muni de son violon primitif; sur des planchettes collées tant bien que mal, et garnies de cordes plus propres à pendre qu'à réjouir les gens, il exécutait avec un aplomb merveilleux et une verve intarissable les Frischka les plus sonores. Ce n'était pas la facilité qui lui faisait défaut; aussi jouait-il volontiers, et passait-il des heures à râcler moitié de souvenir, moitié d'improvisation, n'entremêlant à ses rapsodies que très à contre-cœur, des motifs entendus parmi nous. Ceux-ci lui paraissaient pour la plupart insipides ou malsonnants; cependant il avait fini par se prendre de fantaisie pour un air que nous jouions parfois sur le piano, et il en régalait son public en le pimprelochant à sa manière, d'une façon si cocasse, qu'il ne lui faisait jamais manquer le succès d'hilarité le plus complet. Lorsqu'il commença à étudier, il se montra d'une indocilité dont, au dire de ceux qui

préceptorisent, les méfaits les plus mal famés des enfants les plus rétifs étaient loin d'approcher. Rien ne put jamais lui prouver que ce qu'il faisait ne valût infiniment mieux que tout ce qu'on lui enseignait, ni lui ôter la conviction qu'il était victime d'une barbare violence toutes les fois qu'il n'en remontrait pas à son maître.

LXXXVII

On ne tarda pas à nous écrire que Josy grandissait, mais ne changeait pas, que ses progrès étaient nuls et qu'il n'y avait pas moyen d'en faire façon. Un peu partial en sa faveur, nous trouvions une preuve d'application dans les quelques lettres en zigzag, très-empreintes de l'ampoule orientale, que nous avions reçues de lui. Pour le voir plus tôt, nous le fîmes venir à notre rencontre à Strasbourg. Cependant, au moment où nous arrivions dans cette ville, nous avions oublié qu'il devait nous y attendre; et, lorsqu'en sortant du débarcadère, nous nous sentîmes vigoureusement empoigné, presque étouffé par l'embrassement d'un inconnu, il nous fallut du temps pour reconnaître le petit Cygan, le jeune sauvageon des steppes, dans un grand et joli jeune homme, habillé à la parisienne, un vrai beau-fils; mais le nez crochu, les yeux asiatiques et le teint sombre de Josy, après avoir résisté

à toutes les huiles et tous les cosmétiques de France, étaient restés les mêmes; son esprit aussi, car en entendant cette première exclamation de notre surprise : « Eh bien ! te voilà comme un monsieur maintenant, » il répondit, sans se déconcerter, avec le grand air d'un hidalgo : « C'est que j'en suis un. » Il conservait, sous ses nouveaux habits, son parler pompeux et la grandezza de sa gesticulation. Il nous fut bientôt difficile de nous faire illusion sur l'impossibilité de retenir cette nature incompressible dans les limites de la vie sociale et d'une voie déterminée.

LXXXVIII

Mais qui a beaucoup désiré le succès n'en perd que lentement l'espoir. Nous imaginâmes que peut-être, dans un endroit plus rapproché des champs et des bois, il serait moins malaisé d'exercer quelque influence sur lui; nous le plaçâmes donc en Allemagne, sur la lisière de la forêt Noire, chez un excellent musicien, M. Stern, actuellement violon de la chapelle de S. A. le prince de Hohenzollern, à Lœwenberg; il ne pouvait être en meilleures mains, ni dans un milieu plus salutaire. Aussi envisagions-nous comme une dernière ressource ce séjour qui, en le remettant en présence de la nature, en l'éloignant des miasmes d'une grande ville et du dan-

ger de surajouter des corruptions nouvelles à ses penchants naturellement peu vertueux, pouvait encore permettre d'en faire quelque chose.

LXXXIX

A quelque temps de là nous étions à Vienne. On nous parla d'une nouvelle bande de Bohémiens virtuoses qui venaitd'y arriver, et nous allâmes un jour, avec quelques amis, à l'auberge du *Zeisig*, pour voir un peu s'il valait la peine de les cultiver. Nul d'entre nous ne songeait à rencontrer là la moindre figure de connaissance; tout le monde fut donc étonné du mouvement d'agitation visible qui, à notre entrée, s'était fait parmi eux. Tout d'un coup un jeune gars, bien découplé, se détacha du groupe et vint se précipiter à nos genoux en les embrassant avec une pantomime passionnée; en un clin d'œil toute la troupe nous eut entouré, et, sans autre préambule, nous accabla de baise-mains, de remercîments, de mille effusions de reconnaissance auxquelles nous ne comprenions rien; ce ne fut qu'à grand'peine qu'on arriva enfin à démêler que le premier qui s'était jeté à nos pieds en criant : *Elyen, Elyen Liszt!* était le frère aîné de Josy, qui avait déjà été aux informations chez nos gens, et se sentait si touché des soins que nous avions eus du pauvre enfant vendu, qu'il en sanglotait

tout haut en les énumérant; cette vive émotion ne l'empêcha pourtant pas de faire allusion immédiatement, quoique avec quelque timidité, au désir de le revoir et de le ravoir. N'ayant nullement lieu d'être satisfait des renseignements que nous donnait sur lui son nouveau professeur, et désespérant d'en faire jamais un artiste *réfléchi*, il nous répugna de violenter une organisation qui ne supportait pas la température de nos sociétés; nous nous fîmes scrupule de contraindre une volonté rebelle, et, comme cas de conscience, de séparer une branche de son tronc. Pouvions-nous répondre que ce monde européen, qui se dit chrétien, lui donnerait mieux que les joies de la nature et de la liberté, auxquelles il l'eût peut-être rendu insensible?

Nous le fîmes donc venir à Vienne pour qu'il pût y rejoindre les siens s'il en conservait le désir. Lorsqu'il les revit son ravissement n'eut pas de bornes et l'on crut qu'il allait en devenir fou. Si la coquetterie lui avait fait souhaiter une autre peau que celle de sa race, il prouvait bien alors que ce n'était pas elle qu'il reniait. A peine réunis, Josy et la bande disparurent ensemble, et quittèrent la ville pour montrer l'enfant perdu au père de la tribu. A son retour Josy fut plus intolérable que jamais et finit par nous demander, avec les démonstrations de la plus bruyante gratitude, la permission de retourner à sa horde sans délai et pour toujours. Nous nous séparâmes alors, après que sa bourse eut été encore une fois remplie d'un petit pécule entamé tout d'abord par

une orgie monstre qu'il donna à ses confrères, indépendamment de la fête d'adieu que nous leur fîmes apprêter.

Nous ne sûmes plus ce que devint cet écolier intraitable. Le rencontrerons-nous un jour au coin de quelque bois, son violon à la main, fumant ou dormant ?...

XC

Les Bohémiens, qui goûtent l'eau de tous les fleuves de la terre et le pain de tous ses sillons, sont aussi venus un jour, il y a longtemps, longtemps de cela, déployer leurs tentes sur les plateaux où s'étaient établis les Magyars. Ces descendants d'une race également venue de loin, tout en adoptant plus que d'autres conquérants barbares la langue de l'ancien monde romain, furent pourtant moins modifiés par lui ,n'ayant trouvé que peu de traces de son esprit, de ses lois, de sa culture dans la contrée qu'ils s'approprièrent, n'ayant pas établi de rapports et de contacts nombreux avec la capitale de cet empire qu'ils aidaient aussi à dépecer. Par ainsi, ils conservèrent peut-être quelque vague ressouvenance de leurs propres migrations, de leurs ancêtres incultes comme les Cygany, et en voyant ceux-ci arriver au milieu d'eux, ils n'éprouvèrent apparemment pas une répugnance aussi vive que d'autres pour leur genre de vie, et n'exercèrent pas une compression aussi bru-

tale sur leurs hôtes nomades, dont les irréfrénables goûts de liberté sans restrictions ne leur parurent sans doute pas tout à fait incompréhensibles. Les jugeant en somme inoffensifs, ils laissèrent vivre paisibles et inattaquées ces tribus éternellement en voyage, et celles-ci, en se voyant moins tracassées par des mesures vexatoires là qu'ailleurs, se sont arrêtées, sinon fixées, sous cette zone moins hostile. Quoique toujours ce mot reste à toute loi, à toute conception gouvernementale, théocratique ou administrative : quoique toujours récalcitrantes à toute accoutumance, à toute association d'intérêts, elles restèrent sans mauvais vouloir, et presque amies d'une nation en qui le fanatisme religieux, les polices et les vanités sociales n'allaient pas jusqu'à leur disputer la tranquille jouissance des dons de l'existence selon qu'elles l'entendaient. Aucune malveillance ne venant s'immiscer dans les secrets de leurs vagabondages ni les déranger dans leurs façons d'agir, personne ne trouvant à redire à l'exceptionalité de leurs rapports avec les autres hommes, elles n'éprouvèrent de longtemps ni le besoin ni le désir de s'éloigner de ces parages où on ne leur contestait pas une place inoccupée. Les Rommy se sentirent au contraire retenus dans le giron d'une nature riche et douce à la fois, privée, il est vrai, de ce caractère extrême propre aux pays polaires et aux latitudes tropicales, mais exempte par cela même de leurs monotonies déprimantes et comprimantes, des longueurs d'un hiver ou d'un été qui semble

éterniser son fléau. Ils trouvèrent dans ce climat cette variété de splendeurs et de sensations qu'ils recherchent avec de telles appétences, et qu'y amènent les courts mais brillants passages des hivers rigoureux et magnifiques, des étés brûlants et fulgurants, séparés par des printemps pleins de suavité, par des automnes remplis de majesté. Nulle des impressions particulières aux excessivités des températures les plus opposées ne leur était ainsi tout à fait ravie; ils purent s'en abreuver largement sans avoir à redouter les dangers imminents du soleil des déserts ou des malfaisants et invincibles animaux que les perfides végétations de l'équateur abritent; sans essuyer non plus les mortels ennuis des interminables obscurités que répandent les nuits septentrionales. Ils purent se complaire à exercer leur témérité et à durcir leurs constitutions durant la saison des neiges, pour ensuite, et peu après, imboire la lumière et s'imbiber de chaleur, le solstice de juin venu. Etre temps ils eurent des journées ternes et grises, des journées de brume et de pluie; mais comme ils chérissent par-dessus tous les dons de la nature le spectacle de ses métamorphoses subites, qu'ils s'éprennent d'elle surtout, quand, vrai Protée, elle change constamment de visage, ils se trouvèrent bien sous ces degrés où elle se fait admirer sous tant de faces. Ils y virent de grandes plaines, de grands fleuves, de grandes forêts, de grandes solitudes, des montagnes et des collines, des troupeaux et des vignes, des retraites profondes et des villes populeuses, un peuple héroï-

que et bon! Ils s'y laissèrent vivre tantôt allègrement, tantôt en proie à leur morosité, mais savourant toujours avec délices leur indépendance facile, au moyen de laquelle ils passaient, sans transitions préparatoires, en réalité comme en musique, des crises passionnelles où ils se convulsent d'aise à ces accès d'humeur noire et de chagrin vague et rongeant que tout motive, que rien n'a causé, et qui leur font écouter des nuits entières les hululations du hibou, considérer des journées entières l'ombre que les nuages projettent sur le ras gazon des prés, regarder fixement des heures entières les scintillations du mica et du quartz. Lorsqu'au départ de l'hiver comme d'un tyrannique conquérant ne cédant à son vainqueur qu'un domaine ravagé, la nature en désarroi voit s'accomplir ces inondations, qui, dévastant les rivages et propageant la terreur, étalent avec une sanglante et cruelle hypocrisie des nappes d'eau où le soleil printanier se mire joyeusement comme dans d'immenses glaces de Venise sur lesquelles on ferait rouler de temps en temps des poignées de diamants; que les exhalaisons d'une terre fumante comme un coursier haletant, donnent à l'air une sapidité acerbe et vivifiante; que les cris d'angoisse, d'agonie, et de mort se perdent sans échos dans la jubilation générale des forces productives, secouant le joug qui avait annulé leur activité; alors que la nature dans sa sérénité victorieuse ne tient nul compte de l'effroi et du désespoir de l'homme au sein de ce bienheureux bouleversement, les Zingares devaient aspirer

à pleins naseaux cette atmosphère vibrante de douleur et de gloire, où toutes les tristesses étaient englouties dans le rugissement superbe des éléments déchainés, comme ils engloutissent leurs tristesses dans leurs jubilations! Ils devaient s'identifier à toutes ces émotionnantes péripéties où tant de deuils s'effacent sous tant de radiance, pour ensuite se rejeter dans de nouvelles périodes d'insensibilité apparente, d'une désoccupation ressemblante à l'idiotisme, alors qu'il leur suffit d'errer à grands pas sur les jachères sans se demander où ils vont, pendant que les brouillards d'automne les enveloppent de moites embrassements; de parcourir en tout sens les sapinières en y comptant, sans jamais en trouver le chiffre, les myriades de disques brillants et fugaces qui se jouent sur les troncs rougeâtres, semblables à ces fragments de vérités que l'homme aperçoit par les interstices des objets posés entre lui et le soleil, entre lui et le foyer de vérité; d'observer curieusement les glauques stratus qui bornent l'horizon au déclin du jour comme de longs et étroits espadons de mer, voguant quiètement vers le couchant; de se rouler sur eux-mêmes au fond de quelque petite coupole de verdure, où dès le matin leurs regards nagent dans la verte et tiède lumière qui se filtre en tremblotant à travers le vif et tendre feuillage des jeunes pousses; de contempler du haut de quelque tertre les ondulations d'un épais champ de froment, semblable, quand le vent l'agite, à une mer d'or liquéfié, ou le bleu si doux des cieux reflétant sa pureté imma-

culée dans quelque petite mare bourbeuse, tout comme par une compatissance surhumaine et sublimement juste, le sentiment du beau peut se refléter dans une âme pleine de boue... dans l'âme d'un Cygan parvulissime, que lui Cygan croit faire partie de la nature bien plus que de l'humanité.

Là, en Hongrie, moins traqués et moins injuriés qu'ailleurs, les Bohémiens ont pu, grâce à cette sorte *de trêve de Dieu*, assez recueillir leurs impressions et rassembler leurs esprits, pour traduire poétiquement les secrets motifs de leur attachement extravagant à la vie du grand air, à la communion de la nature, à leur race énigmatique, à leur origine douteuse; ils purent se chanter eux-mêmes tout en continuant de dérober avec une fière tristesse leurs traditions s'ils en ont eu, leurs histoires de défaites, de dépossession, d'expropriation, d'expulsion, d'expatriation, dont ils ne rougissent pourtant pas, puisqu'ils refusent d'en effacer la mémoire en s'infondant à des races plus fortunées et en préférant rester ce qu'ils sont, Cygany et parias. Là, apathisés par des loisirs sans périls, par une oisiveté que la faim aiguillonnait peu et que la persécution ne troublait guère, ils ont pu rêver assez longtemps; assez longtemps leur imagination put poétiser à l'aise, pour que leurs élans instinctifs se transformassent en inspirations, pour que leurs songes insubstantiels prissent de la consistance; ils purent tant fantastiquer sans interruption, béer sans souci

de rien, inutiliser leurs journées, se désenivrer dans l'inaction, pour penser sans sujet déterminé, révolver la portée de leurs émotions, volatiliser, si l'on ose dire, ce qu'elles avaient de trop lourd et de trop concret, que celles-ci s'incorpèrent en une forme dont le perfectionnement lent, mais constant, produisit un art tout particulier, empreint de toutes les effervescences de leur âme passionnée. La sécurité qui leur permit de dormir sans crainte et d'errer sans gêne à l'ombre des forêts qu'avait envahies Attila, qu'Arpad avait conquises, en ne les obligeant plus de concentrer toute leur attention sur les moyens de préserver leur vie en l'entourant de mystère, d'assurer leur nourriture uniquement par la fraude et la ruse, leur laissa la possibilité d'entretenir les hommes en un autre langage que celui de la nécessité, de ne pas toujours se borner en leur présence à fabler et à gouailler, à accumuler mensonge sur fausseté. Ils furent si contents de vivre en repos quoique misérables, en paix quoique sans autre superflu qu'un nécessaire exigu, qu'ils se plurent à imaginer un gagne-sou plus innocent que les fabulations de la chiromancie et les menteries du maquignonnage, et à charmer ceux dont la libéralité les autorisait à inventer de quoi ne pas mourir d'inanition et de froid, sans toujours mendier, tricher ou voler. En voyant un public ému et sensible à ce qu'ils pouvaient lui conter de vrai et de beau dans le sublime idiome de l'art, ils recoururent volontiers à ce moyen de s'enchanter eux-mêmes plus encore qu'avec la danse

des ours, en enchantant leurs auditoires par des discours éloquemment rhythmés qui peignaient leurs joies et leurs élégies. Les applaudissements, en leur renvoyant l'écho et comme la réverbération de leurs propres sentiments, les mettaient à même de les exprimer d'une façon encore plus exquise, en se les objectivant autant que l'artiste doit le faire pour juger si sa forme est adéquate à son sentiment, et se préciser nettement à lui-même celle qui le rend dans toute son intension. Plus ils chantèrent et mieux ils chantèrent; plus ils se sentirent aimés, compris et fêtés, et mieux ils voulurent et surent musiquer.

XCI

L'art, réflexible de sa nature, ne se développe que dans un milieu réflecteur. On ne l'a jamais vu, ni ne le verra, se déployer largement dans une atmosphère sans résonnance. Son procédé de germination ne s'accomplit que dans un mouvement incessant, sous l'influence de la continuelle circulation d'un fluide sympathique entre artiste et public. Sa croissance ne s'opère qu'à condition que ses premières pousses se multiplient à l'infini, appelées par les multiples rayons d'une chaleur amie. Dans les temps et les lieux où il a déjà acquis un développement grandiose, il se rencontre souvent des artistes qui, dédaignant les succès immédiats, une estime trop facile et

des acclamations banales, font plus appel à l'admiration de leurs successeurs que de leurs contemporains, en choisissant à leurs chants des thèmes peu familiers encore à leurs auditoires, ou en devançant les lents progrès de leur art afin de hâter ainsi ses inévitables transformations. Mais, avant d'arriver à cette période où sa vitalité est assez forte pour ne souffrir ni de la froidure de la prévention et de la méconnaissance, ni des orages du préjugé et de la haine, ni de l'opposition compressive d'une dure indifférence, l'art ne saurait traverser les débilités de son premier âge qu'en rencontrant un terrain fertile dans des cœurs compréhensifs, car à cette époque il ressemble au figuier sacré des Indes, qui n'acquiert une riche végétation que là où chacune des branches qu'il incline vers le sol peut y raciner promptement et devenir tronc à son tour. Le sol c'est l'âme humaine, et les productions de l'art forment cette forêt symbolique dont tous les arbres sont liés entre eux par leurs branches supérieures, pour offrir sous leurs vivantes arcades une ombre et un rafraîchissement délicieux aux cœurs qui s'y réfugient, en fuyant les calcinantes ardeurs des passions desséchantes et stérilisantes. Un peuple ou un pays ne peuvent être illuminés par les rayonnantes splendeurs de l'art que lorsqu'à l'apparition de son premier fanal sur une hauteur, des fanaux correspondants s'allument immédiatement sur tous les sommets. L'art n'est pas une végétation parasite, qui puisse, comme l'aphytée d'Afrique, faire éclore ses fleurs sur toute écorce, sans

avoir ni racines en terre, ni tige pour s'élever, ni feuillage propre. L'art, cette plus inutile des inutilités aux yeux du positivisme, réclame, comme s'il était une plante exotique dans l'humanité, des conjonctures favorables pour s'y acclimater. Il n'a point été donné à l'individu, mais aux sociétés; et, quoiqu'il nourrisse si abondamment celui dont les lèvres savent déguster le précieux dictame qui ruisselle de ses fruits, quoiqu'il peuple la solitude de celui qui lui enchaîne son amour, il ne peut pourtant pas naître du trop faible souffle de l'homme isolé. Celui-ci possède virtuellement en lui les facultés de l'artiste; mais elles s'évaporent sans le confluent d'autres sources vives. L'enthousiasme des sociétés est nécessaire à l'art, comme un sein fécond, pour recevoir et porter la semence qu'y jettent l'inspiration et le génie. Si elle ne la vivifie de ses forces maternelles, l'avortement est immanquable.

XCII

Le Bohémien, dans son existence apparessée et insociable (car s'il vit en commun, il ne vit pas en société), est toujours trop plein de lui-même pour être en état de s'identifier au sentiment d'autrui; il peut exprimer le sien comme artiste, mais non s'assimiler à celui d'un autre artiste en qualité d'auditeur. Ayant toute sa vi-

aveuglément obéi à ses impulsions prime-sautières, comme dirait Montaigne, son être est devenu si exclusivement affirmatif, qu'il ne saurait plus se transporter dans un autre, même pour saisir dans la manifestation de ses impressions ce qui s'y trouve d'absolument identique aux siennes. Le Bohémien ne suffisait donc pas comme public au Bohémien. Il lui fallait des auditeurs plus réfléchis, plus en état de se rendre compte de ce qu'ils entendaient, pour qu'en incarnant son sentiment dans une forme d'art, il en reçût le contre-coup électrique qui stimule à produire davantage. Les Hongrais furent pour lui ces auditeurs intelligents, sans lesquels leur art eût été menacé d'apophtose. Leur civilisation ne fut point à leur égard un abrutisseur inepte, un avilisseur ignare, un bourreau stupide[1]; elle ne se targua point vis-à-vis d'eux de ses méticulosités rigoristes, et permettant à ces virtuoses sans demeures, ni actes de naissance, ni passeports quelconques, d'aller de ville en ville, de campagne en campagne, d'habitation en habitation, elle les accueil-

[1] « La Hongrie est la seule nation de l'Europe qui n'ait pas, pour » ainsi dire, mis les *Cygany* au ban de l'humanité. Dans un pays » où chaque classe était si distincte par ses priviléges, les *Cygany* » eurent aussi les leurs. Le roi Sigismond, en 1423, leur accorde des » magistrats pris dans leur sein, et plus tard ce fut le palatin » lui-même, ce grand dignitaire, qui dut choisir leur chef su- » prême, etc., etc. » (*La Hongrie et la Valachie*, par Thouvenel.) Il est aisé de comprendre que le choix de ces magistrats et la désignation de ce chef suprême n'avaient guère de portée dans la pratique, et ne sont à remarquer que comme une espèce d'égard conservé pour ce peuple, une reconnaissance légale et explicite de son droit d'être et de son autorisation de rester en Hongrie.

lit partout aimablement, et ne leur marchanda point les généreuses récompenses que l'admiration émerveillée préparait à leur poésie si vigoureusement accentuée. Ils chantèrent donc comme on nous dit que les rapsodes avaient chanté en Grèce les livres d'Homère. Nul ne leur ferma sa porte ; les chaumières les reçurent et les palais les invitèrent [1]. Ils furent bien venus aux noces du cabaret, et on les appela aux festins des princes. La civilisation ne leur déroba point la vue de ses splendeurs, comme si elles eussent dû être souillées de leurs regards ; elle se fit contempler dans toute l'éblouissance de son luxe et les admit à voir de près toutes ses grâces. C'est donc à l'intuition sympathique que les Hongrais eurent du sentiment et de la valeur de leur art, que les Cygany durent de l'avoir amené parmi eux à sa plus entière floraison.

XCIII

Si l'on voulait analyser leur musique, la décomposer, la disséquer, la démembrer pour en juger la contexture et la comparer avec la nôtre, il faudrait d'abord mettre en évidence ce qui la distingue de la nôtre, et, dans ce

[1] Le baron de Pronay, président du conservatoire de Pesth, dit, en parlant d'eux, que leur popularité parmi les paysans hongrais est telle, que l'éclat de leurs noces se calcule d'après le nombre de musiciens bohémiens qui y sont invités. Le luxe se déploie dans la plus ou moins grande quantité d'individus composant l'orchestre.

cas, il y aurait à mentionner en premier lieu son système de modulation, basé sur une sorte de négation totale de tout système à cet égard. Les Zigeuner ne connaissent pas plus de dogmes, de lois, de règle, de discipline en musique qu'ailleurs. Tout leur est bon, tout leur est permis, pourvu que cela leur plaise. Ils ne reculent devant aucune hardiesse en musique dès qu'elle correspond à leurs hardis instincts, dès qu'ils y voient la peinture fidèle de leur être. L'art n'étant pour eux ni une science que l'on apprend, ni un métier que l'on pratique, ni une habileté qui s'enseigne avec certains procédés et expédients, comme celle du prestidigitateur, ni un sortilége dont on puisse recevoir la formule comme une recette ; l'art étant pour eux un langage sublimé, un chant mystique, mais clair aux initiés, ils s'en servent selon les exigences de ce qu'ils ont à dire, et ne se laissent influencer dans leur manière de parler par aucune raison extrinsèque. Ils ont inventé leur musique, et l'ont inventée pour leur propre usage, pour se parler, pour se chanter eux-mêmes à eux-mêmes, pour se tenir les plus intimes, les plus touchants monologues. Comment y auraient-ils introduit des principes et des convenances, eux qui ne les admettent nulle part? Ils ont eu une gamme et une langue primitive, et n'ont jamais témoigné de respect religieux et sincère que pour la conservation de l'une et de l'autre. Ils ne soumettent, du reste, la matière musicale à aucun précepte, surtout relativement aux rapports des tons entre eux. Chez eux,

les modulations intermédiaires sont si peu obligatoires, qu'on peut même les appeler excessivement rares, et les considérer, quand elles se présentent, comme une corruption des temps modernes, comme un effacement, comme une oblitération du type originel. Les accords de transition sont, à peu d'exceptions près, complétement omis dans la brusque attaque d'un ton après un autre, quand c'est de la vraie (*genuine*) musique bohémienne que l'on entend. Devant ces *salto mortale*, l'esprit de nos musiciens ordinaires reste, la première fois, ébahi et interloqué. Souvent intimidés, toujours saisis et embarrassés, ils ne savent que dire, jusqu'à ce qu'ils soient tentés de s'écrier : « Ce serait fort beau si c'était bien ! » oubliant qu'en certaines occurences, le beau n'est beau qu'à la condition de se dégager de certaines entraves, fictices, qui, n'ayant pas existé toujours et partout, ne sauraient, sans outrecuidance, prétendre se perpétuer toujours et partout. Pour la plupart nos musiciens, gens de métier et gens civilisés, commencent par ne rien comprendre à cette manière de s'immerger soudainement dans un fluide qui, instantanément, nous glace ou nous brûle; de passer sans préparation aucune d'une tonalité à celle qui en est la plus éloignée ; de se jeter tout d'un coup d'un mode dans un autre qui ne lui est nullement apparenté, comme le Rommy se précipite d'un état de l'âme dans un autre tout opposé sans liaison aucune, sans attendre la lente décroissance, et ensuite la lente formation de sentiments qu'on croirait n'a-

voir aucune affinité entre eux. L'homme du métier est donc principalement frappé, à première connaissance, par cette anomalie musicale dont le simple auditeur subit l'effet poétique, sans se rendre aussi bien compte de l'audacieuse étrangeté qui le produit.

Ce trait prédominant de la musique bohémienne une fois remarqué, on pourrait résumer ce qu'il y aurait de plus important à dire sur son compte, en fixant l'attention sur trois points principaux qui déterminent son caractère et dont toutes ses autres particularités dérivent : ses *intervalles* inusités dans l'harmonie européenne ; ses *rhythmes* essentiellement bohémiens ; sa *fioriture* luxuriante, éminemment orientale.

D'ordinaire, elle prend dans la gamme mineure la *quarte augmentée*, la *sixte diminuée* et la *septième augmentée*. Par l'augmentation de la quarte surtout, l'harmonie y acquiert des chatoiements souvent très-bizarres et d'un éclat offusquant. Les musiciens saisiront de suite en combien et en quoi cette triple et quasi constante modification des intervalles fait différer cette harmonie de la nôtre. La popularité de la musique bohémienne étant un *fait accompli*, on ne peut plus décréter *à priori* qu'elle n'est qu'une cacophonie, comme certainement plus d'un savant contrepointiste serait enclin à le faire après le simple énoncé de cette infraction aux traditions sacramentelles. Dans les arts, les raisonnements et les arguments ne prouvent jamais qu'une chose est bonne ou mauvaise en elle-même ; il est une flamme impalpable,

un principe de mystérieux équilibre entre le sentiment et la forme dont la présence ou l'absence décident en dernier ressort de la valeur et du rang d'une œuvre ; ils en représentent l'*ultima ratio*, la raison suprême de son être, la raison victorieuse de tous les raisonnements ; mais cette flamme impalpable, ce mystérieux équilibre ne se laissent point décrire ; ils veulent être appréciés par une perception immédiate. Nous nous abstiendrons donc ici de toute digression spéciale sur ces *quartes*, ces *sixtes* et ces *septièmes*, leur réservant à elles-mêmes de justifier leur modalité et leur excentricité. Il nous serait impossible de donner une idée approximative de leur rôle et de leur importance aux personnes qui n'ont pas étudié la musique, et celles qui l'enseignent n'en croiront même pas leurs oreilles, si elles appartiennent à cette effrayante majorité de musiciens qui n'ont d'oreilles que pour ne pas entendre !

XCIV

Le musicien civilisé est d'abord si interdit par ces intervalles qu'il ne voit en général d'autre dénoûment à sa surprise que de les considérer comme des fautes, des inexactitudes de l'exécutant, et, disons le mot, de fausses notes ; il est également désorienté par des modulations si abruptes qu'elles choquent ses plus chères

croyances musicales et l'indigneraient s'il pouvait les prendre au sérieux. En revanche, un auditeur jouissant de l'avantage de ne pas *savoir* la musique et d'être impressionnable, est d'abord rendu attentif par un élément qui lui impose et le charme aussitôt, et dont il peut plus aisément saisir le sens. Ce qui avant tout et plus que tout le gagne à cette musique, c'est la liberté et la richesse des rhythmes, leur multiplicité et leur souplesse qui ne se retrouvent nulle part ailleurs au même degré. Ils varient à l'infini, se compliquent, s'entre-croisent, se superposent et prennent une quantité de nuances et d'expressions, depuis la plus féroce violence jusqu'à la plus berçante *dolcezza*, jusqu'au *smorzando* le plus suave ; depuis les allures guerrières jusqu'aux mesures de danse ; depuis le pas d'une marche de triomphe jusqu'à celui d'un cortége funèbre; depuis la ronde tenue par les willis sur les prés au clair de la lune jusqu'aux chansons bachiques qui se prolongent vers le lendemain. La succession, l'alliance, l'entrelacement de ces rhythmes est merveilleusement propre à réveiller de poétiques images dans l'esprit. Ils sont tous caractéristiques, pleins de feu, de souplesse, d'élan, d'ondulation, de verve et de fantasques boutades ; tantôt mordicants comme des provocations amoureuses, tantôt soupirés comme une confidence plaintive ; fougueux comme le galop d'un cheval de race, ou pimpants et frétillants comme les sautillements d'une oiselle en plein soleil ; éperdus et hâtifs comme la course d'un cerf blessé qui fuit la meute, ou

grondant sourdement comme le sanglier relancé dans son fourré; bramant comme un amant adolé, ou fanfarons et glorieux comme un vainqueur qui court à de nouvelles batailles; babillards et rapides comme le gazouillis d'un groupe de jeunes filles, ou éperonnés et haletants comme l'assaut d'une cavalerie qui prend une redoute.

Ces rhythmes sont flexibles comme les branches d'un saule pleureur qui ploient sous l'haleine du vent du soir; ils ont pour règle de n'avoir pas de règle; ils passent du mouvement binaire au ternaire avec grâce ou énergie, selon l'exigence d'impressions tumultuaires ou assoupies, selon qu'ils peignent le ressac des passions, leur réveil turbulent, ou la mollesse de l'âme qui les laisse sommeiller en se couronnant elle-même de pavots et de froids nénufars. Ils sont en général d'une allure franche, et franchement colorés. On n'y retrouve pas les trépidations, les balancements pleins d'hésitation et de trouble propres à ceux de la valse ou de la mazoure. Mais en revanche leur diversité est infinie, et rappelle quelquefois les sauts et inflexions variés des asclépias, qui courent en marches inégales, imitent tantôt la lente reptation du serpent, tantôt s'élançent en une courbe hardie et atteignent vitement un lointain appui en semant leur route de fleurs, ressemblantes à des gouttelettes de sang qui marquent le chemin parcouru par un pauvre être blessé à mort. On ne saurait assez appuyer sur les rares beautés qui résultent de cette richesse de rhythme et de

l'importance qu'il faut lui assigner dans l'appréciation de la musique bohémienne. Nous n'en connaissons pas d autre où l'art européen eût autant à apprendre pour la fécondité d'invention rhythmique et l'à-propos de son emploi. Son abondance est incalculable. Il semble que chaque nouveau fragment bohémien qu'on découvre en renferme quelque nouvelle forme, quelque renversement ingénieux et inattendu, quelque brisement du plus pittoresque effet, et tout à fait inconnu. Ce trait est d'autant plus à signaler qu'il est d'autres musiques nationales dont l'uniformité de rhythme constitue l'originalité, en définissant le sentiment qui y règne. Celle des Bohémiens se meut dans une variété surprenante pour celui qui, en ayant pris connaissance d'un nombre considérable de ces morceaux, est à même de juger de cette inépuisable fertilité, en ne retrouvant guère les mêmes combinaisons plusieurs fois répétées. On comprendra du reste sans peine cette diversité si l'on songe que le Bohémien reproduit l'intensité de la passion avec laquelle il se livre à des impressions très-opposées, souvent contradictoires, dans un espace de temps très-borné, par suite de la vie qu'il mène en constant commerce avec la nature aux changeants aspects, contrairement aux autres peuples qui ne se sentent portés à reproduire dans l'art qu'une passion, qu'un sentiment, qu'une phase de l'âme prédominante chez eux.

XCV

Cette luxuriance multiforme du rhythme trouve son pendant dans l'exubérance des enjolivures dont l'artiste virtuose, improvisateur, poëte, orne et enjoyaille toujours le thème, et dont il ne peut pas plus se passer que la bijouterie et l'orfévrerie du dernier siècle ne pouvaient se priver des ravissants guillochis qui faisaient circuler tant de motifs heureux, de combinaisons de lignes, de cercles, de carrés, de points, de pointillements, de barres, de dentelures, de losanges divers, entre les figures mythologiques qui en formaient les motifs principaux; pas plus que la marqueterie ne pouvait abandonner le même système d'ornementation, sur des millions de patrons, dont elle encadrait ses sujets et ses paysages, leur prêtant par là leur plus grande valeur : pas plus que la renaissance dans son architecture et Raphaël dans ses loges ne pouvaient renoncer aux richesses fleuries des inventions figuratives dont ils embellissaient épisodiquement leurs vastes et élégantes compositions et constructions; pas plus que l'art décoratif pompéïen n'avait négligé les plus ingénieux artifices dans la réunion et la flexion des formes les plus agréables à l'œil.

Les maîtres de l'art bohémien (si éminemment inspiré, si peu subordonné aux lois de la réflexion ou de la contrainte, si spontané, si inséparable jusqu'ici de l'improvisation), sont ceux qui donnent un libre cours à toutes les boutades, à tous les serpentements d'une fantaisie qui galope à perte de vue, en périphrases et en paraphrases, par les plus étranges méandres, les circuits les plus tortueux, les zigzags les plus fantasquement mouvementés; ce sont ceux qui savent la faire balancer en rhythmes syncopés comme sur une légère escarpolette, qui cadencent ses mouvements comme si elle allait mener la danse des astres, qui épandent ses étincelles en gerbes de trilles, qui lui font employer le *mordante* grave, âpre, doux et charmant comme des gestes accentués, qui la changent en lutin espiègle dont les petites dents aiguës semblent mordiller l'oreille à mesure que de petites notes fines et minces viennent l'agacer. L'artiste bohémien est celui qui ne prend un motif de chanson ou de danse que comme un texte de discours, comme une épigraphe de poëme, et qui sur cette idée qu'il ne perd jamais tout à fait de vue, vague et divague durant une improvisation sempiternelle. Celui qu'on admire, c'est celui qui enrichit son sujet d'une telle profusion de traits, d'appogiatures, de gammes, de trémolos, d'arpéges, de passages diatoniques et chromatiques, de groupes et grupetti de sons, que sous ce luxe de broderie, la pensée primitive ne paraît guère davantage que le drap de sa houppelande brune ne perce sur sa manche à travers la

passementerie artistiquement travaillée, qui la couvre d'un réseau serré et bariolé.

Presque toujours ces inventions du moment ont quelque chose en elles qui surprend. Elles se déroulent durant les points d'orgues les plus imprévus, les temps d'arrêt les plus inopinés qui déroutent toutes nos habitudes, mais n'en sont pas moins de l'effet le plus puissant. N'ayant absolument pas de motivation, de règles, ni de préparations, elles rappellent le frou-frou de jeunes oiseaux qui s'élancent de ci et de là sans autre but que d'essayer leurs ailes, de jouir de la vie et du mouvement, de même que les silences qui surviennent brusquement nous saisissent à l'improviste et ressemblent aux pauses qui entrecoupent les bonds effarés des faons et des daims, alors qu'un bruissement imperceptible à nos sens, en agitant le taillis, les jette dans un soudain effroi et que le cou tendu, l'ouïe aux aguets, leurs yeux limpides grands ouverts, ils reprennent par un saut élastique leur course à travers ravins et collines.

Dans cette floraison tellement opulente de sons, la mélodie est souvent réduite au rôle du ruban conducteur d'une guirlande, caché et invisible sous les éclatantes pétales, les gracieuses corolles qui suivent son contour, et se rangent en cortége d'un nouveau genre, selon qu'il les guide. Bien des fois la phrase principale ne se devine que comme un féerique visage apparissant derrière la prismatique aspersion d'une cascade pleuvinante comme le Staubach, ou sous un voile pailleté

de dessins floriformes. Cette dilatation du thème choisi ressemble aussi aux procédés des peintres qui, parfois pour se jouer, de quelques lignes préalablement données et assez courtes en elles-mêmes, forment, sans que leur crayon quitte le papier, un paysage plein d'accidents attrayants, en étendant, prolongeant, courbant et recourbant ces mêmes lignes, en contours de chênes touffus, de coudriers branchus, de ruisselets serpentants, si bien que l'on croit y surprendre les zéphyrs murmurants, les susurrations mélodieuses de l'eau, ses chuchotements discrets, ses bouillonnements grossissants. Ces fioritures voltigent et s'ébattent comme des papillons qui feraient entendre le frémissement de leurs ailes tantôt vif et joyeux, tantôt monotone et comme adoloré. Ce sont des bouquets de notes qui tombent à foison comme le surplein d'une corne d'abondance; ce sont, sur chaque point d'orgue, des myriades d'atomes étoilés qui se dispersent dans les airs comme un pollen lumineux; c'est une pluie odorante et irisée se convertissant en une draperie vaporeuse qui nous embaume en nous enveloppant; c'est l'écume neigeuse et scintillante d'une vague qui se dresse comme une naïade amoureuse et vient se briser sur notre cœur en expirant dans un baiser; c'est la chute soudaine d'un collier de perles dans une vasque d'opale, où chaque grain rebondit cent fois, réveillant mille échos tintulinants, brisant un million de fois les rayons qui se jouent autour de lui en reflets fugaces; c'est le bourdon-

nement d'une nichée de sylphes et d'elfes tourbillonnant en une longue spirale, qui les portent du sein des lis d'ici-bas jusqu'aux étoiles de là-haut; c'est la tombée graduelle d'un moelleux duvet de colibri; c'est une couvée de fauvettes prenant son vol; c'est aussi le battement sourd des ailes de l'eider gagné par les engourdissements du froid au-dessus d'un large fiord; le frôlement des feuilles mortes que la procession du jour des morts foule sur le cimetière; le petillement de l'incendie dévorant un toit de chaume, la morne cadence des lames que, pendant la tempête, l'océan jette sur la grève, comme le refrain des strophes d'un sombre dithyrambe. C'est ce que la fantaisie peut imaginer de courbes, de cambrures, de renflements, de flexuosités, d'entrelacs, de fuites, de poursuites, de tours, de détours, de retours, de contours propres à ces embellissements qui ont pris leur nom à la nation chez laquelle ils ont acquis leur plus éblouissant développement : *arabesques*. Les Bohémiens sont maîtres ès arts dans le talent de les composer et de donner à l'oreille tous les plaisirs que l'architecture mauresque réservait aux yeux, en ornant chaque note de l'édifice mélodique d'un fleuron lancéolé, comme les architectes de l'Alhambra peignaient sur chacune de leurs briques un petit poëme de grâce, en miniature. Ici, comme là, il suffit d'un tout petit espace à une multitude de lignes qui s'entre-croisent, s'entre-déchirent, s'entre-embrassent, s'entre-heurtent, s'entre-détruisent, s'entre-cherchent, s'entre-choquent, s'entre-

mordent, s'entre-suivent, s'entre-poussent, s'entre-touchent, s'entre-répondent : lignes nuancées en teintes parfois appariées et moelleusement graduées, parfois étrangères et ennemies, mais toujours d'un ensemble fascinant qui fait rêver des heures telles, qu'on voudrait rêver sa vie ainsi.

Cette habitude d'ornementation relie très-visiblement cet art à une origine orientale, et fait nécessairement du premier violon le personnage principal de l'orchestre qui, au fond, n'est là que pour le seconder, doubler les sonorités, découper plus ardemment le rhythme, ombrer et colorer les efflorescences de son improvisation. C'est le premier violon qui décide les mouvements à prendre ; une fois qu'il commence un trait, l'orchestre fait silence et attend que sa fusée soit éteinte. L'inspiration du moment décide de sa portée et dicte le dessin de ce fouillis de notes, de ces touffes de sons qu'on dirait une multitude de boucles blondes crépées et vaporeuses, de ces figures qui s'enroulent comme les vrilles enchevêtrées d'une vigne, en laissant tomber leurs notes une à une telles que les larmes qu'elle pleure en automne. L'orchestre est tellement électrisé par le feu et les soupirs de son chef, que lorsque celui-ci touche au terme de sa course à travers les espaces, lorsque comme un cerf-volant il se laisse choir après avoir longtemps flotté dans les airs porté par le souffle de son inspiration poétique, la petite cohorte ne manque jamais de s'identifier à lui, comme si elle respirait

par sa bouche, et quand le moment arrive de le recevoir dans ses bras, elle ne le fait jamais retomber terre à terre, mais le soutient et l'aide à rebondir en se mettant à l'unisson de sa verve si emplie de passion et de frénésie, qu'en Hongrie elle ne laisse froid aucun auditeur et enlève la masse des assistants dans une commune exaltation.

XCVI

Il est bien difficile de séparer la mélodie bohémienne des deux éléments qui lui sont comme adnés : son rhythme si fléchissant et l'ornementation de l'improvisateur; parce qu'il ne saurait arriver qu'elle soit dite par un virtuose bohémien dans sa simplicité première, qu'elle soit dessinée par lui d'un trait sobre; parce que, outre les passages qu'il intercale entre chacune de ses notes et à chaque point d'orgue, les désinences des périodes affectent naturellement sous son archet l'appogiature, le mordante, le grupetto, et sont invariablement accompagnées d'un ∿∿, d'un ∿ ou d'un ∾. On peut cependant voir que cette mélodie émane d'un sentiment profond, qu'elle est comme saturée de passion, que son galbe est toujours empreint de noblesse, qu'il est imposant dans la douleur et ne perd jamais sa dignité dans les plus tumultueux et tapageurs ébats du plaisir.

Lors même qu'elle est chantée, c'est-à-dire privée de son plumage de fioritures, elle doit encore à l'étonnante variété de ses rhythmes d'échapper à l'uniformité des *Dumki* (chansons) de l'Ukraine, qui finissent bientôt par lasser les cœurs les plus vivement émus d'abord de l'oppression mélancolique qu'elles expriment. Celles-ci n'ont d'ailleurs pas le rehaussement que donne aux mélodies des Bohémiens leurs intervalles si piquants, qui jettent sur elles comme une teinte de feu.

XCVII

Le virtuose bohémien cherchait une forme d'art qui s'harmoniât avec toutes les fougues de ses irréfrénables gaietés et qui chantât le plus lamentablement ses plus désolées tristesses. Ces deux torrents d'émotion ont trouvé leur lit dans les deux modes d'une danse d'abord grave et ensuite vive. Cette danse s'est-elle constituée sur ces deux formes affectées par la musique, ou bien la musique ayant trouvé les formes de la danse, y a-t-elle adapté les siennes? c'est un problème difficile à résoudre. Quoi qu'il en soit, les musiciens bohémiens ont jeté les trois éléments principaux de la mélodie, du rhythme et de l'ornementation dans un moule qu'on est convenu maintenant d'appeler une *Hongraise*, qui est un morceau partagé en deux parties, pour répondre sans doute à la danse

lente qui précédait la danse vive [1]. Depuis longtemps la première n'est plus pratiquée par les danseurs, quoiqu'elle ait toujours augmenté d'importance pour les musiciens, qui en ont fait une sorte d'introduction à la seconde. Cette importance, sinon tout à fait prédominante, du moins plus qu'équivalente, est particulièrement due à ce qu'il y a de sombre dans le génie poétique du Bohémien, qui, là, libre et sans entraves, a pu pleurer toutes ses larmes non versées, exhaler tous ses sanglots comprimés, songer tous ses rêves et faire passer devant nous des cortéges de monde en deuil et des myriades de fières souffrances. Ce premier morceau pris sur une mesure très-lente (*andante*) s'appelle *Lassà, Lassu, Lassan,* d'un mot qui signifie *lenteur* et peut se caractériser par *maestoso, dolente, pomposo.* On comprend sous la dénomination de *Frischka,* mot corrompu provenant de *Friszù, Frisza,* la seconde moitié des *Hongroises,* d'une mesure très-rapide, qui va en s'accélérant subitement ou graduellement sur des rhythmes dont la furie et l'entraînement ne pourraient s'appliquer à aucune des danses qui sont en usage dans notre grand monde. Les *Frischka* ont quelque chose de brusque, de saccadé, d'irrégulier, d'intercadant, et paraissent interrompues par des soubre-

[1] L'époque à laquelle on a donné à la réunion de deux morceaux de musique bohémienne de caractères différents, cette dénomination, qui leur est assez applicable, car, de même que la danse de ce nom, elle n'exclut ni les *andante*, ni les *scherzo*, serait encore à rechercher.

sauts. Elles ne se rencontrent jamais en mesure à *trois* temps, et gardent, par cette constance du rhythme 2/4 ou C simple, une fermeté d'accentuation qui peut monter au terrible. Les innombrables *Lassan*, qui retentissent d'un bout à l'autre de la Hongrie, se cadencent aussi invariablement dans la mesure à *quatre* et surtout à *deux* temps. Celle à 3/4 est complétement étrangère au génie bohémien, tout comme le sentiment qui a dicté les polonaises, valses et mazoures où elle règne. Ce sont les *Frischka* qui passent au majeur, en succédant aux *Lassan* généralement tenus dans le mineur. Il advient maintes fois que cette transition s'opère par la combinaison de leurs rhythmes, de trois temps en trois temps, ce qui produit une impression en même temps solennelle et enivrante.

Les *Hongraises*, qui n'ont que l'une de ces deux allures, la lente ou la vive, sont pour la plupart des moitiés détachées, par suite de l'inégalité de valeur de celle qui en faisait le pendant. Là où un très-bel *adagio* était suivi d'un *allégro* banal, on négligeait d'exécuter ce dernier, comme lorsqu'il avait mieux réussi que l'*andante*, on ne le faisait point précéder de celui-ci. C'était d'autant plus facile, que l'on s'était peu à peu accoutumé à réunir plusieurs Lassan pour continuer à rester un plus long temps dans cette sombre disposition de sentiment, après quoi on jouait exclusivement des Frischka qui faisaient revenir la joie, le rire, l'animation, et les montaient aux plus hauts diapasons. Du temps de Bihary cette habitude

s'était presque invétérée, car il avait coutume de faire précéder le bal d'une sorte de majestueux concert de Lassan, durant lequel nul couple n'eût osé bouger.

XCVIII

Une *Hongraise*, c'est comme qui dirait un chant de la grande épopée bohémienne dans la forme de l'ode. Les strophes en sont d'un ton heurté; le coloris a gardé une sorte de crudité primitive dans son éclat. Les impressions contraires s'y succèdent d'une façon aussi abrupte que l'abîme succède au pic. Il ne pouvait en être autrement. Les fragments poétiques d'un peuple livré tout entier à des sentiments d'une nature aussi amère, ne surnageant au-dessus des flots noirs et glacés de la vie qu'en les illuminant de feux d'artifices constamment allumés par la passion de la sensation, les fréquents vertiges de mille ivresses et les fantasmagories d'une sorte de somnambulisme chronique, ne pouvaient produire des œuvres d'art semblables à celles qui sont écloses sous de plus calmes inspirations. Tous ces chants se ressemblent par la vigueur de leur élan, tous diffèrent de sujet et peignent quelque autre moment de l'âme qui n'est pas exactement celui du chant qui a précédé ni du chant qui va suivre. Il y en a de remplies des gracieuses joyeusetés d'une ronde, d'où l'on croit voir s'échap-

per quelque Galathée fuyant dans les roseaux ; il y en a de martiales, toutes retentissantes de fanfares et pleines d'une bravoure quelque peu rodomonde. Dans quelques-unes, un morne abattement s'étend comme une nuit obscure, qui assourdit et étouffe tout ce qui vit dans son sein, dérobant son œuvre de destruction sous un voile épais et impénétrable ; dans d'autres on entend un débordement de joie qui échappe à toutes les bornes, comme la mousse des vins échappe à toutes les coupes, des échos d'une allégresse immense, des rires d'un plaisir forcené, tels que devaient les éprouver les habitants d'une terre déjà maudite mais encore jeune, contemplant dans leurs splendeurs premières les fraîches merveilles d'une nature antédiluvienne. Dans celle-ci, il respire une lassitude, un ennui imprégné de désespérance et de mépris ; dans celle-là, une désolation si gonflée de larmes, de soupirs intérieurs et si altière en même temps, qu'elle fait penser à ces médailles antiques où la Judée, cette reine des villes déchues et des peuples conquis, est représentée assise sur des ruines et portant, majestueusement éplorée, sa couronne de tours démantelées et renversées. Tantôt on croit entendre le frémissement solennel et terrifique des feuilles de l'arbre qui chante un *Dies iræ* à tout mortel téméraire entrant dans son circuit, et prépare un *in pace* à tout cœur fatigué qui, trouvant un bienfait dans son inexorabilité, voudrait, à son ombre et aux lugubres cadences de sa voix, s'endormir du sommeil éternel ; tantôt on imagine une furieuse bacchanale de lions et de

lionnes ivres, ou les ébats d'un aigle ou d'une aiglonne poursuivant au haut des airs leurs jeux amoureux. Ici, on ne sait quel recueillement plein de terreurs survient peu à peu et augmente mesure par mesure, comme une marée montante qui finit par submerger l'âme et l'engloutir dans un marasme somnolent; là, on est étourdi et pris d'éblouissement, comme devant un dévoilement subit des puissances immanentes et incompréhensibles d'un Dieu, de l'éloquence de son œuvre, du monde dont il est l'architecte, du tableau dont il est le peintre, de la symphonie dont il est le créateur, du poëme dont il est le poëte. Constamment le délire d'une extrême jubilation et l'atone langueur d'une immobile apathie se touchent dans ces chants, comme elles s'avoisinent dans l'existence de leurs auteurs. Elles se font sans cesse contraste, sous toutes les modalités que prend l'âme, durant ses oscillations entre l'orgie et le dégoût, la présomption qui surprend ceux qui sont comme ivres de vie, et le vide horrible laissé par l'insuffisance de la satisfaction, la mélancolie de la satiété. De ces perpétuelles oppositions il résulte une tourmente comparable au *maëlstrom* des mers du Nord, où deux courants qui, en se dressant l'un contre l'autre, saisissent dans leurs serres un navire infortuné, le ballottent du gouffre aux nues, fouettent, de leurs vagues tempétueuses et acharnées, de leurs lames engloutissantes, sa carène, qui est bientôt écartelée sous leurs morsures accompagnées de sifflements stridents; à la suite de quoi le vaisseau démembré, défiguré, fra-

cassé, le flanc ouvert par de larges blessures, n'est plus qu'une masse informe, longtemps avant d'avoir été anéanti par ces flots ennemis.

Sous les plus bruyants éclats de la plus folle griserie, on peut à chaque instant s'attendre à être frappé par quelque gémissement mal contenu, qui fait souvenir qu'ici une douleur infinie n'est que déguisée par des plaisirs spasmodiques, qu'elle n'est recouverte qu'à sa surface de ce terrain mouvant sur lequel s'élèvent des feux de joie, feux de paille, et qui d'un moment à l'autre, peuvent laisser percer des tristesses inconsolables, comme de dévorantes flammes souterraines, échappées à travers des fissures imperceptibles. Dans l'art bohémien, la multiplicité des fioritures, forme une espèce d'épais feuillage, au fond duquel gisent les grandes émotions, comme des oiseaux puissants et effarouchés, blottis entre des buissons épineux et fleuris.

XCIX

De tous ceux qui ont écouté, ravis et émerveillés, l'éloquence poignante et la rhétorique élégante de cet art, combien en est-il dont la pensée ait contemplé le foyer dont émanaient ces chants et ces accords? qui aient songé à toutes les cuisantes afflictions qui ont dû traverser des millions de cœurs, avant que le nombre de ces

impressions angoissées ait grossi jusqu'à former un de ces larges courants intellectuels que nous appelons un art, vrais fleuves où chaque œuvre monte et se replonge dans le néant comme un de leurs flots? Combien en est-il qui, sous le charme du récit de ces rêves enchantés, comprennent qu'ils ne sont orgueilleux que parce qu'ils ne veulent pas cesser d'être? Combien en est-il qui sentent l'élévation de certains désirs, alors même qu'ils les voient se vautrer dans la fange, faute de pouvoir s'envelopper dans l'hyacinthe? A qui d'ailleurs est-il donné de mesurer tout ce qu'il y a de grandeur dans les peines qui se refusent la petite monnaie des lamentations ordinaires, renient la plainte et ne voient le jour que sous des déguisements qui dissimulent leurs cicatrices? Et pourtant cet art grandi dans les fêtes et les noces, les occasions de réjouissances et les festins de joie, révèle des souffrances intensives et cachées, défigurées et dénaturées, infinies et inexpressibles; des défaillances momentanées suivies d'énergies monstrueuses, de dégoûts et de lassitudes plus ténébreuses que ne sont éclatants les transports et les fureurs des ébannoys, poussés jusqu'à la pâmoison e tau râle du plaisir.

Si l'on écoute longtemps ces élégies frénétiques en s'identifiant au sentiment qui les dicta, on croit voir défiler une lugubre mascarade de tortures non avouées, où la Mélancolie préside, reine invisible, aux extravasements des éjouissances les plus turbulentes, des rires les plus gigantesques, des danses les plus pantelantes.

C

Le costume que nous avons vu le plus souvent porté par les bandes de virtuoses Zigeuner, était une longue veste de drap brun ou gros bleu, émaillé d'une multitude de broderies bigarrées et dont les dessins plus compliqués désignaient un degré de richesse ou d'élégance supérieur. Comme toutes les races orientales et les esprits ingénieux et oisifs, les Bohémiens ne perdent jamais leurs prédilections pour les hautes et vives couleurs, bizarrement entremêlées en embellissements qui attirent de suite le regard. Ils aiment à porter de brillants anneaux à leurs oreilles ainsi que des bagues, à fermer leur chemise au cou par un ruban rouge ou bleu ou par un bouton de métal, empruntant ainsi aux femmes quelque chose de la profusion de leurs colliers d'ambre, de corail, de verroteries, voire même de baies rouges durcies, qu'elles ornent encore de médailles saintes et de talismans ensorcelés, de monnaies d'argent ou de cuivre et de sachets aux diverses vertus. M. Maréchal, demeurant à Metz, fit d'admirables études au pastel d'après les Bohémiens des Vosges, et nous n'avons jamais rencontré de poëte ou d'artiste qui, à notre sens,

ait compris et reproduit avec autant de vérité le sentiment bohémien et sa poésie; il en est tant qui ne s'attachent qu'au type bohémien et à son pittoresque! On rencontre parmi ses pages dont il possède toute une collection, et dont il ne nous a pas refusé quelques-unes des plus remarquables, des têtes où l'on voit la nature prise sur le fait et qu'on dirait d'après des individus arrivés d'hier en Europe, tant elles portent le cachet des races indiennes. Il y a là des coupes de visages de femme d'un oval inconnu parmi nous : si long, si fin, si suave; des coupes d'yeux qui font forcément penser à la belle Damaianti, tant il suinte de voluptueuse mollesse à travers les cils; des profils d'homme où le sarcasme ricane, où l'énergie semble couver la colère, où la colère semble rêver le néant. Un peintre qui serait épris comme M. Maréchal de ces galbes asiatiques, de ces teintes fuyantes et terreuses, de ces physionomies fatidiques trouverait des sujets dignes de son pinceau dans le groupe que présente un orchestre de Cygany. Il serait frappé à la vue de ces hommes qui, d'ordinaire, se ressemblent entre eux comme des fils d'une même mère, de ces hommes au teint basané, le visage encadré de mèches de cheveux qui n'ont jamais été humiliés par le fer, retombant comme des couleuvres noires et chatoyantes le long de leur cou, dont la couleur tire sur l'orange vif. Leurs yeux luisent tels que les étincelles d'un brasier dont les lueurs s'allument ou s'éteignent sous un souffle intérieur. Leur front est sans pli, leur bouche sans expression déterminée, mais

leurs lèvres restent volontiers ouvertes comme habituées aux soupirs. Leur nez, droit ou busqué, et leur tour de tête indiquent une fierté qu'un certain nonchaloir d'épaule empêche d'arriver à l'expression du commandement. Leurs poses conservent une attitude d'indépendance, sans avoir cette pompe risible qui manque rarement aux *ducs*, *comtes* ou *chefs* des tribus, mais aussi sans atteindre à la noblesse qui distingue les paysans de l'Ukraine, ces descendants des Cosaques dont les goûts n'étaient pas sans analogie avec l'amour des Bohémiens pour la liberté, le grand air, la danse, la musique et la boisson.

CI

Leur orchestre se composait autrefois de plusieurs instruments variés et associés *ad libitum*, mais la base en était le violon et la *zymbala*, sorte de tablette en carré long, munie de cordes rangées dans un système analogue à celui des pianos carrés, attaquées par des baguettes qui leur font rendre un son métallique strident. A en juger par les échantillons parvenus en Europe des instruments à corde du pays d'où nous vient le soleil, la zymbala est évidemment orientale; il n'y a en Hongrie que les Bohémiens qui en jouent. Comme le violon, il se prête à l'enjolivement des petites notes, des trilles et

des fusées à chaque point d'orgue. On en trouve une description exacte et parfaitement correspondante à celles d'aujourd'hui, dans les premiers récits où il est parlé des Bohémiens. Au quinzième siècle il en est déjà fait mention. On la retrouve maintenant encore fort répandue parmi les paysans de la petite Russie, qui suspendent d'ordinaire cet instrument à une longue courroie passée sur la nuque, ce qui leur permet d'en jouer sans le poser sur une table, et en augmente la vibration. C'est le violon et la zymbala qui constituent le principal intérêt de l'orchestre bohémien, le reste des instruments ne servant d'ordinaire qu'à doubler l'harmonie, à marquer le rhythme, et à former l'accompagnement; ce sont, pour la plupart des flûtes, des clarinettes, quelques cuivres, un violoncelle, une contrebasse, et des seconds violons selon qu'il se peut. Le premier violon déroule tous les serpentements parcourus par le caprice du virtuose, et le zymbalier rhythme cette course, en se chargeant d'indiquer l'accélération, le ralentissement, l'énergie ou la mollesse de la mesure. Il manie avec une singulière dextérité et agilité de prestidigitateur les petits marteaux de bois avec lesquels il parcourt les cordes de cuivre et d'acier, qui remplacent, dans cette primitive ébauche du piano, ceux que font mouvoir les touches de celui-ci. Le zymbalier partage avec le premier violon le droit de développer certains passages, de prolonger à l'infini certaines variations, selon son bon plaisir du moment. Il fait néces-

sairement partie des virtuoses *solistes* de la bande, comme l'on dit dans l'argot musical de la Bohême civilisée. L'on voit bien aussi de temps en temps un violoncelle ou une clarinette assez distingués rivaliser avec eux, et se livrer pour leur part aux prérogatives de l'improvisation illimitée. Il y en a eu qui se sont acquis beaucoup de renom, mais ils n'en sont pas moins toujours des exceptions.

CII

L'*art bohémien* appartient, plus que tout autre, au domaine de l'improvisation, ne pouvant subsister sans elle. Or, ce n'est ni le désir du gain, ni celui de briller qui pourront jamais provoquer le développement du génie de l'improvisateur. L'avarice et la vanité peuvent tellement aiguillonner l'application et le travail, qu'elles mettent en évidence toutes les qualités des talents réfléchis, mais celui qui est appelé à livrer son sentiment sans préparation ni méditation aucune, dans son premier jet et sous la première forme qu'il rencontre, doit s'inspirer de plus hauts élans pour que son sentiment soit sympathique et exerce cette attraction qui attroupe une foule d'oreilles naïvement attentives à l'entour d'un virtuose. Si l'improvisateur ne chante pas pour chanter, ayant quelque chose à chanter, il pourra dans

les grands centres disposer de la blague et de la frime, mais le peuple le laissera s'écouter et élucubrer ses produits dans l'abandon.

L'*art bohémien*, malgré son autonomie, réclamait, tout comme un autre, une atmosphère retentissante et un public intelligent, qui donnent à de nombreux musiciens la possibilité de s'y dévouer uniquement; mais l'*artiste bohémien* dont le chant révèle qu'il existe en lui une pure flamme dont son intelligence, nécessairement peu communicative, n'eût pu faire transluire l'éclat en une autre langue, n'est resté dominé que par le charme de traduire en éloquentes strophes ce qu'il pouvait se cacher de sentiments élevés sous ses instincts semi-fiers, semi-brutaux; il est resté indifférent à tout ce qui pouvait contrarier et empêcher son entière absorption dans l'art qu'il se créait pour lui-même, dans la poésie qu'il se faisait à lui-même. Une fois qu'il a appuyé son violon sur sa poitrine comme pour y verser tout le sang de son cœur, et en faire l'écho de tous ses battements, il s'occupe si peu du cercle qui l'entoure, qu'il finit par ne plus savoir s'il a un auditoire. Son regard ne suit ni les groupes qui se forment, ni les groupes qui se dispersent.

On en voit qui pendant longtemps jouent avec une sorte de fureur concentrée et dont la physionomie reste complétement impassible jusqu'à ce qu'une à une de grosses larmes s'échappent de leurs paupières, descendent le long de leurs joues, lentement d'abord, puis coulent de plus en plus abondantes et rapides, finissant par

inonder et amollir les cordes de leur instrument (lyre moderne!), sans qu'un muscle ou un tressaillement trahisse autrement la profonde émotion qui fermente dans leur for intérieur. C'est à peine si, après que la fatigue met un terme aux confidences qu'il échange avec son instrument, et qu'ayant déposé son archet, ce sceptre avec lequel il évoque des fantômes lugubres ou appelle le plaisir, il revient à la réalité; une enfantine vanité perce parfois alors dans ses regards, lorsque portant sa sébile à la ronde, il y voit tomber les pièces d'or et les billets de banque que la libéralité de l'aristocratie magyare y jetait si abondamment, qu'elle lui permettait de les recevoir dans des plats de vermeil : générosités qui pourtant n'ont jamais fondé de fortunes, ni introduit la propriété parmi ces chantres, errants comme les anciens ménestrels.

CIII

Lorsque les Bohémiens font de la musique, il leur importe surtout de se plaire à eux-mêmes, ce qui se remarque à l'insouci complet qu'ils ont d'être bien ou mal jugés, et d'apprendre ce qu'on peut avoir à dire de leur art. Ils ne sauraient comprendre que l'enthousiasme qui s'identifie à l'émotion avec laquelle ils le pratiquent, que la louange qui s'exprime par l'ébranle-

ment, l'attendrissement, l'exaltation qu'ils ont réveillés. Le reste est du grec pour eux. Les louer ou les blâmer froidement, leur *expliquer* les qualités et les défauts de leur virtuosité, les différences de leur conception musicale d'avec la nôtre, c'est les ennuyer profondément, et ils ne sont pas gens à l'endurer longtemps. Ilsn'attachent de prix qu'à la collecte qui suit leurs concerts, car elle représente d'ordinaire leur souper du soir ou leur dîner du lendemain, ou à l'émotion réelle qui, allumée par leurs feux, avive et ravive leur conflagration intérieure, et les électrise de nouveau de son étincelle brûlante. Quand ilsn'aperçoivent pas les symptômes du contre-coup de sentiment qu'ils sont habitués à produire, ils n'en continuent pas moins à improviser brillamment pour leur compte. Ils ne redoutent pas que des oreilles profanes saisissent quelque lambeau de la formule sacrée pour mésuser de ses révélations, ne se doutant pas à quel point ils lui confient les secrets de leurs plus intimes pulsations. Ils ne sauraient craindre qu'on comprenne trop bien leurs accents, ne pouvant guère imaginer combien de cœurs battent à l'unisson des leurs, ans ce monde si différent du leur. C'est pour leur propre satisfaction avant tout qu'ils manient leur archet, à l'aide duquel ils rêvent la réhabilitation d'une tribu de parias dont, à cet instant, ils se nient à eux-mêmes le complet avilissement.

CIV

Pendant les siècles durant lesquels leur épopée s'est lentement formée par l'agglomération d'une multitude de fragments, ils ont eu l'heureuse chance d'ignorer complétement qu'il existait une autre musique dont on pouvait mélanger, cadencer, marier et désunir, rapprocher et éloigner les sons sur d'autres principes que les leurs. Ce fut fort heureux, car ils eussent eu bien de la peine à conserver leur verve intacte, leur passion sans alliage, s'ils avaient été en face d'une autre forme du beau, qui eût troublé leur imagination, et d'une rivalité qui eût inquiété leur contentement ingénu, qui eût découragé leurs efforts ou aliéné les sympathies qui, seules, pouvaient les encourager. Le triste spectacle de leur décadence actuelle, qui a commencé dès qu'ils voulurent émuler avec d'autres artistes, suffit pour persuader que durant leur séjour séculaire en Hongrie ils furent les seuls maîtres du terrain musical.

Il va sans dire qu'ils n'ont eu aucune connaissance de la partie théorique de la musique. Ils n'ont jamais senti le besoin de la notation, n'ayant de goût que pour les répétitions mnémoniques, qui permettent à l'imagination de chevaucher la bride sur le cou dans les savanes in-

finies de l'improvisation; ils n'en conservent pas moins fidèlement l'archétype de la pensée première qui leur sert de thème et de canevas, qu'ils enfourchent comme un coursier pour courir à travers champs, sur lequel ils se bercent comme dans une nacelette dorée qui les porte sur les ondes de l'harmonie, ou comme dans un ballon qui les enlève à des régions inimaginées. Leur penchant à obéir aux inspirations du moment ne leur fait jamais perdre le souvenir des formules originaires, des mélodies premières. Loin de là. Elles sont essentielles pour eux, puisqu'elles contiennent l'impression typique du sentiment qui les entraîne vers l'art, et qu'elles sont conçues de manière à laisser place à la liberté individuelle de la périphrase interlinéaire, et de l'interprétation. Aussi, tous conservent-ils avec piété les versions authentiques et la manière de les lire, ou plutôt de les réciter; ils gardent soigneusement la pureté du texte au milieu des plus surabondantes ornamentations, des plus longues digressions, des écarts les plus éloignés. Nous en avons encore connu plusieurs qui eussent frémi à l'idée de corrompre, d'altérer ou de modifier les motifs sacramentels, qui, ayant été instruits par des maîtres également scrupuleux, se faisaient juges des discussions qui pouvaient s'élever à cet égard, et récusaient énergiquement toute interpolation et intercalation apocryphe, ce qui prouve qu'ils ont eu depuis longtemps conscience de la signifiance de leur art, et tenaient à cœur et à honneur d'en conserver l'intégrité.

Leurs traditions musicales se transmettaient verbalement, avec fidélité, par le même procédé qui a transmis leur langue, à travers tant de centaines d'années et tant de migrations, sans le secours de l'écriture, d'une grammaire fixée et enseignée, de règles quelconques, sans qu'ils aient jamais étudié sa construction. Ils maintiennent leur existence, prolongent sa vie par l'empirisme; ils en font simplement un fait. Un musicien enseignait à l'autre, comme les mères à leurs enfants, à s'exprimer dans leur idiome, et les laissaient parler ensuite de l'abondance du cœur.

CV

Dans les derniers temps, cependant, les plus habiles de ces virtuoses furent assez familiarisés avec les choses et les idées européennes, pour s'apercevoir des avantages de l'écriture et y attacher du prix. Ils essayèrent de rassembler les plus beaux thèmes traditionnellement conservés, et même de composer, c'est-à-dire de noter leurs improvisations, car ils ne pouvaient guère manier autrement la matière musicale. Mais il ne faut point oublier que pour la plupart du temps ils ne savaient pas le faire eux-mêmes, ou bien qu'ils y étaient fort inhabiles, et que sous leur dictée on a sans doute mutilé leurs pensées en les rendant inexactement par

une correction malentendue, sans qu'ils pussent protester contre ces changements, ne sachant pas bien lire, et continuant de jouer à *leur* manière. Les infidélités des publications qui ont été faites par ce procédé, ont dû être excessivement nombreuses, par suite même de l'éducation musicale qu'avaient reçue les rédacteurs de ces morceaux, laquelle leur faisait considérer comme de simples fautes (nous avons eu souvent occasion de nous en convaincre), des intervalles, des modulations, des dissonances, qui contrarieraient effectivement notre système harmonique, mais qui forment précisément le caractère distinctif de celui des Bohémiens. On croyait épurer tandis qu'en réalité on châtrait les mélodies et les espèces de variations qui les accompagnaient, dans une bonne intention, si l'on veut, mais avec une ignorance évidente du sens de *l'art bohémien*, puisqu'on les privait par là de leurs plus sauvages inspirations. Aussi la *lettre morte* qu'on rencontre à chaque pas, ou plutôt à chaque magasin d'éditeur dans notre pays, ne peut-elle guère donner l'idée du *brio* de l'exécution des virtuoses bohémiens, des modifications constantes de leurs rhythmes, de l'éloquence de leurs phrases, de l'accent de leur déclamation. On n'en peut juger qu'après avoir entendu les orchestres composés des vrais fils de l'Asie, soit de ceux qui ont déjà acquis de la célébrité, soit même (et préférablement parfois), de ceux qui sont encore à demi nus et à demi affamés.

CVI

Peut-être quelques experts et érudits en ces matières, Hongrais de naissance, seraient-ils portés à nous demander comment il se fait que nous attribuions si spécialement aux Bohémiens cette musique dont eux s'enorgueillissent comme d'une propriété nationale? Pourquoi, intervertissant les termes, à leur sens, nous adjugeons exclusivement l'honneur de son invention, à ceux qui ne passent généralement que pour ses exécutants, que pour les déclamateurs d'une poésie dont ils ne sont pas les auteurs! Nous n'ignorons pas que le premier mouvement de bon nombre des musiciens apprivoisés qui se sont adonnés en dernier lieu à l'étude ou à la pratique de cette branche de l'art, sera de protester contre la supposition que la musique faite et illustrée en Hongrie par les Bohémiens, leur appartient en propre. Une dissertation approfondie et concluante sur cette question est difficile, car elle ne pourrait se fonder que sur des inductions, les matériaux et faits rassemblés étant d'une nature excessivement vague et douteuse.

CVII

Avant d'entamer le fond du sujet, il ne serait peut-être pas inutile de considérer depuis quel immense laps de temps la Hongrie renferme dans ses limites ceux, qui, tour à tour, ont porté et portent les noms de *Romano* (soit *Rommy*, *Rommitschel*, etc.), *Sind-hi* (se rattachant à l'Inde), *Chai*, *Caloro*, *Kàrdchee*, *Fărăwni* (signifiant *Pharaoni gentes*), *Chinganis*, *Issingi*, *Jitanos*, *Zincali* (fils du Zend-Indes), *Gipsies*, *Zigeuner*, *Cingeser*, *Cygany*, etc., etc. Selon les divers pays de l'Asie, de l'Europe, de l'Afrique, où on les désignait d'après la procédence qu'ils s'attribuaient, ou le métier qu'ils feignaient d'exercer, ou l'impression que causait leur vue [1]. Nous savons bien qu'il serait erroné de croire que ce sont les descendants directs de ceux qui ont occupé pour la première fois ce territoire, que nous y voyons maintenant. En Hongrie comme partout ailleurs, les Rommy ne s'implantent pas; leurs tribus se relayent les unes les autres dans des espaces de temps dont la durée éventuelle est probablement fort irrégulière. Là même, où depuis

[1] Voir Pott.

des siècles ils n'ont jamais disparu, l'on peut être assuré que leur population s'est plus d'une fois renouvelée par l'émigration des plus anciens et la survenue de plus nouveaux. Obéissant à une loi aussi inexplicable pour nous que la plupart de celles qui régissent la nature, les étoiles filantes par exemple, les nébuleuses, les variations et extinctions de certaines races animales, les disparitions et augmentations de certaines familles végétales, la prépondérance, ascendance ou décroissance de certaines épidémies, etc., etc., toutes choses dont nous ignorons les causes, les Bohémiens quittent les contrées les plus favorables à leur genre de vie, abjurant ainsi tout semblant de domiciliation; mais comme ils n'abandonnent les lieux bienfaisants que pour faire place à des frères, également parias, exilés et errants, cette substitution (qu'ils opèrent même en Valachie où ils sont soumis au dénombrement et traités comme des serfs), s'accomplit d'une manière imperceptible pour nous, car on dirait qu'ils ne délogent pas avant d'avoir communiqué à leurs successeurs toute la connaissance qu'ils ont du pays. Relativement donc à ce pays, et à leurs rapports avec ses habitants, un tel changement est absolument nul et comme non avenu. Ceux qui restent suffisamment appris et ne diffèrent plus en rien de ceux qui ont coitement décampé, le fait du renouvellement casuel de leurs hordes, si prouvé qu'il soit, ne saurait modifier en rien les observations que leur présence prolongée dans une contrée peut faire naître.

Remarquons donc préalablement à toute discussion qu'on possède quelques données sur la présence des Zingali en Hongrie, dès le treizième siècle, deux cents ans, par conséquent, avant leur immigration dans le reste de l'Europe, alors qu'ils y entrèrent munis des saufs-conduits si connus et si souvent cités de notre roi Sigismond. Ces données, d'après lesquelles on pourrait présumer qu'ils connaissent la Hongrie depuis plus de six siècles, sont d'autant plus probables, que lorsqu'ils déversèrent leurs hordes sur des pays plus occidentaux, ils avaient déjà imaginé la fable pieuse par laquelle ils prétendirent faire partie de la nation égyptienne, et être condamnés à pérégriner un certain nombre d'années pour expier le crime de leurs pères, qui avaient refusé l'hospitalité à l'enfant Jésus et à sa sainte famille lors de leur fuite dans ce pays. La similitude de ce conte avec la légende du Juif errant, et la présence des Israélites qu'on considérait comme également proscrits par l'effet d'un céleste châtiment, l'accrédita malgré son absurdité. Pour avoir controuvé une fiction si bien en harmonie avec les croyances religieuses, l'ignorance, et la superstition du moyen âge, des hommes tellement incultes que les Cygans, d'un esprit tellement distrait et sujet aux évagations, avaient certainement dû vivre depuis plusieurs générations au milieu de populations en qui la foi chrétienne avait été aussi instillée depuis longtemps. Ce n'est point au bout de quelques années qu'ils auraient pu saisir le coloris distinctif des histoires édifiantes en circula-

tion à cette époque, au point de si finement comprendre celui qu'il leur était avantageux de répandre sur les invraisemblances de leurs récits, afin de le rendre plausible à des oreilles prévenues, et de se faire un manteau préservateur, presque respecté, de ces mêmes circonstances qui paraissaient devoir les clouer à un pilori ignominieux. Peuple étranger et flottant, comme les Juifs, ils s'acquirent ainsi, en s'insinuant dans ces contrées (que des raisons aujourd'hui inconnues les faisaient désirer de traverser), un premier accueil quasi bienveillant, par une feinte repentance et une humilité jouée, qui contrastaient avec l'endurcissement des déicides crucificateurs. Ils trahissaient donc une connaissance déjà très-parfaite des sociétés et des mœurs d'alors en prétendant ne refuser de s'incorporer aux nations dont il parcouraient les domaines, que par esprit de mortification; fraude subtile qui les mettait à même de franchir toutes les douanes, de narguer toutes les polices, de se ménager un appel auprès des souverains eux-mêmes, en s'accaparant des priviléges réservés aux pèlerins et aux pénitents à conscience timorée. Un subterfuge aussi habile et aussi ingénieux n'est pas l'effet du hasard, ni un expédient subitement trouvé.

CVIII

Mais, s'il est permis de supposer, d'après quelques vestiges historiques, que les Bohémiens étaient déjà en Hongrie au treizième siècle, il n'existe pas de fait qui *prouve* qu'ils n'y fussent pas antérieurement. Lors du premier et rapide avancement de cette population en Allemagne, les chroniqueurs la décrivirent avec des détails minutieux et cette crédulité naïve et irréfléchie qui, désespérant de rien expliquer, admet tout, comme ils inscrivaient les signes qui accompagnaient et les événements qui suivaient l'apparition d'un météore, d'une peste, d'un tremblement de terre, d'un événement extraordinaire ou néfaste quelconque. C'était un temps où les imaginations étaient montées au ton du merveilleux : on voyait miracle et prodige dans chaque phénomène, et on l'enregistrait avec soin comme tel, pour l'enseignement des âges futurs. Il nous est donc possible, grâce à ce penchant pour un étonnement superstitieux et inquisitif à la fois, de suivre à peu près les premières étapes de leur invasion en ce pays. Pour peu cependant qu'on se représente leur entrée dans une contrée non pourvue encore de citoyens assez cultivés pour consacrer les

loisirs de toute une vie à recueillir ce qui arrive à leurs oreilles d'intéressant et de remarquable, plus occupés à amasser des matériaux curieux qu'à en examiner l'authenticité, et naturellement frappés par la présence inopinée d'hommes si peu semblables aux autres hommes, fait insolite dont il paraissait utile de chercher à se rendre raison,—on concevra aisément que la présence peu agressive des Bohémiens, si passivement spectateurs du débat des intérêts qui divisent et animent les nations entre lesquelles ils se faufilent, ait trop peu attiré l'attention de celle qui guerroyait alors sur cette partie des rives du Danube, pour qu'on retrouve la moindre trace de leur première survenance au milieu d'elle. Elle se familiarisa sans doute promptement avec leur vue, et leur accointance ne lui causa peut-être que peu de surprise; elle dut les accepter sans plus de difficulté que la Flore et la Faune d'une terre à peine explorée. En admettant même qu'il se fût trouvé quelque historien dans des temps relativement si reculés, comment aurait-il songé à s'occuper d'une *chose* aussi indifférente au sort, à la gloire, aux conquêtes ou aux revers de sa patrie? Or, dans ces siècles, le nombre des écrivains étant rare dans toute l'Europe, mais particulièrement en Hongrie, il devient par conséquent plus que difficile de démontrer positivement que les Bohémiens n'étaient pas depuis longtemps sur son territoire avant l'époque où de premières et faibles notions historiques viennent jeter quelque jour sur leur existence, et même en communication

assez constante et assez intime avec les Magyars, pour que ceux-ci se soient dès lors emparés insensiblement, presque à leur insu, et de leurs airs pour y conformer leur danse, et de leurs monodies pour y appliquer des paroles de leur langue.

CIX

Les philosophes ont placé au nombre des faits acquis à la science et désormais indubitables l'origine asiatique des Hongrais et leur provenance tatare. Sans nous enfoncer dans une discussion scientifique, pour laquelle nous ne serions point préparé, les études spéciales de ce genre étant en dehors du rayon de notre activité, et sauf nouvelles découvertes et nouvelles lumières, nous croyons pouvoir nous en tenir à cette supposition, et en conclure par système d'induction qu'il doit y avoir eu entre les aperceptions acoustiques des organisations indiennes et tatares autant d'analogie et autant de différence qu'il en a fallu pour leur faire adopter un même art, lorsque le hasard eut réuni sur le même sol des peuples provenant de ces deux souches. S'ils avaient été doués de facultés également productives et brillantes, il est probable que, tout en vivant côte à côte, ils eussent façonné chacun un autre art, selon la diversité de leurs sentiments, car il serait absurde de supposer une in-

spiration identique en des peuples placés dans des conditions si disparates, témoignant de caractères très-différents, et il serait plus absurde encore d'attribuer un art populaire à une autre cause que le besoin de poétiser des impressions habituelles, de donner corps et forme à des rêves innommés, à des mobiles latents. Si, d'autre part, il n'y avait eu entre eux aucune analogie de sentiment et d'organisation, l'art créé par l'un des deux n'eût rencontré chez l'autre aucune sympathie, et les dispositions de celui qui végétait en de si infortunées obscurités eussent été mort-nées. Il a donc été nécessaire que l'un d'eux possédât une supériorité d'invention à cet égard, une finesse plus exquise, une plus grande facilité d'élaborer la forme, et que l'autre fût susceptible de le comprendre, de le goûter, d'en être charmé, pour encourager, protéger et faire fleurir ses œuvres.

On trouve une piquante illustration au très-vieux et très-véridique adage qui dit que les extrêmes se touchent, en observant que les deux idiomes de l'homme destinés à correspondre uniquement aux besoins les plus opposés de son être, sa raison et son sentiment : l'idiome numérique, comme l'idiome musical, s'étendent sur des circonscriptions géographiques infiniment moins restreintes que celles des langues, qui s'éclissent, se partagent et se démembrent si vite en dialectes divers. L'idiome qui représente exactement et exclusivement les rapports comparatifs et appréciables de la matière : l'écriture des nombres (chiffres), et celui qui sert d'inter-

prête aux inappréciables et mystérieux mouvements de l'âme, la musique (notation), jouissent également de la faculté de se généraliser dans une plus grande quantité de nations que tout autre langage. Il n'y aurait donc pas d'impossibilité à ce que les races mongoles aient eu des accoutumances et des tendances musicales assez rapprochées de celles des Indiens, et que deux peuples qui descendent des uns et des autres se soient aisément entendus pour adopter de concert un système de sons, lequel devait appartenir à celui des deux en qui le sens musical était plus exercé et plus perfectionné, et qui depuis, malgré tous ses rapprochements avec l'Europe occidentale et toutes les modifications que son contact dut lui faire subir dans les derniers siècles, n'en conserve pas moins aujourd'hui encore son cachet primitif et son type originel.

CX

Quelque perdues que soient toutes les conjectures qu'on voudrait former sur l'état de l'art *là-bas, là-bas*, d'où les Rommy sont venus, *alors, alors* qu'ils chantaient *chez eux*, on est irrésistiblement tenté de considérer leur musique comme la dernière formule, comme l'idéal de tout ce que les voyageurs ont raconté de la musique orientale, arabe et indienne. On n'a point encore re-

cherché, que nous sachions, l'analogie qui pourrait exister entre les principes, la grammaire, les inflexions, dérivations, modulations, déclinaisons, désinences, mètres et rhythmes de la musique des Bohémiens et des habitants de l'Indoustan, comme on a déjà comparé et rapproché leurs langues. S'il se trouvait des hommes qui voulussent appliquer au bénéfice des arts le vouloir tenace et l'infatigable persévérance des avant-gardes de la science, ils découvriraient probablement tout autant de rapports entre la construction de leurs sons musicaux qu'entre celle de leurs sons articulés. La propension aux nuances excessivement délicates et d'une perception pénible à nos sens moins acuts, et quoique évidemment modérée par la qualité actuelle des instruments dont se servent les Bohémiens, l'influence du climat et de leurs auditeurs *occidentalisés*, est, ce néanmoins très-sensible encore, et ce qui en reste suffit pour nous faire comprendre aux instants d'excitation produite par leur virtuosité, les impressions extraordinaires qu'une telle musique devait réveiller dans son premier mode, et qui ont donné lieu à ces charmantes fables indiennes attribuant à certaines phrases et mélodies le pouvoir magique des évocations, la propriété de disperser les nuées, d'appeler les pluies soit bienfaisantes, soit grosses de tempêtes, et même d'embraser ceux qui les chantaient. En Grèce, où les tonalités étaient aussi partagées en intervalles beaucoup moins distants que les nôtres, la tradition attribuait également à la musique

des effets prodigieux, non-seulement sur la sensibilité humaine, mais sur les forces de la nature, témoins Orphée, Arion, etc., etc.

Rien de pareil, il est vrai, ne se retrouve dans les annales des peuples auxquels les Magyars sont censés se rattacher. Quelque opinion que l'on ait sur le développement de la musique dans les contrées avoisinant les rives du Gange, il paraîtrait qu'il a encore été de beaucoup supérieur à celui qu'il atteignit chez les Mongoles-Tatares. Mais qui dira que la nature de ceux-ci n'ait point eu assez d'affinités avec celle des adorateurs du fleuve trois fois saint, pour être à même de s'identifier à leur sentiment musical, à la suite d'une sorte d'éducation due à l'habitude? Cette affinité, devenue probable, expliquerait seule, sans peine, comment tous les traits propres au caractère de la musique péninsulaire furent spontanément adoptés par les descendants d'une race en qui l'ouïe n'avait encore pris plaisir qu'aux sensations du rhythme et aux intonations perçantes, mais qui étaient capables de s'initier à celui que procurent la vocalise, l'ornementation, la fioriture, les brusques changements de tonalités, et autres agréments d'un art indoustanique de naissance.

CXI

Toute musique indigène à la Hongrie se divise naturellement à l'origine, en mélodies destinées au chant, et en air de danse entre lesquels on remarque une si grande parenté, qu'on peut même l'appeler identité de caractère. Il semblerait à première vue, nous en convenons, que les Bohémiens n'auraient rien à réclamer aux premières du moins, qui sont adaptées à des textes magyars, ne sont chantées que par les Magyars, et attribuées les unes à des pastours, les autres à des guerriers de cette race et de cette langue. Tout n'est pourtant pas dit là-dessus. Mais il faut commencer par établir que l'origine des airs de danse se laisse plus difficilement revendiquer par les Hongrais, faute d'arguments *ad rem* et *ad hoc*. Sur quoi en effet baserait-on un raisonnement qui tendrait à démontrer que les Hongrais n'ont point conformé leurs exercices chorégraphiques à la musique que les Bohémiens apportèrent avec eux, ou qui convaincrait indubitablement que ceux-ci n'avaient autrefois ni danses, ni musique propre à eux, et empruntèrent aux Hongrais les unes et les autres, en même temps leurs airs et leurs rhythmes? Il n'existe malheureusement pas de preuves suffisantes pour donner à deux

opinions différentes sur ce sujet l'appui des faits avérés ; il est donc probable qu'on pourra toujours plaider en faveur de chacune d'elles selon qu'on aura réuni un faisceau de conjectures, qui détermine l'esprit pour celle ci plutôt que pour celle-là. Mais il est certain que la musique et la danse font partie intégrante des réjouissances des Bohémiens. Quelques instruments de musique ne manquent jamais au bagage de leur camp, dans quelque pays qu'on les rencontre, et l'on a remarqué que leur danse échevelée, tournoyante, et rappelant quelquefois les exercices de piété, pratiqués sous cette forme par les derviches de l'Orient, se rapproche toujours d'un type traditionnel chez eux. On en retrouve les principaux mouvements dans les tribus les plus éloignées, et l'on voit dans les descriptions des coutumes qui se conservent parmi les plus misérables rejetons de cette race, croupissants entre les marais de la Valachie, le signalement de danses tout à fait pareilles à celles des élégantes Bohémiennes de Moscou. Si elles ne sont pas absolument semblables aux danses nationales de la Hongrie, il ne nous paraît pas difficile d'admettre, qu'en se servant de la musique des Bohémiens, les Magyars ont dès le commencement pu introduire dans la danse de ceux-ci des changements requis par *leur* caractère, et surtout des mouvements plus guerriers, plus gymnastiques, qui étaient naturellement plus familiers à leurs mœurs militaires, quelques figures, quelques pas typiques, sans doute aussi apportés de l'Asie, supposition à laquelle

leur ressemblance avec les danses des Cosaques prête quelque probabilité.

Si les Cygans ont eu une danse traditionnelle, il leur a fallu aussi une musique qui y fût appropriée. Qu'y aurait-il d'étrange et d'impossible à ce que profitant du talent de leurs hôtes pour la musique et de leur supériorité à cet égard, les Magyars eussent insensiblement amené leurs danses les plus nationales à se conformer aux divisions et à la mesure des airs bohémiens, et qu'avec le temps leur adaptation devînt si complète que les traces mêmes de l'origine de cette fusion se sont perdues, et qu'ils semblent maintenant être jumeaux et adhérents l'un à l'autre? Qui peut affirmer aujourd'hui que ce sont les Bohémiens qui ont pris leurs mélodies aux Magyars, pour les leur jouer, ou bien que c'est le peuple magyar qui a façonné ses danses aux mélodies bohémiennes? Il est plus probable pourtant que ces airs appartiennent à ceux pour qui la musique de danse était indispensable (si nous jugeons de leurs mœurs d'alors par celles de maintenant, chose permise, vu leur invariabilité), pour accompagner les spectacles où ils dansaient en public, leurs exhibitions d'ours et autres bêtes curieuses, leurs entrées risiblement triomphales dans certaines villes lorsqu'ils défilaient sur les places, orchestre en tête, leurs représentations de tours de force et d'adresse, dont ils font précéder ou suivre le moment où les femmes disent la bonne aventure et exercent la chiromancie.

CXII

La danse, inséparable de la musique, s'unit aussi très-naturellement au chant, surtout chez les nations primitives. La civilisation enraye et étouffe cette tendance en exhaussant la mesure des exigences qu'elle pose vis-à-vis de chaque art, obligé alors de s'isoler pour se perfectionner; mais cette réunion existe d'ordinaire tant que le raffinement n'a point forcé leur divorce. Il est plus d'une contrée où l'usage s'est encore conservé d'accompagner certains moments de la danse de chœurs qu'entremêlent des couplets moitié récités, moitié chantés par le coryphée. Les Krakowiaki, Tropakis, etc., en fournissent des exemples.

Nous ne nous dissimulons pas que l'hypothèse qui attribuerait une origine purement bohémienne aux chansons hongraises est encore bien plus osée que celle qui regarderait les Cygans comme auteurs de leurs airs de danse; qu'elle rencontrerait dès l'abord des difficultés et des susceptibilités malaisées à vaincre de front et même à tourner; qu'elle serait en contradiction flagrante avec les idées généralement reçues à présent à cet égard, et qu'elle ne s'appuie aussi que sur des déductions d'un ordre assez vague. Néanmoins elles sont suffisantes pour

nous porter à nous ranger à cet avis, et parmi les considérations qui nous y décident, il en est plus d'une qui serait péremptoire à nos yeux. Remarquons avant tout que les mélodies dites nationales ne sont pas composées par la totalité d'un peuple, mais par des individus qui en font partie, et que la ressemblance des inspirations de ces individus contribue, autant que leur popularité, à donner un caractère *national* à la réunion de leurs chants. Lorsque la somme des chants répandus chez une nation offre un monument remarquable par ses qualités de sentiment et de forme, il serait pour le coup surprenant que jamais il ne se fût trouvé dans son sein d'individualité assez exceptionnelle pour fixer par sa supériorité l'attention sur elle. Or, tandis que nous voyons dès les temps les plus reculés les Bohémiens prisés et renommés pour leurs dispositions et leurs exécutions musicales, nous n'entendons parler d'aucun Hongrais qui ait jadis acquis de la réputation sous ce rapport. Dès le seizième siècle, des noms bohémiens fameux se sont conservés dans la mémoire du peuple, et l'on peut croire que s'il y avait eu des écrivains pour les enregistrer plus tôt, il n'en aurait pas manqué dès les siècles précédents; mais nous n'apercevons des noms hongrais se faire jour dans cet art qu'aux temps modernes, lorsque sa brillante floraison au dix-huitième siècle en eut répandu la passion, le goût, la mode. Qu'en conclure, sinon que celui-ci est le fruit du peuple qui l'a cultivé et illustré, et que les mélodies qui conservent avec les

airs de danse (lesquels ont formé le canevas de l'amplification instrumentale) une affinité notoire, ont dû aussi découler de la même source, quand même elles ont été plus particulièrement propagées en qualité de *chants* par des Hongrais, et se sont surtout maintenues en constante circulation, grâce à leur union à la langue magyare? Il ne faut pas oublier, à l'appui de cette opinion, que c'est dans cette partie de la nation hongraise, dont les contacts avec les Bohémiens ont été les plus fréquents, notamment chez les habitants des campagnes et des steppes, les soldats, les gardeurs des troupeaux de chevaux et autres bergers, qu'elles se sont maintenues dans leur plus parfaite pureté, en se naturalisant chez eux au point qu'on leur en a adjugé la propriété. Nous avouons que malgré les aptitudes musicales si fortement développées chez les Bohémiens de la Hongrie, ils ne se sont fait remarquer dans ce pays ni par la beauté de leurs voix, ni par une prédilection quelconque pour le chant. Mais on s'expliquerait sans peine comment cette branche de l'art serait restée chez eux peu exploitée et dans un état tout à fait embryonique. Il est facile d'observer chez les femmes qui s'y livrent quelquefois, que la dure vie qu'elles mènent, ainsi que leur régime excitant, détruisent promptement la fraîcheur de leur organe et amènent son azaphie. Des causes analogues doivent aussi empêcher les hommes d'y atteindre à un degré quelconque d'excellence, et il n'est pas improbable que le sentiment de leur infériorité dans cette partie,

comparée surtout à l'habileté qu'ils atteignent dans l'instrumentation, contribue à leur faire négliger les ressources dont ils ne seraient peut-être pas tout à fait dépourvus. Pourquoi ne pourrait-on pas présumer que le paysan hongrais moins sensible aux imperfections de son chant, doué en outre d'une assez belle voix, menant une existence moins agitée, plus normale et plus pastoralement contemplative, s'est emparé comme d'un bien exclusif des motifs qu'il leur a entendu exécuter d'abord? Il est naturel qu'ensuite ces motifs se soient conservés et répandus parmi les siens, pendant qu'on a complétement ignoré l'existence de ceux qui n'ayant pu s'assimiler à des textes magyars, ou n'ayant pas été empruntés au moment où s'accomplissait cette pacifique spoliation, sont restés inconnus de nous en tant que *romances*; leur texte bohémien les aura relégués chez les Cygany, et si ceux-ci les ont parfois transportés dans la musique instrumentale, ils leur ont fait perdre par là leur caractère de *chant*, et les ont rendus méconnaissables pour nous, comme tels.

CXIII

D'ailleurs les instruments qu'on regarde comme propres aux Hongrais, et sur lesquels on conjecture qu'ils commencèrent à redire les mélodies qui n'avaient été que chantées primitivement, telles que le *Farayala*, le *Kust*,

le *Turogaso-sip* et la *Duda*, n'ont point fait partie de l'orchestre bohémien, et ne sont même jamais sortis de leurs *Pustas*, où ils continuent encore à réjouir la solitude du paysan laboureur ou pasteur. Ils n'ont jamais contribué à faire connaître ou briller, au delà de leur sphère champêtre, la musique qu'ils interprètent fort médiocrement et qui est si apparentée à celle des Bohémiens qu'on ne pourrait plus l'en distinguer qu'avec peine, du moment que ceux-ci lui auraient rendu son véritable coloris par la sonorité de leurs instruments, et qu'ils l'auraient parée avec tout le luxe de leur ornementation où tous les rayons du prisme semblent chatoyer comme dans les écailles de la dorade teintées de rouge et d'or, de bleu et de vert. Or, pour qu'un art national et populaire ait le droit de réclamer son incorporation dans cette grande cité mystique peuplée des arts éclos dans toutes les nations, et que toutes admirent en se réunissant dans un commun respect, il faut qu'il ait dépassé l'âge de l'enfance; il ne saurait y entrer tant qu'il en est encore à bégayer ses inspirations, puisque là il lui faut se mesurer et s'apparager avec ce que les arts rivaux offrent de plus accompli. Les chansons hongraises telles qu'elles existent dans nos campagnes et les airs qui y sont familièrement exécutés sur les instruments susnommés, pauvres et incomplets, ne sauraient prétendre à l'honneur d'être universellement appréciés et placés au même rang que d'autres œuvres lyriques plus répandues, tandis que la

musique instrumentale telle qu'elle est pratiquée et propagée par les orchestres bohémiens peut soutenir toute concurrence pour l'élévation et la hardiesse de son sentiment, comme pour l'achevé de sa forme, son fini modelé, voudrions-nous pouvoir dire.

CXIV

Le plus ancien monument que nous possédions de musique hongraise, manifestement composée par un Hongrais, sont les mélodies de *Tinody Stephens*; il en publia un recueil en 1554, à Klausenburg. Qui peut aujourd'hui distinguer en combien ces airs n'ont été que des réminiscences simplement reproduites ou laborieusement défigurées par lui, et en combien il s'est inspiré de la musique dont il était nourri depuis son enfance? Rien ne porte à croire qu'il fût un auteur dont l'originalité frappa ses contemporains. Mais sans accumuler les conjectures à cet égard, on peut se contenter du résultat qu'offre l'examen de son volume, que tous les hommes compétents s'accordent à considérer comme une production sans valeur; soit que ses mélodies aient été de pâles réminiscences ou de pâles compositions, elles n'ont d'autre mérite que celui d'une rareté historique et d'une antiquité curieuse. Peut-on admettre que si le sens musical dont il a fallu qu'un peuple soit doté pour créer

un art aussi parfaitement original que l'est celui dont nous nous occupons, aussi empreint d'un sentiment prépondérant qui n'est celui d'aucun autre, et d'une forme si distincte de celle que l'art européen revêtait ailleurs, lors justement de son plus bel épanouissement, eût été l'apanage de la nation hongraise, il ne se serait pas trouvé dans son sein, jusqu'à ces derniers temps, des artistes plus doués encore que les autres, qui eussent laissé un nom et jeté plus d'éclat que leurs confrères, comme ce fut le cas parmi les Bohémiens? Il y eût eu nécessairement depuis longtemps des compositeurs ou des virtuoses hongrais de naissance célèbres, si cet art s'était raciné dans le sang hongrais.

CXV

A l'heure qu'il est, la plupart des Hongrais exploitent en dilettantes cette veine de l'art, mais il ne s'en est guère rencontré qui se soient fait remarquer à son époque de formation. C'est depuis que cette musique a atteint son zénith que des Hongrais ont *composé* dans ce genre, et l'ont cultivé en *artistes* avec bonheur et honneur. En somme pourtant, ils ne formeraient qu'un groupe peu nombreux et peu influent en comparaison de la masse de virtuoses bohémiens qui la pratiquent depuis des siècles, en face de l'importance des faits que nous pré-

sente la virtuosité générale des Bohémiens de Hongrie, laquelle a imprimé une unité remarquable, une rare homogénéité aux œuvres qu'elle illustrait par sa manière de concevoir et de reproduire une musique tout à fait à part. Le style (ne fût-ce que celui de l'exécution), ne porte point une empreinte aussi particulière, lorsqu'il n'est pas l'expression immédiate de l'âme des artistes, et celui des Cygany s'adapte d'une manière trop adéquate au *sentiment bohémien* pour ne pas être un *art bohémien* par son origine, comme par l'éclat qu'il dut uniquement à la *virtuosité bohémienne*.

CXVI

Dans un journal politique et statistique qui se publiait à Vienne, en 1775, avec privilége du gouvernement, on trouve une notice sur les Cygany très-soigneusement faite, dans laquelle on lit ces lignes : « Nous » pourrions citer beaucoup d'exemples, et des faits très- » remarquables, qui montrent combien les Bohémiens » ont de supériorité en musique, et qu'ils y ont *gardé* » leur habileté jusqu'à nos jours, si nous ne craignions » de fatiguer nos lecteurs par des digressions de ce » genre. Nous nous contenterons donc de citer quel- » ques individus qui se sont rendus célèbres dans cet » art, et y sont devenus maîtres, pour prouver à quel

» point ce peuple possède d'heureuses dispositions natu-
» relles pour la musique. » Ceci pourrait faire penser qu'au siècle dernier, et nommément en 1775, les Hongrais ne songeaient point encore à regarder comme *leur* la musique des Bohémiens, car à cette époque où ils étaient si ménagés et presque choyés par le gouvernement à Vienne, on n'aurait eu garde de leur en disputer l'honneur pour en gratifier une gente qu'on s'efforçait alors de criminaliser. Nous ne connaissons pas non plus d'auteur ancien qui, en parlant du talent dont la nature a doué les Bohémiens pour cet art, fasse mention de la nationalité magyare de leurs airs, et les désigne comme de simples exécutants de mélodies hongraises. M. Gabriel Mattray, le savant et renommé bibliothécaire de Pesth, qui rendit des services marqués à cette branche de la littérature musicale, par ses recherches comme par ses publications, et qui semble pencher pour la supposition qui prédomine maintenant, nous écrivait un jour à ce sujet : « Les Hongrais bien élevés ne s'adon-
» nèrent jamais du reste à la musique nationale hon-
» graise, surtout à la composition dans ce style ; c'est
» pour cela que la musique hongraise n'a pu être con-
» servée et popularisée que par les Bohémiens. » Et plus loin : « Il serait difficile de rencontrer en Hongrie un
» endroit bien peuplé qui n'eût pas une bande de musi-
» ciens bohémiens établis dans ses environs. » Les témoignages de notre honoré compatriote, qu'il n'y a pas lieu de suspecter de partialité pour les Bohémiens en

cette circonstance, confirme néanmoins notre opinion sur la part qui leur revient dans l'invention de cet art.

En résumé, deux faits principaux sont également concluants à notre sens, pour ceux qui penchent vers l'opinion que la musique pratiquée par les Bohémiens est un produit dont ils peuvent revendiquer *tout* le mérite; c'est en premier lieu, que, dès les temps les plus reculés qui ont été chroniqués en Hongrie, on entend déjà parler de musiciens bohémiens, et jamais d'autres : secondement, qu'il a été reconnu que partout la race bohémienne était musicalement organisée, que partout elle est éprise de cet art qui a toujours fait partie de ses plaisirs les plus vifs et n'a jamais manqué à ses fêtes, et que l'on peut très-facilement en conclure que leurs facultés, sous ce rapport, ne se bornent pas au seul don de la reproduction.

CXVII

Mais les Bohémiens n'eussent-ils le mérite de la virtuosité qu'à un bien moindre degré que celui qui est exigé par leur musique où la broderie et le coloris improvisés font une partie si considérable de la valeur du tissu, ne fussent-ils que des *exécutants* textuels comme les nôtres, mais capables d'inspirer l'enthousiasme qui se déploie dans la manière dont ils sont fêtés, renommés,

célébrés et exaltés, qu'on ne saurait déjà plus leur disputer leur titre d'*artistes*, et une moitié de part à la gloire de cet art auquel ils ont donné tant de brillant. A qui voudrait le leur contester, nous demanderions : qu'est donc le virtuose? Est-ce vraiment une machine inintelligente qui de ses mains, comme d'une double manivelle, fait l'office d'un orgue de Barbarie? Ne lui faut-il ni penser ni sentir pour s'acquitter machinalement d'une tâche mécanique? N'a-t-il à reproduire pour l'oreille qu'une photographie des notes qu'il regarde? Nous ne savons que trop combien il est de virtuoses ainsi nommés, qui ne sont même pas en état de traduire intégralement les pensées des originaux qu'ils posent sur leur pupitre, et de les déclamer sans en défigurer et en mutiler le sens; combien ne connaissant de l'art que le métier, ne savent même pas leur métier. Mais l'usurpation, quelque victorieuse qu'elle soit de fait, ne détruit point les droits des ayants cause. Ceux du virtuose-poëte, du virtuose de vocation, sont d'une étendue que ne soupçonnent même pas les publics dépravés par des souverains illégitimes et ignares, obligés de laisser tomber en oubli les prodiges exercés par les vrais maîtres, les priviléges semblables à ceux qui permettaient aux rois de France de guérir les écrouelles par leur attouchement, et que nul ne saurait acquérir s'il ne lui est réservé par droit divin.

Les mots de *virtuosité* et de *vertu* ont également pour racine celui de *vir* en latin, car leur exercice est un acte

de virilité et de mâle puissance. N'est ni *virtuose* ni *vertueux* quiconque n'a pas la faculté d'engendrer un type idéal, qui, fruit des transports de son amour pour la beauté suprême, impose le respect et l'admiration en sa faveur, et le nomme père de belles œuvres, de nobles actions, soit que celles-ci appartiennent à la morale ou à l'art, ces deux formes du sublime n'étant que les deux phases d'une même chose, les deux sexes d'une même espèce, l'incarnation de l'âme humaine dans un fait dû à l'énergie de nos désirs et de nos vouloirs pour la procréation du Beau.

Le virtuose n'est point un maçon qui construit avec la pierre, truelle en main, manœuvre exact et consciencieux, le poëme que l'architecte traça sur le papier. Il n'est pas l'instrument passif qui reproduit le sentiment et la pensée d'autrui, en n'y ajoutant rien des siens. Il n'est pas le lecteur plus ou moins habile et expert d'œuvres sans marges pour ses gloses, et qui ne nécessitent point de commentaires interlinéaires. Les œuvres musicales que l'inspiration a dictées ne sont au fond que le tragique ou touchant *scenario* du sentiment qu'il appartient au virtuose de faire parler, chanter, pleurer, gémir, adorer, se savourer lui-même, s'orgueillir, et s'exulter tour à tour; il est donc tout aussi créateur que l'écrivain, car il lui faut virtuellement posséder les passions qu'il est chargé de faire reluire dans tout l'éclat de leur flagrante phosphorescence. A lui d'insuffler la vie dans le corps en léthargie qu'il prend, d'y faire chatoyer le

regard, d'en créer une déité ruisselante de grâces. A lui de faire d'une forme d'argile un être animé, d'une sapide naïveté, nimbé d'or, et encoloré comme un rayon pulvérulent de soleil, en l'illuminant de la même céleste étincelle que Prométhée ravit aux foudres jupitériennes. A lui de la doter d'une nature adamantine, de la faire mouvoir dans un fluide translucide, de l'armer de mille dards empennés, de la faire susurrer et fleurer, d'aviver son haleine charmeresse. De tous les artistes, le virtuose est peut-être le plus immédiat révélateur des forces subjugantes du dieu pythien, et qui en d'ardents embrassements doit avoir arraché le plus de secrets à la muse altière.

CXVIII

En émettant ces idées, en rapprochant ces données, nous nous croyons fort loin d'énoncer un doute sur les facultés musicales des Magyars ; mais comme une étude longue et suivie de l'*art bohémien* nous a convaincu qu'il doit son inspiration au *sentiment bohémien*, incarné dans le *type bohémien*, nous sommes persuadé que si des faits aussi infimes aux yeux de l'histoire politique, et si complétement ensevelis maintenant dans la nuit des temps, pouvaient jamais être reconstitués avec exactitude, l'on verrait que les Bohémiens sont non-seulement poëtes reproducteurs, mais poëtes créateurs. Quand la vraisem-

blance, l'hypothèse, la conjecture, forment les principaux arguments des deux côtés d'un débat, il est permis, ce nous semble, de s'attacher à celles qui sont tirées du domaine physiologique et psychologique, et qui, quoique plus incertaines en apparence, trompent moins parfois que les faux airs de vérité historique.

Du reste, la solution de ce problème ne nous paraît être nullement d'une importance majeure, et ce que nous soutenons sur l'intime corrélation existante entre la musique et l'âme des Bohémiens, ne serait ni fortifié, si elle était favorable à notre opinion, ni infirmé dans le cas contraire, la virtuosité ayant aussi ses puissances poétiques et créatrices. De plus, ni les intérêts de l'art, ni ceux de la vanité nationale n'y sont engagés, car il est évident qu'en Hongrie il s'est établi entre l'adopté et l'adoptant, quels qu'ils fussent, une identification si entière, l'un a si bien été pénétré par le génie de l'autre, et l'a si bien électrisé à son tour par sa lucide divination, qu'ils ont part égale dans l'honneur, la gloire et le mérite d'avoir amené cet art, l'un par l'autre et l'un avec l'autre, à son plus haut degré et à sa plus belle expression. Certes, les Bohémiens, en étant même les premiers auteurs de ces mélodies, de ces rhythmes, les premiers introducteurs de ce style et de ses fioritures, les propriétaires originaires des intervalles de la gamme qui distingue leur musique, ne l'eussent jamais cultivée au même degré, si leurs nobles hôtes ne leur en eussent donné l'occasion, ne les y eussent excités, ne se fus-

sent délectés à les entendre; et ceux même qui continueront à admettre que ce sont les Magyars qui ont enseigné aux Bohémiens leurs chants à eux et leurs airs de danses, ne sauraient pourtant nier que du moins ils doivent uniquement aux *Cygany* de les voir sortis de l'état morcelé et pauvrement fragmentaire dans lequel sont restées la plupart des traditions de musique nationale dans les autres pays.

CXIX

Ce sont les virtuoses bohémiens qui ont enfestonné la mélodie de cette floride parure, qui jette comme le scintillement d'un arc-en-ciel, comme une écharpe multicolore autour de chaque pensée. Ce sont les virtuoses bohémiens qui ont fait ressortir les rhythmes vigoureusement taillés ou mollement cadencés, lestement découplés ou doucement assoupis. Eux seuls ont interprété l'art en *artistes* ; si les bergers ont redit sur leurs chalumeaux, si les pâtres ont siffloté sur leurs pipeaux, si les métiviers ont chanté en chœurs les mêmes motifs, les Bohémiens seuls leur ont donné leur valeur d'art, leur illustration et leur renommée, par leur exécution, par le sentiment qu'ils y ont infondu. Mais, sans les Hongrais, que fût devenu *l'artiste bohémien ?* Ne sont-ce pas les Hongrais seuls qui ont laissé la paix aux Bohémiens?

Qui leur ont permis de vivre à leur guise et à leur gré, qui les ont vus venir et partir sans défiance et sans hostilité, entrer et sortir dans leurs maisons sans les redouter comme des bêtes fauves, sans les asservir comme des bêtes de somme, qui ont trinqué avec eux et dormi dans la même grange, sans insulter leurs appétences pour les joies de la nature, sans maudire leur amour désordonné pour la liberté, sans les accabler de leur honnissement? Ayant l'intuition du *sentiment*, ils ont respecté le *type*, et aimé l'*art bohémien*. Ils ont battu des mains, ils ont admiré; ils ont choyé ceux qui les apportaient avec eux, ils ne les ont point jalousés, ne leur ont point défendu d'embellir leurs chansons favorites, d'ennoblir les airs de leurs danses, de charmer leurs festivités, de toucher leurs cœurs, et ne les ont point chassés comme des chiens savants ou de vils saltimbanques après s'être égaudis et réjouis de leurs tours et de leurs pertises. L'art bohémien appartient donc aux Hongrais comme un enfant à sa mère, car, sans eux, il n'eût pas existé. C'est eux qui leur ont donné l'air, l'espace, le jour, le rayon doré, le sourire ami, la larme sympathique, l'acclamation réverbératrice, la rosée nourrissante, le souffle fertilisant qu'il faut à l'épanouissement et à la granification de tout art.

CXX

Celui-ci renferme des éléments trop sauvages et exprime des sentiments trop étranges pour être le produit exclusif d'un peuple stablement établi, croyant et pratiquant, gouverné et gouvernant, guerrier et législateur, civilisé et lettré, pompeux et royal, réfléchi et sage, d'un peuple aussi magnifiquement constitutionné et organisé que l'a été le peuple hongrais. Mais s'il n'avait été implanté au milieu d'une nation ainsi cultivée, s'il n'avait été réchauffé, vivifié et acclamé par elle, il eût dépéri chétif et souffreteux. La Hongrie a généreusement et sagacement agi, en adoptant aussi entièrement qu'on adoptait un fils à Rome, cet enfant qui dut être malingre en naissant; elle a pressenti qu'il pouvait devenir beau avec les années, et elle lui donna son nom, avec droit de cité, droit de famille et droit d'héritage; elle l'attabla à son foyer, but avec lui à la même coupe, fit des libations aux mêmes lares, et confondit si bien leurs existences qu'on ne distingua plus les différences de leur sang. Aussi l'*art bohémien* ne peut-il jamais être séparé du nom de la Hongrie, d'avoir ses armes sur son sceau et sa bannière, car il lui doit de vivre; il n'a vécu que dans ses limites, il n'a respiré que dans son atmo-

sphère, et n'eût jamais atteint à sa virilité et à sa maturité, si elle n'avait favorisé ses nobles instincts, fourni à ses besoins, si, en un mot, elle n'avait veillé sur lui comme sur sa propriété. Elle a compris d'emblée la fierté de ses rhythmes, leur imposante et morne dignité, leurs hennissements pareils à ceux du coursier qui entend la trompette du combat. Elle a été pénétrée du fluide passionné qu'épandent leurs interminables digressions, du sens de leurs épisodiques longueurs, et elle a innocenté cette concentration farouche qui ne les quitte jamais entièrement, même dans leur plus expansif abandon. L'art bohémien n'ayant été que de par la Hongrie, ne saurait jamais cesser d'être sous son invocation.

Si la verve bohémienne ne s'est développée que sur son territoire, les Magyars peuvent se faire honneur de cette circonstance, due à leur compatissance envers ces malheureux, à leur noble bienveillance, à leur clémente indulgence, qui ont dedaigné de les infortuner autant qu'ailleurs et plus qu'ils ne l'étaient déjà. Il serait à savoir s'il ne rejaillit pas sur eux plus de lustre moral, de cette gloire *humaine*, de leur identification aussi indubitable que le fait même de l'existence de cet art, avec les sentiments d'orgueil et de douleur passionnés qu'il chante, qu'il ne pourrait y avoir de satisfaction d'amour-propre pour eux à réclamer quelque peu commercialement une partie du mérite de ces artistes, comme qui dirait la part d'un capital dont la renommée a trop prouvé que la majeure quotité revient

à ceux qui l'ont fait valoir par le génie de leur conception et leur talent d'exécution. Les Hongrais ne sembleraient-ils pas démentir en quelque chose leur libérale hospitalité s'ils essayaient d'en tirer profit autrement que par la conscience qu'elle leur donne de leur propre bonté? La bonté est une si rare et si haute vertu, que c'est méconnaître les intérêts de sa vraie gloire, que de consentir à en échanger le rayonnement doux et fécond même contre l'éclat du génie.

Les Hongrais ont, il est vrai, si vivement pris part à la croissance de cet art, qu'ils ne distinguent plus ce qui pourrait n'y pas venir d'eux. Ils s'y sont associés si intimement par la jouissance qu'ils y ont trouvée, par les recueils de ses œuvres, par les fréquents essais qu'ils ont faits dernièrement de composer aussi dans ce style, qu'il s'est rencontré, de notre temps, çà et là, des individus de sang magyar qui ont égalé les héros de la virtuosité bohémienne. Mais ceci prouve-t-il autre chose, sinon ce qui ressort du fait même de l'existence de cette musique sur notre sol : voire que notre nation par sa manière de sentir fière, vive et rêveuse, comme par son organisation musicale, était plus susceptible que toute autre de comprendre, de pénétrer et d'être pénétrée par cette inspiration et cette forme ?

Nous le demandons d'ailleurs : à quoi bon s'inquiéter si le premier tracé linéaire de ce monument édifié en collaboration, si le premier baiser amoureux de cette union est venu de celui-ci ou de celui-là? L'art est là,

et cet art n'eût pu grandir, n'eût pu s'étendre, n'eût pu vivre, ni sans l'un ni sans l'autre. Ne serait-il pas vraiment oiseux de vouloir dissiper la pénombre qu'une justice du sort semble avoir jetée sur sa filiation, et l'incertitude qui plane sur elle, ne pouvant surtout serrer de près le sujet, dans la pénurie où l'on est de preuves irrécusables à alléguer, de faits historiquement constatés à produire ?

CXXI

Lors du retour du roi André II, de Jérusalem, en 1219, les écrivains qui en rapportent les détails parlent déjà de la présence des Cygany dans ce pays. Sous le règne de Ladislas, 1272-90, on remarque que leur nombre a considérablement augmenté. Les premiers auteurs qui s'en occupent, les dépeignent comme menant une vie ambulante, s'adonnant çà et là au métier de forgeron, mais principalement renommés comme excellents musiciens. Ceci pourrait faire conjecturer qu'ils furent dès lors appelés à former l'orchestre réclamé pour les fêtes et solennités des Magyars. Le silence même des chroniqueurs qui ne se sont point attachés à suivre toutes leurs prouesses de virtuoses, pourrait être interprété comme provenant de la généralité avérée de ce fait, puisque c'est sans surprise aucune qu'ils relatent

plus tard que la musique des Bohémiens excita l'admiration universelle aux fêtes données par Emmerich-Thurzo au quinzième siècle, lesquelles durèrent trois jours à Tokay et se prolongèrent tout un mois à Biken ; leur célébrité grandit encore aux diètes de Rokosz et Hatvan en 1525. Tinody mentionne un Bohémien de Lippe, nommé Démétrius *Karman*, comme virtuose d'un talent extraordinaire, particulièrement favorisé et protégé par le bey Uluman (1550) qui le comblait de richesses, tant il admirait son génie, et Tinody ajoute que quoique les excellents joueurs de violon bohémiens étaient très-fréquents à cette époque, nul d'entre eux ne pouvait s'égaler à Karman. Il serait intéressant à coup sûr de rechercher quand et comment le violon fut introduit et intronisé dans ces bandes?

En 1599, lorsque le woywode de Valachie, Michel, fit son entrée à Karlstadt en Transylvanie, avec une pompe et un luxe asiatiques qui laissèrent de longs souvenirs et furent très-minutieusement relatés par les historiographes, le cortége du woywode était précédé de dix bohémiens qui jouaient une marche triomphale, et dont la célébrité était en rapport avec le reste des somptuosités déployées en cette occurrence. Il paraît aussi qu'à cette époque, et plus tard encore, les musiciens bohémiens accompagnèrent au combat les chefs de nos armées, comme les anciens scaldes du Nord.

Le dix-huitième siècle fut la grande ère de la musique bohémienne, et ses principaux représentants furent en-

tourés de leur vivant d'une adulation dont les témoignages ne le cèdent en rien aux plus enthousiastes hommages décernés aux Paganini et aux Rubini de nos jours. Un des plus illustres coryphées de cette époque fut Michel *Barnu*, attaché comme artiste à la personne du cardinal *Csaky*, qui en fit peindre un beau portrait en pied, avec une inscription latine : L'*Orphée hongrois*, à la suite d'une espèce de *combat de chanteurs* renouvelé de la Wartburg, qui eut lieu entre les premiers violonistes du temps, dont les meilleurs furent choisis au nombre de douze, pour arracher ou du moins disputer la palme à Barnu. Ils étaient tous plus ou moins compris dans le personnel du service des grands seigneurs, qui se piquaient de n'être pas plus mal fournis que le cardinal. Mais Barnu ne se laissa point vaincre, et conquit au contraire de cette façon, un acroissement de renommée. Le cardinal fit chercher alors le meilleur peintre du pays, pour conserver ses traits à la postérité, et voulut qu'il fût représenté dans son uniforme de cour, aux couleurs de sa maison, se faisant honneur qu'il en fût parlé, et se glorifiant d'en être le Mécène. Ce tableau fut suspendu dans une des salles de sa résidence (le château de Radkan, comitat de Zips), où il se voit encore. Le fait d'une de ces joutes de troubadours, dont il y avait eu de si fameuses au moyen âge, suffit pour prouver l'importance qu'on attachait alors à l'art bohémien, et combien il était cultivé par des individus de cette race, qui seuls furent appelés à prendre part à celle-ci, comme pouvant seuls

s'entre-mesurer. Il fallait qu'on en fît grand cas, pour que des personnages haut placés, se plussent à être juges de pareils défis, et que les hommes de talent fussent très-nombreux pour qu'on en ait trouvé jusqu'à douze, qu'on supposait en état de concourir avec celui qui jouissait d'une si haute faveur, que sa fortune paraît avoir atteint un chiffre vraiment remarquable, grâce aux riches dons de ses protecteurs divers.

CXXIII

En 1772, il se trouva une femme qui acquit aussi une grande célébrité par sa virtuosité sur le violon : *Csinka Panna.* Elle commença très-jeune à jouer d'une manière fort brillante sur cet instrument et épousa à quatorze ans un Bohémien également musicien ainsi que ses deux frères, ce qui lui permit de réunir aussitôt un petit orchestre de famille, qui ne tarda pas à être bien famé. Csinka Panna avait une légère déviation de taille, mais un visage fort avenant, et se recommandait tant par l'honnêteté de sa conduite, la décence et la noblesse de ses manières, la propreté et la netteté de sa personne et de sa demeure, que par ses goûts plus sédentaires qu'on ne les rencontre d'habitude dans sa nation. Elle était de Gómar, et le seigneur du lieu, Langi, ayant reconnu ses dispositions précoces, lui fit donner de fort bonne heure des leçons, dont elle profita rapidement. Après son ma-

riage, il lui bâtit une habitation très-confortable au bord de la rivière Sabajo ; elle s'y fixa, et l'entretint fort convenablement, tout en n'y demeurant que dans les plus rudes mois de l'hiver, préférant le reste de l'année vivre avec les siens, dans les tentes qu'elle dressait tout à côté, mais plus près de l'eau. A sa mort, ce fut un deuil général; l'on écrivit un nombre infini de vers latins et hongrais, pour déplorer sa perte, et célébrer ses qualités d'artiste et ses vertus de femme, et l'on attacha tant de prix à l'expression poétique de ces regrets unanimes, que bon nombre de ces poésies qui durent inonder le pays à la première nouvelle de ce trépas si bien pleuré, s'est conservé jusqu'à nous.

On suppose qu'à cette époque, tous ces artistes, nécessairement si inventifs, puisque l'improvisation de la fioriture est une partie essentielle de leur style d'exécution, étaient aussi des compositeurs, c'est-à-dire que, ne se contentant pas d'orner, ils inventaient aussi la mélodie ; c'est plus que probable. Malheureusement leur ignorance de la notation ne leur permit pas de conserver leurs œuvres, et nous ne possédons aucun document authentique de ces productions si précieuses à en juger par l'enthousiasme qu'elles excitaient. Hiripi, Sugar, Galantear, Baczar et beaucoup d'autres continuèrent cette glorieuse lignée, qui trouve encore ses représentants dans les *Paticarius*, *Sarkoczy*, *Heczkematy*, coryphées justement renommés des bandes bohémiennes actuelles, à Pesth.

CXXIV

Celui qu'on s'accorde à regarder comme le dernier des Romains, le héros le plus connu, le plus fêté et le plus populaire de la virtuosité bohémienne, fut Bihari, né dans le comitat de Raab, et mort en 1827, à cinquante-huit ans. Nous nous souvenons encore avoir vu et entendu cet homme, dont l'extérieur reproduisait avec une mâle beauté tous les traits distinctifs de sa race. Nous pouvons dire quelle impérieuse fascination il exerçait lorsque, avec une insouciance distraite et mélancolique à la fois, à laquelle faisaient contraste la bonhomie, la jovialité apparentes de son tempérament, et la vivacité du regard dont il sondait l'âme de son auditeur, il prenait son violon et en jouait de longues heures, oubliant que le temps coulait aussi avec ses cascades de sons tombant en fracas encolérés ou glissant comme une douce murmuration sur une mousse veloutée. Nous n'étions déjà plus si enfant quand nous entendîmes, en 1822, ce grand homme entre les virtuoses bohémiens, pour n'avoir pas été frappé et impressionné par lui, au point de garder fidèle souvenance de ses inspirations, qui s'infiltraient en notre âme comme l'intussusception d'un suc de vie généreux et excitant. En nous

recordant, par la suite, ces auditions, nous en vînmes à penser que les émotions que nous éprouvions alors devaient être semblables à l'effet produit par un de ces élixir mystérieux que les hardis alchimistes du moyen âge, magiciens endémonés, concoctaient, disait-on, en leurs laboratoires secrets : breuvages pleins de vertu, qui auraient instillé dans nos veines un principe nouveau de force, de virilité, de vaillance, d'orgueil, d'incorruptibilité et d'invulnérabilité. Les notes, comme les gouttes d'une essence spiritueuse, se transvasaient du violon enchanteur dans notre oreille enchantée. Si notre mémoire avait été une glaise ductile et chacune de ces notes un clou de diamant, elles ne s'y seraient pas empreintes plus fermement; si notre âme avait été une terre vierge, récemment sortie de des sous les eaux d'un fleuve-dieu comme le Nil, et que chacune de ces notes eût été une semence féconde, elles ne s'y fussent pas enracinées plus profondément. Si, par un magnétique renversement, tous nos sens avaient été concentrés dans notre oreille, nous n'eussions pas mieux saisi les balsamiques parfums qui semblaient s'épandre de cette musique, et la sueur de sang qui paraissait d'autres fois se filtrer à travers l'archet.

Bihary porta à son comble le renom de l'art bohémien. Depuis longtemps l'aristocratie hongraise le patronnait et l'exaltait, mais en ce moment il devint comme partie intégrante de la représentation nationale; il fut, en quelque sorte, adjoint au cérémonial obligé de la diète

de Presbourg, figura en qualité d'art national au bal du couronnement, fut considéré, en un mot, comme un joyau du trésor, comme une fierté patriotique. Entre les années 1820 et 1830, Bihary lui prêta un tel lustre, que Vienne elle-même s'enthousiasma pour lui. La cour fit appeler, à plusieurs reprises, la troupe qu'il dirigeait; elle y joua à diverses fêtes, de même qu'à celles de quelques ambassadeurs étrangers, entre autres celui d'Angleterre. Les concerts qu'elle donna dans divers théâtres jouirent d'une grande vogue, et furent constamment suivis. On raconte même que l'empereur, entraîné par ce flot admiratif, était disposé à accorder des faveurs tout à fait exceptionnelles à Bihary, qui avait particulièrement attiré l'attention des membres les plus hauts placés de la famille impériale, mais qu'un soir, lorsqu'il lui demanda ce qu'il aurait souhaité obtenir de sa faveur souveraine, prête à lui octroyer l'ennoblissement, Bihary dérouta les bonnes intentions de Sa Majesté en demandant des lettres de noblesse pour *toute sa bande*. Généreuse largesse pour les siens, rude fierté de paria qui impose des conditions au renoncement de sa misère, ou subterfuge ingénieux pour esquiver un bienfait importun à son indépendance, le trait est beau.

CXXV

Ce personnage a été beaucoup trop célèbre de son temps, et le fait d'un artiste de cette race aussi populaire dans la haute société de notre siècle, où les sympathies qui, originairement, existaient peut-être entre le magyar et le bohémien, n'ont pu que s'effacer parmi les membres de la noblesse hongraise, qui s'est complétement associée, à l'heure qu'il est, aux manières des autres aristocraties de l'Europe, est trop curieux pour que sa biographie soit sans intérêt. Nous ne saurions mieux en peindre les principaux traits qu'en traduisant une notice récemment publiée sur lui par M. Gabriel Matray, que nous avons déjà cité plus haut.

« Jean Bihary, un des plus célèbres violons de la » Hongrie et Bohémien de naissance, naquit en 1769, à » Nagy Abony (comitat de Presbourg), où son père était » connu comme bon violon. Il passa son enfance et sa » première jeunesse auprès de parents paternels à Bőugő » (comitat de Raab), où il épousa à dix-huit ans Ève » Banyak, qui en avait alors quinze, et était fille d'un » très-célèbre cymballier à Szerdahely.

» Il avait déjà suffisamment étudié alors pour pou- » voir se mettre, comme premier violon, à la tête de

» l'orchestre dont son beau-père faisait partie. En 1802, » après la mort de celui-ci, il se rendit à Pesth, comme » chef de la bande de François Bakoš, et y acquit en peu » de temps une grande célébrité. Il recruta bientôt plu» sieurs instrumentistes très-habiles, entre autres Bakoš » Laczi (fils de François), qui essaya de rivaliser avec » lui, quoiqu'il n'eût que la place de second violon. » Ficsur (connu aussi sous le nom d'Ujvari), bon vio» loncelliste, fut amené à Pesth par Bihary, qui dirigea » encore ses études et l'adjoignit à son orchestre, de » même que Joseph Bakoš et Emmerich Mungyi, égale» ment renommés. Tous ces artistes moururent à Pesth, » du vivant encore de Bihary. Il n'y eut guère que Jean » Sarkozy, qu'il engagea en 1815, qui lui survécut, traî» nant encore à Pesth une misérable existence. Sa bande » n'était d'ordinaire composée que de quatre virtuoses » à archet et d'un cymballier.

» Bihary trouva promptement à Pesth les conditions » nécessaires pour perfectionner et développer son rare » talent. Il ne manqua pas d'en profiter, et fut récom» pensé de ses studieux efforts par l'admiration unanime » et toujours croissante de tous les artistes et Mécènes de » la Hongrie. Il fut considéré comme le roi de ses musi» ciens nationaux, et l'on n'osa bientôt plus laisser pas» ser une noce ou une fête quelconque, publique ou » privée, sans l'inviter. A Ofen, il jouait fréquemment » chez l'archiduc palatin, chef du royaume, et l'on peut » dire que l'enthousiasme excité par sa virtuosité, ré-

» haussa l'éclat des fêtes du couronnement. Il allait, » dans ces temps florissants, au moins une fois l'an à » Vienne, où l'on réclamait souvent sa troupe pour des » cérémonies de cour. Il y était en octobre 1814, au mo- » ment où avait lieu la distribution des croix après la » bataille de Leipsig. Pendant le congrès de Vienne, il » passa près d'une année dans cette ville, où il eut l'hon- » neur de jouer pour toutes les têtes couronnées de l'Eu- » rope et d'en être applaudi.

» Marie-Louise l'ayant engagé à un concert de cou- » qui eut lieu le 23 décembre 1814, remarqua la persistance » avec laquelle ses regards poursuivaient une des prin- » cesses du sang, qui paraissait lui plaire singulièrement. » Un de ses amis m'assura que c'était la reine de Naples » dont la beauté l'avait ainsi charmé ; mais la reine Ca- » roline ne vivant plus à cette époque, ce ne pouvait » donc être qu'une Czarewna de Russie, ou Marie-Ludo- » vica de Parme, à moins que ce ne fût l'impératrice » elle-même qui l'eût fasciné. Celle-ci s'approchant bien- » tôt de lui, s'informa s'il était marié. Sans se déconcer- » ter, Bihary répondit affirmativement, en ajoutant que » sa femme l'avait accompagné à Vienne. Sa Majesté » voulut qu'elle lui fût présentée sur-le-champ ; Bihary » alla la chercher et reparut bientôt accompagné d'Ève, » vêtue d'une manière brillante de son pittoresque cos- » tume national. Elle était jeune encore, d'une taille » élevée, assez forte, brune de couleur, puissante d'ex- » pression et d'un aspect imposant. L'impératrice la re-

» çut avec beaucoup de bonté, et la loua fort de ne point
» s'être séparée de son mari. Se tournant ensuite vers
» Bihary, elle lui dit que puisque le ciel lui avait donné
» une si belle et si fidèle compagne, il ne devait point
» être si sensible aux beaux yeux des princesses, et lui
» recommanda plus d'indifférence à cet égard qu'il n'en
» avait témoigné ce soir-là. Après cet entretien, elle fit
» remettre cinquante ducats à sa femme, et les fit re-
» conduire tous deux en voiture de cour.

» Mais la haute et puissante dame, ainsi admirée de
» Bihary, voulut le revoir, et l'entendre chez elle. Il
» émerveilla tous les auditeurs et se surpassa lui-même
» dans le concert qu'elle donna en son honneur. Le vio-
» loncelliste Ficsur, son élève, s'y distingua aussi, et
» comme il attendait une chaise pour commencer un
» morceau, la princesse lui céda la sienne. Avant de les
» congédier, elle leur remit gracieusement, elle-même,
» une médaille d'or à chacun.

» Bihary fut l'âme de la fête donnée à l'ile Sainte-Mar-
» guerite entre Pesth et Ofen, par Alexandra-Pawlowna,
» première épouse du palatin Joseph, à Catherine Paw-
» lowna, sa sœur, duchesse douairière d'Oldenbourg.
» Cette éblouissante fête eut lieu en plein air. Des jeunes
» gens de l'aristocratie hongraise y exécutèrent des dan-
» ses nationales, et la musique militaire du régiment Es-
» terhazy alternait avec l'orchestre de Bihary, très-indis-
» cipliné, mais d'une verve d'autant plus fougueuse et
» plus entraînante.

» Celui-ci ne fit que marcher de succès en succès » pendant un quart de siècle, durant lequel il visita les » principales villes de la Hongrie, de la Transylvanie, de » la Croatie, de l'Esclavonie et de la Gallicie. Il se trouva à » Erlau depuis le 29 novembre jusqu'au 4 décembre de » l'année 1824, et ce fut en quittant cette ville que sa » voiture versa entre Gyóngyős et Hatvan, et que dans » sa chute il se démit le bras gauche. Cet accident com» mença une série de revers, une nouvelle et triste ère » pour lui. Malgré les soins les plus assidus du plus cé» lèbre médecin de Pesth, Georges Stahly, les muscles » de ce bras restèrent toujours enflés, et Bihary se vit » subitement privé de ses moyens de subsistance, qui, » jusque-là, l'avaient habitué au bien-être, et lui avaient » procuré le luxe. Ne pouvant plus se charger que de » parties accessoires dans l'orchestre, il en confia la di» rection à Jean Sarkozy, et ne parut plus en public » après l'ovation qui lui fut faite à la diète de Presbourg » en 1825. Il fut très-profondément attristé par ce mal» heur, qui, le réduisant à l'impuissance, tuait l'artiste » en lui, et il en devint morose, de gai et de badin qu'il » avait été jadis. Abandonné peu à peu des meilleurs su» jets de sa bande, il en vint bientôt à ne plus gagner » qu'avec peine son pain quotidien, à l'aide de ceux qui » lui restèrent.

» A cette époque de détresse, il rencontra par hasard, » dans une hôtellerie, quelques riches seigneurs qui fu» rent vivement touchés de son changement, et des ef-

» forts qu'il lui fallait pour exécuter lentement quel-
» ques-uns de ces airs qu'il emportait jadis comme une
» redoute à la baïonnette. L'un d'eux, saisi d'un de ces
» mouvements poétiquement libéraux propres au sang
» hongrais, et avec cette délicatesse de cœur qui enseigne
» à l'obligé de s'enorgueillir d'un bienfait au lieu d'en
» étouffer la mémoire, enveloppa son bras malade de
» riches billets de banque. La Rochefoucauld a bien raison
» lorsqu'il dit que l'ingratitude est plus souvent encore
» la faute de celui qui donne que de celui qui reçoit; car
» lorsque le premier est blessant, le second devient of-
» fensé. Bihary rentra chez sa femme les yeux baignés
» de pleurs; dans leur grande pauvreté, ces ressources
» inespérées leur parurent un trésor inépuisable. Mais
» son étoile était sur son déclin, et il n'entendait plus
» faire allusion à sa brillante jeunesse sans avoir les
» yeux humides.

» Comme tout artiste pur sang, il avait été trop
» irréfléchi et trop généreux aux temps de ses triom-
» phes, pour avoir songé à faire des économies. Quand
» la vieillesse arriva en compagnie de l'infirmité,
» il dut vendre une à une ses bagues d'or et de dia-
» mant, ses tabatières de haut prix, ses pipes d'une
» grande beauté. Il n'y eut que son violon qu'il ne vou-
» lut jamais céder, même lorsqu'il n'en pouvait plus
» guère faire usage. Chaque fois qu'il était obligé de se
» séparer d'un de ces objets, auxquels il tenait à cause
» de leurs souvenirs de gloire, il en était très-doulou-

» reusement affecté. La mort mit enfin un terme à ses » souffrances qui devenaient de plus en plus insuppor- » tables. Horriblement tourmenté dans ses derniers » jours par la goutte et l'hydropisie, il expira à Pesth » le 26 avril 1827, dans la maison d'un certain Sa- » mogyi. On l'enterra le lendemain dans le cimetière » du faubourg Saint-François, aux frais de quelques sei- » gneurs hongrais. Les journaux annoncèrent son dé- » cès.

» Son fils unique Jean, né à Bőnya, en 1791, avait » beaucoup de talent comme violon, et fit partie de la » bande de son père. Il mourut malheureusement à » trente ans, le 12 mai 1821, d'une mort violente, résul- » tat de ses excès dans la boisson. Il laissa une jeune » veuve, Thérèse Lakatos de Komorn, et un fils, Fran- » çois, né en 1816 à Baja. Cet enfant fut élevé par son » grand-père, qui lui enseignait dès l'âge de cinq ans » des mélodies faciles, et les lui faisait exécuter pour en » appeler à la pitié excitée par son âge si tendre, et » gagner de quoi le nourrir. Il espérait, du reste, réus- » sir à en faire l'héritier de sa renommée, mais ce ne fut » qu'une illusion.

» La veuve de Bihary finit ses jours auprès de sa fille » Hélène, femme de Farkoš-Josy de Raab. Elle mourut » à soixante-dix-sept ans, en 1850 et fut enterrée pour » une somme de vingt florins qu'elle avait péniblement » amassée à cet usage.

» Bihary était de grande et forte stature; ses yeux

» toujours très-ouverts donnaient de l'originalité à sa » physionomie; ses traits étaient très-prononcés; son » caractère plein de franchise, d'insouciance et de gaieté. » Le beau sexe avait un grand attrait pour lui, et il se » prenait surtout de fantaisie pour la beauté des grandes » dames. Son esprit souple le faisant très-bien venir dans » les salons, et un tact fin le guidant toujours, il leur » faisait la cour sans gaucherie. Sa galanterie lui joua » bien quelques tours dans sa jeunesse, mais ils n'eurent » point de suites fâcheuses. Il était susceptible et cha» touilleux sur le point d'honneur. Il n'aimait pas les li» queurs fortes et ne buvait que par camaraderie. Il te» nait même très-sévèrement les musiciens de sa troupe, » à cet égard comme à d'autres. Ainsi qu'eux, il portait » un costume qui leur avait été primitivement donné » par le colonel Charles Kubinyi, dont la bourse toujours » ouverte pour Bihary, lui avait rendu de fréquents » services. Il consistait en pantalons de coupe hongraise, » gros bleu, ornés de galons et de franges noirs, de dol» mans rouges chamarrés de noir et de gros bleu, à » manches doublées de fourrures d'agneaux. Leur coif» fure était un kolpak de loutre, avec une plume blan» che. Ils continuèrent plus tard à renouveler, à leurs » propres frais, cet habillement qui resta stéréotype. » Bihary portait seul des galons d'or. Aujourd'hui, les » musiciens bohémiens ne mettent ce costume qu'à de » grandes occasions, et se vêtissent d'ordinaire avec élé» gance à la mode du jour.

» Bihary se distinguait surtout par la virtuosité avec » laquelle il exécutait la musique nationale, qu'il inter» prétait librement et semblait comme improviser à » chaque fois. Son jeu, quoique plein de cette fougue » sans laquelle on n'*enlève* pas un auditoire hongrais, » n'était pas lourdement surchargé de passages et de » hors-d'œuvre, et il savait dire certaines mélodies sim» plement mais avec une expression qui affectait chaque » cœur. Ses *Frischka* étaient d'une verve entraînante et » comme enivrante; ses *Lassan* d'une mélancolie navrée » et élégiaque, qui impressionnait même les hommes du » métier venus pour les juger uniquement du point de » vue de la facture. Alors on répétait souvent et les » *Frischka* et les *Lassan!* Aujourd'hui on paraît avoir » résumé toute la musique nationale dans le *Csardas.*

» Bihary possédait à un haut degré un don comme » inné dans la race bohémienne, celui de s'assimiler » promptement, et de transformer des éléments qu'on » eût dit leur être étrangers. Quelque thème qu'il jouât » il lui donnait une accentuation qui en changeait la » nature conformément à son sentiment, et le prosodiait » d'une manière neuve et toute particulière. Il n'apprit » jamais à connaître les notes, mais il lui suffisait d'avoir » entendu une fois un motif pour le reproduire aussitôt, » en le modifiant de cette façon étrange que nous venons » de dire. Si un orchestre qui alternait avec le sien, » jouait à un bal des *françaises* ou des *allemandes*, à peine » étaient-elles achevées, qu'il les reprenait avec une vi-

» gueur nouvelle. Aux bals réguliers qui avaient lieu à
» l'hôtel des *Sept-Électeurs*, alors le point de réunion du
» beau monde de Pesth, et maintenant transformé en
» une belle maison particulière, il commençait généra-
» lement à jouer à minuit. Il établissait d'abord une sorte
» de concert, en choisissant des morceaux d'un carac-
» tère lent et triste, parfois funèbres, durant lesquels
» personne ne dansait. A la seconde partie, déjà plus
» vive, quelques paires s'élançaient sur le parquet,
» après quoi il attaquait des *kalamayka*, puis des qua-
» drilles, des écossaises, des menuets qu'on dansait avec
» un rare entrain. Il se retirait après deux ou trois heu-
» res de la nuit.

» Comme compositeur Bihary ne peut plus être jugé
» par nous. Il n'avait ni le temps, ni la patience de ré-
» fléchir et de noter les inspirations de sa fantaisie. Il
» eût fallu, pour les conserver, les sténographier à son
» insu; car combien d'esprits perdent la grâce de leur
» spontanéité, à la seule pensée de voir leurs impulsions
» immédiatement inscrites en procès-verbal. Il est très-
» douteux qu'il soit le véritable auteur de plusieurs
» morceaux publiés et répandus sous son nom. Il repro-
» duisait d'une façon admirable les œuvres de Lavatta
» et de Csermak. »

CXXVI

Lavatta [1] et Csermak ont été les plus illustres d'entre les Hongrais qui se sont fait un nom, en s'efforçant d'imiter le *fion* de la virtuosité bohémienne. Comment ne parlerions nous pas longuement de Csermak de glorieuse et infortunée mémoire? D'entre ceux qui ne sont pas nés sous les toiles d'une *Szatra*, il est le seul, selon nous, qui ait trouvé le vrai filon, de cette riche mine comparable au si fameux métal de Corinthe, qu'on prétendait un parfum soave et qui dut son existence à une catastrophe durant laquelle toutes les espèces de métaux furent fondues en une lave brûlante. La musique bohémienne n'est-elle pas aussi une soave agrégation d'éléments disparates et hétérogènes fusionnés ensemble au feu sombre et faé de la douleur?

[1] La biographie de Lavatta étant moins circonstanciée, nous nous bornons à citer ce grand artiste, qu'il faut connaître dans ses œuvres. Sa fin ne fut point aussi tragique, mais également triste que celle de Csermak. Le sentiment bohémien troubla sa raison, sinon par la folie, du moins par l'hébétement de l'ivresse, ce qui, par une anomalie de plus, est un fait rare parmi les Cygans, dont les vieillards montrent d'ordinaire beaucoup de verdeur, malgré les excès de toutes sortes dont leur vie est comme pétrie.

Il est difficile de faire comprendre aux étrangers à quel diapason élevé est monté le ton de l'admiration de ceux qui l'ont connu et entendu, et de quelles hyperboles ils se servent en parlant de l'impression que produisait son talent. On conçoit cet enthousiasme à la vue de ses écrits qui contiennent les qualités les plus saillantes de l'art bohémien; si bien que nous nous sommes mainte fois demandé, si par quelque obscure liaison, il ne se trouvait pas du sang des Rommy dans ses veines, car il appert avec évidence qu'à son feu seulement pouvait s'allumer l'inspiration du plus grand *compositeur* en ce genre. En s'identifiant par une sympathique divination à l'esprit qui y règne, un artiste poëte peut arriver à déclamer, à coordonner, à rallier et à exécuter ces chants, selon le sentiment qui les a dictés; mais pour les exhaler comme un arome inhérent à notre nature, il faut être de la nature auquel cet arome est propre.

Le comte Étienne Fay, un de nos amis, amateur passionné de musique bohémienne, bien connu comme tel en Hongrie, ayant plusieurs fois eu à son service des chapelles remarquables composées de Bohémiens et dépensé beaucoup d'argent pour leur entretien, aussi bien que pour la collection qu'il fait de leurs meilleurs airs, nous écrivait dernièrement sur le malheureux Csermak, qu'il a longtemps et beaucoup connu, quelques lignes qui, en renfermant les principaux faits de sa biographie, peuvent donner une idée de l'espèce de culte qui se rattech oeà s

mémoire et du style *sublime* qu'on emploie d'habitude en Hongrie lorsqu'il est question de lui. Nous reproduisons cette page par une traduction d'autant plus exacte que l'original est plus original, et sans assumer la responsabilité de ce panégyrique entrecoupé d'interjections et d'apostrophes.

CXXVII

« Csermak ! C'est un nom dont la Hongrie doit se glo-
» rifier et se glorifie en effet à juste titre, car celui qui l'a
» porté fut doué d'un génie essentiellement hongrais et
» fut son plus grand, son plus immortel compositeur !
» Cela n'empêche pas que ceux qui ne sont pas de cette
» nation l'admirent autant que ceux qui en sont, les
» savants et les professeurs autant que les profanes.
» Tous sont obligés de rendre hommage au sens profond,
» à l'originalité étrange avec lesquels il a réuni l'art et
» le sentiment vraiment antique de la nationalité. Quel
» abîme de sensibilité, quelle éclatante richesse son ar-
» chet n'apportait-il pas à chacune de nos mélodies !
» Son jeu tantôt lent et mélancolique, tantôt vif et pro-
» voquant comme le cliquetis des éperons, semblait cra-
» cher le feu et ne peut jamais s'effacer de la mémoire
» des heureux qui l'ont entendu exécuter ses élégants
» czardas, dont la phrase claire et nette cache un si

» haut mysticisme ! Qu'il est cher à tout cœur hon-
» grais !

» Un mystère plana sur sa naissance. Lui-même se di-
» sait né en Bohême, signait Antoine *de* Csermak *nobilis*
» *et Luidi et Rohans*, et revendiquait tous les priviléges
» de la noblesse. Les autres disaient qu'il était fils d'É-
» tienne Illeshazy, comte suprême héréditaire du comi-
» tat de Trencsin et de Liptau. M. de Roby, chez qui
» Csermak a demeuré pendant quatre ans, à Iszif,
» dans le comitat du Templin, me dit un jour que sa
» mère était une dame de Bohême de haute naissance. (?)
» Ce qui est certain, c'est que Csermak porta toujours
» un attachement vraiment filial au comte Illeshazy, et
» qu'on l'a vu quelquefois rougir quand ce nom était
» inopinément prononcé devant lui. Quoi qu'il en soit,
» il est sûr que ses sentiments étaient ceux d'un vrai
» Hongrais ! On ne sait pas l'année de sa première arri-
» vée en Hongrie. Il donna d'abord des leçons de violon
» à Vienne, puis dans les comitats avoisinants. Bientôt
» il vint à Pesth, où il remplit des fonctions de maître
» de chapelle pendant quelques mois. Là, il entendit
» pour la première fois Lavatta. Quoiqu'il connût déjà
» la musique hongraise et qu'il l'aimât avec ardeur, il
» ne jouait pourtant encore que des concertos de violon
» forts savants et des quatuors, ce qui lui valait les élo-
» ges admiratifs des connaisseurs. Mais un jour, le
» prince Grassalcowich l'ayant invité à venir le voir à
» son château de Godolo, Bihary y joua avec sa bande;

» Csermak l'entend, fond en larmes, se précipite au » cou du jeune Bohémien, et se voue désormais exclu- » sivement à la musique nationale. Dès lors, il fut fêté » dans tous les palais et dans toutes les maisons de l'a- » ristocratie hongraise; joua aux concerts de la cour à » Vienne et fit même un voyage en Russie. Toute la » Hongrie enthousiasmée avait les yeux fixés sur lui, et » s'arrachait avec rage et fureur ses compositions, quand » il retournait dans notre cher pays. Lui, il allait de » village en village, de forêt en forêt, tantôt faisant so- » ciété avec des brigands, tantôt se *joignant à des Bohé-* » *miens*, pour surprendre quelque mélodie populaire » encore inconnue et en amasser des trésors dans les ca- » barets de campagne. Il passa ainsi bien des années à » parcourir nos *Pustas* [1], nos *Sulyasen* et nos *Kanaszen*. » Lorsqu'il reparut dans le monde, il l'éblouit par l'éclat » de son talent, car il était arrivé à l'apogée de son gé- » nie. La Hongrie n'avait point encore possédé de com- » positeur virtuose qu'on eût osé lui comparer, et il » serait téméraire d'espérer qu'il se rencontrera dans » l'avenir un successeur digne de porter ses lauriers. » Son archet avait autant de sonorité et de majesté que » celui de Spohr, autant de mordant que celui de » Lipinski, autant d'agilité que celui de Rode, et » il pouvait prendre le mauvais violon du premier » Bohémien venu, sans pour cela manquer de charmer

[1] Contrée déserte.

» son auditoire. C'est incroyable à quel point il sut saisir le caractère national hongrais ! Il n'y avait pas de bal dans une ville quelconque de notre patrie, si éloignée qu'elle fût, où il ne fût invité, pour faire entendre, dans les intervalles de la danse, quelques-uns de ses airs si touchants. Ce météore, ce soleil brillait alors de tous ses feux et la Hongrie entière se réjouissait de le posséder.

» Un événement imprévu donna un cours fatal à sa destinée et exerça la plus triste influence sur sa vie. En passant à Erlau, il y fit la connaissance de M. Roby, et par suite de cette rencontre de hasard alla demeurer chez lui, à Iszif, où il passa quatre ans. Là il s'énamoura d'une jeune fille qui devait être d'une grande beauté. Les uns disent qu'elle appartenait à la haute noblesse, d'autres qu'elle n'était qu'une simple villageoise. Malheureusement le charme de son génie et la violence de son amour ne touchèrent pas un cœur cruel; il ne fut point payé de retour. Ce fut un coup mortel pour une âme aussi susceptible que la sienne. Un noir chagrin s'empara de lui, et une mélancolie morne augmenta de jour en jour dans son esprit. Pour s'en distraire il s'adonna à la boisson, et, ne pouvant résister à ces deux stimulants, il devint fou. Il continua pourtant de jouer et de composer d'une manière sublime, et l'on pourrait dire qu'il s'éleva à lui-même un monument funèbre dans son morceau en *la mineur* d'une tristesse si infortunée, et qu'il intitula

» *Szezonolellen Szerelem* (Amour malheureux). M. Roby » lui donna les plus nombreuses preuves d'une tendre » amitié ; mais Csermak s'échappa de chez lui dans un » accès de folie, et depuis ce temps erra dans le pays » couvert de haillons comme un mendiant, pieds nus, » l'œil hagard, la chevelure en désordre. Insensible dé» sormais à tous les sentiments humains, il n'en conti» nuait pas moins à faire des prodiges sur son violon. » Il était terrible à écouter lorsqu'il faisait pousser à » son instrument de sauvages cris de douleur ; ce n'é» tait que lorsque le violon lui tombait des mains, qu'on » se souvenait que celui qui avait si fortement ému par » son jeu n'était plus qu'un être misérable qui ne pou» vait inspirer que de la pitié.

» Il y a maintenant trente ans, j'étais à Édelin, comi» tat de Barsod, et j'assistais avec plusieurs musiciens à » une messe que le comte François Deszőfy, qui jouait » lui-même fort bien de l'orgue, faisait exécuter. Au mi» lieu de la solennité, un homme en lambeaux entra » tout d'un coup, l'œil enflammé et les gestes agi» tés, se précipita vers l'orchestre, arracha le premier » violòn des mains de celui qui le tenait, et, à la faveur » de la stupéfaction générale, joua toute la partie comme » d'inspiration. Lorsque cet étrange inconnu eut déposé » l'instrument dont il s'était si brusquement emparé, on » lui demanda qui il était, et il répondit fièrement : » Csermak ! A ce nom magique, tous nous nous jetâmes » à ses pieds. Le comte Deszőfy le fit aussitôt revêtir d'un

» costume plus digne d'un si grand nom; au bout » d'une demi-heure, il revint, sans que sa physionomie » exprimât de changement, avec une tournure cavalière, » et nous regarda tous avec une espèce de nonchalance » dédaigneuse. Il refusa de jouer encore, en prétendant » que la Vierge le lui avait défendu. On ne détruisit son » scrupule qu'avec du bon vin de Tokay. Après en avoir » vidé quelques verres, il ressaisit le violon et joua... Je » puis dire, sur ma conscience et en toute vérité, que » jamais je ne vis Paganini bouleverser ainsi ses audi- » teurs, bien moins encore Rode. Il exécuta le morceau » connu sous le nom de *Csifrásay* avec une perfection et » une agilité de doigté dont je ne crois pas Lipinski ca- » pable à ses meilleurs moments, avec une chaleur et » une sorte de sombre désespérance vraiment bohé- » miennes.

» Csermak allait d'habitation en habitation mendier ce » qu'il lui fallait pour vivre, et on l'a vu maintes fois » demander une paire de bottes à la porte d'un château, » et récompenser l'aumône ou l'hospitalité qu'on lui fai- » sait par les chants les plus divins. Ses inspirations s'é- » parpillèrent ainsi, sans que nul songeât à recueillir » ces fragments précieux, dont la plus grande partie est » ainsi perdue pour nous. Lorsque l'accueil qu'on lui » faisait lui plaisait, il s'arrêtait plus longtemps dans un » endroit, mais rarement au delà de deux jours, et *rien* » *au monde* ne l'eût décidé à renoncer à sa vie vagabonde. » Il mourut dans un pauvre cabaret, et quelques heu-

» rès avant sa mort il écrivit la mélodie du nom de *Csermak Hallala* (Mort de Csermak). Il ne put la terminer à » cause de son extrême faiblesse, et, sentant sa fin approcher, il ajouta au bas de la page ces mots : *Que Bihary l'achève*. Quelques heures après il n'était plus. » Ses restes reposent, dit-on, au cimetière de Veszprim. »

CXXVIII

Singulier tableau que celui de la destinée de ces deux hommes! Bihary n'est-il pas le parfait représentant de sa race? Il fut sans instruction, sans désir, sans aptitude pour les connaissances réfléchies et ces travaux qui, en faisant de l'art un monument, prolongent sa durée et solidifient la gloire de ses maîtres; sans autre culture que celle qu'on acquiert par un commerce continu avec une société civilisée, lorsqu'on est doué d'un tact subtil, d'une compréhension prompte à saisir les nuances de sentiment qui ont établi les bienséances, et que l'exagération du décorum parodie seulement; d'une humeur gaie, ouverte, cordiale, amoureuse de changement, de voyages, de belles femmes, d'enthousiasmes, d'applaudissements, de fêtes, d'excitants et d'ivresse d'imagination et de sens, il n'a cependant jamais été exempt des sentiments de tristesse désolée, éperdue, irréméable, enamérée et inconsolable, dont les siens sont imbus.

Il a joui de sa popularité simplement, noblement; il a aimé l'atmosphère chargée d'électricité qu'il répandait autour de lui par ses chants; il chérissait les moments où, ému lui-même, il voyait les autres contagiés de ses impressions. Il les faisait pleurer et tressaillir en face de sa secrète amante, de sa reine à lui, la Douleur qu'il évoquait à leurs regards, imposante et solennelle; puis il effaçait cette vision et les faisait danser et se réjouir avec une passion et une rage que ne savent pas communiquer ceux qui ne sont jamais descendus au fond du Tartare que cette grande apparition habite, dans les plus profondes régions du cœur humain. Quand sont venus les mauvais jours, il les a traversés également insoucieux, quoique plus attristé. Mais, n'ayant pas connu le besoin dans sa jeunesse, il n'avait pas appris à le satisfaire par des moyens répréhensibles et resta toujours irréprochable et honorable. Vrai Bohémien, il fut sans haine ni rancune contre la société, mais fier, fou de liberté et fidèle à sa race, qui, en des conditions aussi favorables que les siennes, ferait preuve probablement des mêmes qualités de noblesse d'âme innée, instinctive, irraisonnée, des mêmes défauts d'incurie, d'imprévoyance, de légèreté, de vivacité passionnelle, des mêmes facultés artistiques, du même éloignement pour ces tendances de l'esprit qui nous portent à la méditation, aux considérations spéculatives, aux inductions abstraites, aux déductions logiques, aux conséquences philosophiques, aux subtilités de la métaphy-

que, aux tâches du calcul, avec la même renonciation des avantages qu'on en obtient. Ne trouverait-on pas en elles, comme en lui, l'horreur de la science, de l'analyse, de la pensée; l'amour de l'amour, le besoin de la passion, la complaisance en la douleur comme l'abandon à la joie, la poursuite éternelle d'un idéal poétique chatoyant, image toujours brisée, toujours reconstruite, comme les mirages qui viennent induire en erreur les caravanes du désert en leur montrant des oasis et des fontaines, des villes et des lacs vers lesquels ils marchent et courent sans jamais les atteindre, les voyant s'éloigner, se dissiper, se reformer, se rapprocher, et ne se persuadant jamais que ces tableaux ne sont que des illusions! Le *sentiment* prédominant exclusivement toutes les facultés de l'intelligence, tel est le fond du caractère bohémien, de l'art bohémien, et tel fut le trait distinctif de la destinée de son plus brillant type, le grand Bihary.

CXXIX

Csermak est la saignante victime de l'antithèse cruelle qui se rencontre en celui qui, élevé dans un milieu façonné comme celui de notre civilisation, essaye ensuite de se replonger dans l'état primitif, dont les Bohémiens ne veulent pas sortir. En s'y tenant attachés ils arrivent à une surexcitation qui nous semble bien avoisiner l'in-

sanité, mais qui du moins laisse intactes les plus nobles fibres de l'être, celles du cœur. Pour peu qu'on veuille retourner à cet état primitif après avoir vécu et senti autrement, on risque d'amener le bouleversement radical de ces nobles facultés qui sont le privilége exclusif de l'homme dans ce monde, catastrophe que nous désignons par le nom de *folie*. Il peut se faire que dans le sommeil absolu de certaines de nos puissances virtuelles, d'autres arrivent (sans faire rompre totalement l'équilibre nécessaire pour empêcher l'extinction finale des lumières de la raison), à un développement extraordinaire. Sitôt cependant que toutes sont en éveil, vouloir faire atteindre ce même degré d'intensité à quelques-unes d'entre elles, c'est s'exposer à ce désastre définitif, à ce cataclysme qui établit un perpétuel chaos dans notre âme. Il est des abîmes qu'on ne côtoie sans y être englouti qu'en fermant les yeux; si la vue est assez exercée pour en sonder l'insondable profondeur, en apercevoir toute l'horreur et toutes les tourmentes, le vertige s'empare des sens et l'on perd l'équilibre de l'esprit, les dernières lueurs du jugement et les dernières forces de la volonté. Par une sorte de prodige les Bohémiens sont *restés* ce qu'ils étaient, mais on ne *devient* ni *redevient* Bohémien dans *toute* l'acception de ce mot. Dès l'instant que certains points de vue se sont ouverts à nos regards, que nous sommes sensibles à certains charmes et à certaines peines inconnues de lui, susceptibles de certains désirs et de certaines

aspirations qui lui sont étrangers, vainement essayerions-nous de braver avec le même courage l'opprobre et le besoin; de porter avec la même aisance la honte du ban et les tiraillements de la faim, les appesantissements de la fatigue et l'exhaustion de la misère. Si à l'amour se mêlent les satisfactions et les souffrances de l'amour-propre, si au mariage s'adjoint l'idée du ménage, si l'amant voit déjà dans la jeune épousée la future mère de famille, si pour l'artiste l'idée de la gloire se confond avec celle du patrimoine héréditaire, la vie bohémienne devient un poison auquel on ne résiste plus. Pour persévérer avec une inaltérable sérénité dans certaines abnégations et ne pas regretter certaines répudiations, il faut ignorer toute la valeur de ce que l'on perd, ou n'en faire aucun cas de par une foi, une espérance et un amour qui ont leur point de départ et leur point d'appui en dehors de ce monde, de toutes ses pompes passagères, de toutes ses joies fallacieuses, de toutes ses promesses mensongères. Csermak avait grandi entre nous autres hommes civilisés, il avait reçu notre éducation, joui de nos plaisirs, goûté à nos mets; lorsqu'il voulut se faire bohémien pour chanter en vrai Bohémien, l'entreprise se trouva au-dessus de ses forces et il en expia la témérité par la plus horrible des infortunes. Et comme si la liberté se fût changée en furie pour lui, parce qu'il n'était pas appelé à en être le serviteur, alors qu'il eut perdu toute suite dans son raisonnement, il ne garda plus qu'un vague et confus

instinct de cette vie nomade qu'il avait voulu trop tard adopter, car on n'est capable d'en savourer impunément *tous* les charmes que tant qu'on n'en a pas connu d'autres.

CXXX

Il eût été peu difficile de prévoir à l'avance que lorsque la musique bohémienne aurait atteint un point de perfection et un degré d'éclat pareil à celui qu'elle a obtenu depuis un siècle, elle aurait des admirateurs fanatiques, des imitateurs nombreux, et que la haute société ne manquerait pas non plus de s'en enticher. En effet, il vint un moment où en Hongrie tous les musiciens durent la connaître, car tous les dillettantes demandèrent à en consommer et voulurent aussi en fabriquer. On ne tarda pas à briguer des brevets d'excellence dans ce genre, et à rivaliser à cet égard. On ne se contenta plus de l'écouter dans ses versions traditionnelles, on nota soigneusement les unes et l'on s'empressa plus soigneusement encore de corriger ou d'embellir les autres. L'on finit par composer dans ce style, avec ce parti pris que le caprice de la mode et l'empire de la vogue inspirent aux médiocrités et aux talents inférieurs qui, dénués d'individualité propre, ont une certaine habileté à simuler celles dont l'engouement universel leur impose

l'admiration. La science s'avança aussi dans ce mouvement, excitée par un intérêt aussi vif qu'unanime. On prit à tâche de recueillir les traditions, et ensuite de remonter à leur origine, ce qui fut une entreprise fort épineuse, et comme nous l'avons indiqué, couronnée de peu de succès. A défaut de sources et de matières l'archéologie se prit à rechercher les anciens instruments, à en retracer l'historique, à suivre la naissance et le sort des mélodies les plus populaires.

Comme il est impossible de juger d'un art par ouï-dire, et que nous ne possédons pas la moindre donnée pour nous figurer ce qu'était la musique bohémienne avant nous, puisqu'elle n'a existé que pour ses auditeurs et n'a jamais été transmise par l'écriture mais par le procédé oral, nous ne saurions dire si, comme il est néanmoins probable, cette fois encore la théorie est venue lorsque la pratique s'en allait. Des artistes aussi remarquables que Bihary et Csermak ne sauraient marquer la décadence d'un art que comme la crête des montagnes marque la fin d'une marche ascendante. Mais il ne serait peut-être pas tout à fait faux d'observer que, depuis eux, les grands virtuoses sont devenus d'autant plus rares, que la rage scientifique a plus jordonné dans cette branche de la musique. On dirait que la vie s'en retire à l'approche de la loupe et du scalpel. L'art, comme une belle femme, veut être embrassé avec amour et passion pour déployer ses plus chastes grâces, ses plus ardentes, ses plus provoquantes

séductions; mais il s'évanouit, comme elle s'évanouirait, si on le dénude pour analyser ses articulations, surprendre ses pulsations et rechercher par l'inspection de ses plus intimes beautés les traces de ses procédences généalogiques.

La musique bohémienne devint dans notre siècle de plus en plus un sujet d'orgueil hongrais, et l'on en précisa la qualité nationale à tort ou à raison, en substituant la dénomination de *musique hongraise* à celle de *musique bohémienne*. Tous les jours on considère davantage les Bohémiens comme de simples *exécutants*. Peut-être donnent-ils lieu à cet effacement de leur nom par celui de leur caractère?... Ce n'est pas sans raison qu'il a été dit qu'entre deux grandes épreuves, celle de la prospérité était plus difficile à supporter que celle de l'adversité. Le succès européen que ces virtuoses à demi sauvages eurent au congrès de Vienne, n'a pas été pour eux un heureux stimulant. Les bandes les plus à la mode ont vu leur verve s'émousser et leur originalité se trivialiser. Pour notre part, nous avons pu remarquer combien l'influence du grand air et la présence de leurs hordes agissait favorablement sur elles, combien elles perdaient par le contact continu d'autres formes de l'art. Un respect involontaire pour cette même civilisation qu'ils repoussent ne leur permet pas de se rendre clairement compte de la supériorité qui gît dans le mépris qu'ils en font, et dans leur ignorance de ses règles. Ils croient améliorer, perfectionner leur art en le rappro-

chant du nôtre, et lui ravissent ainsi son originalité et son étrangeté, en font une production pâle et dénuée de caractère.

CXXXI

Jadis presque chaque bourgade de la Hongrie avait sa troupe de musiciens Cygany, qui ne se transportait que dans un certain rayon, y trouvant suffisamment de quoi pourvoir à ses besoins lorsqu'elle quittait ses forêts et ses camps. Il y en avait de plus ou moins célèbres, et des comitats entiers étaient connus et cités pour l'excellence de leurs virtuoses. La plupart des grands seigneurs avaient à leurs gages des orchestres dont les artistes se relayaient, et ils mettaient de la vanité à rivaliser entre eux et à se disputer les meilleurs. L'art bohémien s'était ainsi répandu sur tout le territoire hongrais comme une végétation de lianes entrelacées et florissantes. Toute la population en était pour ainsi dire couverte; s'était bien un plaisir, un goût national; car tous, riches et pauvres, grands et petits y participaient et en jouissaient au même degré, puisque c'étaient les mêmes virtuoses et les mêmes orchestres qui tantôt émerveillaient les princes et les plus grands seigneurs, tantôt charmaient et attendrissaient le peuple, jouant avec le même *brio* et la même poésie dans les granges où dansent les

paysans que sous les lambris dorés où les grandes dames s'étiolent. Les troupes les plus distinguées étaient bien soldées annuellement par des magnats, mais elles ne s'engageaient jamais que pour un temps limité et se rendaient ensuite, soit ensemble, soit séparément dans les villes les plus considérables, aussi bien que dans les plus petits hameaux, pour y rester dans les mêmes conditions que les autres. Il ne se rencontrait que de temps à autre des individus ou des bandes assez extraordinaires pour être exceptionnellement appelées de fort loin.

Maintenant, les Bohémiens virtuoses sont devenus commis voyageurs de nomades qu'ils étaient. Au lieu de s'en aller avec leur tribu en pliant leur tente et en emportant leur chaudron dans un chariot poudreux, ils se transportent d'une capitale à une autre par chemin de fer, formés en *société*, pour *faire des affaires*, à l'européenne.. Depuis qu'ils ont humé une nouvelle atmosphère musicale, que l'art a cessé d'être une joie pour eux plus encore qu'un métier, depuis qu'ils ont appris cette avidité de gain, cette passion du lucre propre aux grands centres commerciaux, infiniment plus corrompues et plus corrompantes que l'habitude de vol quand il est exercé avec une sorte de naïveté primitive, ils se sont voués, comme beaucoup d'autres, au monstre de la spéculation, cherchant la réputation pour trouver de l'argent, et oubliant, dans ce culte hideux, lorsque c'est l'artiste qui s'y adonne, l'art pour la cupidité.

CXXXII.

Que pouvaient-elles comprendre les populations blasées et à moitié gangrenées des grandes capitales à cet art éclos au sein de la nature, à qui il avait fallu quatre siècles au moins pour croître jusqu'à devenir comme un grand arbre touffu, ombrageant tout un pays de ses branches superbes? La curiosité, la badauderie les ameuta d'abord autour de cette nouveauté, mais en s'apercevant que les sentiments chantés dans cet idiome noble et bizarre, leur étaient complétement étrangers, elles voulurent retourner à leur alimentation vulgaire et habituelle, elles voulurent réentendre leurs lieux communs, ritournelles usées, ariettes fanées, danses sans poésie. En châtiment de la faute qu'ils avaient commise de prendre pour but un intérêt sordide, les Bohémiens durent sacrifier leur art, et apprendre à entremêler leurs accents passionnés et leurs chants adorables, de romances, de cavatines, d'ouvertures, de *pots-pourris* (et très-pourris!) du jour pour amorcer et retenir leurs auditeurs. A ce métier, leur vrai mérite se perd Ils se déshabituent de plus en plus de leur art, et en maints endroits ils ne jouent plus la musique bohé-

mienne que sur demande expresse et payement stipulé. Mais leur but principal désormais a été atteint. La foule, en retrouvant chez eux ses vieilles connaissances, en revoyant parmi eux quelque friperie de théâtre, assez semblable à ces robes de bal qui, après avoir ébloui dans leur fraîcheur, s'étalent en ignobles loques chez les revendeuses, les prend, sans tarder, au sérieux, persuadée que le théâtre ne se permettrait pas de lui offrir du similor, et que les diamants qu'on y voit sont tous de la plus pure eau. Ayant entendu conter merveille des Bohémiens et de leur virtuosité, et croyant avoir vraiment entendu quelque chose de singulier lorsqu'elle n'a écouté que ses flons-flons les plus rebattus, elle s'en retourne aussi satisfaite qu'après avoir digéré l'indigeste amas de musique que tout orchestre de racroc exécute dans les jardins publics ou dans les entr'actes de comédie.

CXXXIII

Du reste, ce n'est pas seulement chez les musiciens bohémiens qu'on peut remarquer l'affaiblissement graduel du type national. En perdant les contours qui dessinaient et accentuaient leur originalité, ils partagent le sort de la plupart des nations actuelles, englobées par l'impulsion generale de notre époque, tendant à détruire

les traits saillants qui distinguent leurs mœurs, leur manière d'être et de voir. On ne saurait se dissimuler que si maintenant l'esprit humain semble atteindre un développement prodigieux dans toutes les branches de son activité, science, industrie, commerce, spéculation, découverte, etc., il perd en spontanéité dans les individus ce qu'il gagne en étendue dans les masses. A mesure que ses travaux embrassent une plus grande échelle, il réclame davantage le concours du grand nombre, et, ne pouvant éviter de se prêter aux exigences de cet associé indispensable, l'individu se sent, sinon broyé, du moins comme aplati sous le gigantesque cylindre que la société fait passer sur ses passions, ses travers, ses aspérités, ses angles sortants, sès excentricités. Dès son enfance, il est saisi par ses mobiles les plus intimes, les plus promptement irritables, par ses intérêts les plus vifs et les plus chers, et enserré dans les étaux des nécessités et des convenances sociales où il rencontre comme un immense laminoir destiné à aplanir toutes ses rugosités; après cet écrasement qui le prive de toutes les particularités propres à son caractère personnel, il est encore jeté dans un dernier moule, celui des bienséances du salon, qui lui donne une forme pareille à celle de tous les autres, et d'où il sort exemplaire semblable à son prédécesseur, à son voisin, à son successeur.

Sous ce terrible niveau qui égalise les statures sinon les élévations sociales, l'art est certainement le plus re-

bondissant des éléments qu'il comprime. Relevant directement de l'imagination, il ne se laisse guère revêtir d'une livrée uniforme. Cependant, il se ressent beaucoup trop de cette influence. L'obligation d'en appeler à un public cosmopolite, répand l'habitude de la collaboration, et celle-ci remplacera de plus en plus fréquemment l'inspiration et la volonté d'un seul, comme la machine remplace déjà la main-d'œuvre. Le caractère national des diverses écoles, par exemple, tend à s'évanouir. Pour ne parler que de la musique, nous voyons celle de l'Italie n'être plus si éloignée de celle de l'Allemagne, et les scènes de Paris devenir un composé éclectique d'éléments divers pris à la France, à l'Italie et à l'Allemagne. Nos Bohémiens, une fois transplantés sur ce forum, pouvaient-ils ne pas finir par jouer du Meyerbeer, du Donizetti, du Strauss et du Lanner? Sous peu nous les entendrons sans doute donner à leurs concerts du Mendelssohn, du Schumann, du Wagner, du Berlioz. Eux, les enfants les plus immédiats de la fantaisie et de la libre inspiration, ils se façonneront à réciter les produits dus aux génies les plus réfléchis, aux artistes les plus penseurs. En les voyant ainsi organiser des troupes qui filent sur toutes les lignes ornées du panache blanc de la locomotive, paraître et disparaître à Paris, à Londres, à Bruxelles, à Berlin, etc., nous prévoyons que le temps arrivera très-prochainement où leur gloire ne sera qu'un ressouvenir, où l'art bohémien aura été!

CXXXIV

Dans cet état de choses, ce fut pour nous une vive satisfaction de rencontrer un jour un jeune Hongrais qui, tout en possédant parfaitement le *comme il faut* des cercles qu'il a fréquentés, n'en a pas moins conservé assez d'individualité, assez de spontanéité pour qu'on puisse prévoir qu'il sera dit un jour de lui ce qu'on ne dit encore que de Csermak, que, sans être un Rommy, il s'est pourtant assimilé le sentiment et l'art bohémien. Seul d'entre les violons actuels il possède la tradition authentique de la forme véritable comme du sens ésotérique de cet art. Jamais nous n'avons écouté *Reményi* sans une émotion qui pour la première fois faisait revivre dans notre âme les souvenirs que Bihary y avait laissés. Jeune Tyrtée de dix-sept ans, il fut attaché à la personne de Gyorgey durant la guerre de Hongrie, en qualité de virtuose. Il jouait du violon avant et après le combat. Il quitta son pays avec l'émigration, résolu de se vouer désormais uniquement à l'art. Les journaux en parlèrent avec beaucoup d'éloges dès son début dans la publicité. Il se fit connaître d'abord à Hambourg, puis à Londres, et enfin il alla en Amérique, commença à s'y

naturaliser, et en revint bientôt malgré les succès qu'il y eut, n'y trouvant pas assez d'éléments sympathiques à *son art*. Retourné en Europe, ses concerts eurent encore plus d'éclat que les précédents. Malgré les applaudissements qu'il a déjà recueillis, il semble être de ceux qui ont un but plus élevé que de se faire un nom suffisant pour amasser de l'or, et qui, leur vie durant, n'en ont pas fini avec le progrès, tendant imperturbablement vers un idéal suprême. Celui de Reményi est bien l'idéal bohémien dans toute sa fierté, son profond sentiment d'amertume, sa rêverie multiforme et multicolore, sa verve fringante et pomponnée. Il poursuit malgré cela ses études classiques avec beaucoup de zèle ; un amour-propre bohémien, dirions-nous, semble l'y pousser; car en se plaisant à se faire admirer dans les *Chaconne*, les fugues, les *Tèmpo di Burra* de Bach, les *Concertos* de Mendelssohn et de Spohr, il revient ensuite à ses *Lassan* et à ses *Frischka* avec un redoublement d'animation, comme s'il disait tacitement à son auditoire : « Voyez combien est plus beau » que tout cela, ce que nous autres Bohémiens nous sa- » vons faire ! »

Pour représenter ce que fut en Hongrie l'art bohémien à son plus beau moment, il faut un artiste très-différent des fades et bourgeoises contrefaçons modernes de l'*artiste*. Reményi est justement doué d'une de ces organisations vivaces, généreuses, quelque peu goguenardes, rebelles à toute monotonie et dont l'originalité se fait jour en tout, et en dépit de tout. Elle est un gage

de la vitalité de son talent, et lui promet une place toute spéciale dans la galerie des hommes qui ont relevé quelque branche dépérissante de l'art.

CXXXV

On peut se convaincre combien peu les musiciens *civilisés* ont pénétré la caractéristique de l'*art bohémien* lorsqu'ils s'en sont occupés; en voyant deux maîtres tels que Beethoven et Schubert se méprendre sur les traits essentiellement inhérents à sa forme. Tous deux ont essayé de transporter dans la sphère de *leur art* quelques bribes de celui-ci, comme qui dirait de cultiver quelques graines d'une fleur des *Pustas* portées par les vents jusque dans les superbes plates-bandes de leurs jardins babyloniens. Tous deux, demeurant à Vienne, purent le connaître assez pour être frappés par son originalité. Durant un séjour que Schubert fit en Hongrie dans le château d'une des premières familles de ce pays, il transcrivit quelques-uns de ses thèmes pour piano, à quatre mains, et en fit, sous le titre de *Divertissement hongrais*, une de ses plus ravissantes œuvres. Mais il n'est pas difficile de reconnaître que lui et Beethoven ne prêtèrent qu'une attention très-fugitive à ces productions exotiques, qu'ils ne les envisagèrent pas du tout comme des échantillons révélant la flore nouvelle d'une zone in-

connue. Ils ne se donnèrent pas la peine d'en pénétrer assez l'esprit et le sens intime pour n'en pas traiter les modulations abruptes de barbarismes, les répétitions intentionnelles de pléonasmes, les accords étranges d'incorrections, les augmentations et diminutions inusitées qui en constituent le style de *lapsus linguæ*. Ils ne s'arrêtèrent qu'au dessin large ou aux fines arêtes de la mélodie, négligeant de se familiariser avec le rôle tout particulier qu'y joue le rhythme dans ses divers mélanges, et ne s'enquérant pas de l'importance qu'y prend le système ornementatif. Il est évident, à la manière dont ils traitèrent les motifs qu'ils lui empruntèrent, qu'ils n'y virent point un art différent de tout autre, construit sur de tout autres principes, s'élevant sur un tout autre fondement. Ils prirent les fragments qui arrivèrent jusqu'à eux pour des débris égarés et défigurés par des artistes rudes et grossiers, et croyaient leur rendre de la valeur en les taillant selon nos règles et nos méthodes. Ils pensèrent probablement leur avoir fait suffisamment justice et honneur en retirant de l'oubli quelques-uns de ceux qui se laissèrent le mieux *restaurer*; poudres brillantes, molécules étincelantes qu'ils enchâssèrent en une orfèvrerie précieuse sortie de leurs mains. Ils ne purent certainement pas se croire injustes en ne faisant pour *cette* musique nationale que ce qu'ils avaient fait pour des thèmes écossais, styriens et autres; l'idée ne leur vint seulement pas qu'ils se trouvaient en face d'un grand monument dont il ne s'agissait pas de *restaurer*, mais

de saisir le style, et d'en reconstruire le merveilleux ensemble par la divination intuitive des proportions qu'y prennent les détails et du rôle immense qu'ils y jouent.

CXXXVI

Comment de si illustres exemples n'eussent-ils pas été suivis par la majeure partie des talents et des médiocrités qui pourchassent la mode et préparent aux dilettantes, patriotes-amateurs de Vienne, Pesth, Presbourg et autres villes de Hongrie, leur ration annuelle de musique pour chant, piano et autres instruments, tant bien que mal bâclée sur des thèmes *nationaux?* Un écrivain qui publia, en 1853, quelques articles sur la *musique hongraise* dans la *Neue Zeitschrift für Musik* de Leipsig, remarque, et nous croyons avec raison, que nous avons été les premiers et les seuls encore, entre la quantité d'auteurs qui se sont occupés à transcrire et à traduire les airs bohémiens les plus connus en des centaines d'arrangements, instrumentations et fantaisies diverses, qui aient osé conserver l'intégrité des successions de *cette* gamme, et particulièrement la *quarte augmentée* inhérente à toutes les *notas* (mélodies) vraiment empreintes du génie qui a inspiré tout l'art dont il est émané. M. Czehe, qui s'intéresse spécialement à cette musique, exprime également

dans ses écrits le regret de la voir si souvent écornée par les incorrigibles correcteurs, de ce qui ne peut être corrigé sans être en même temps dénationalisé et dépiédestalisé. Et pourtant il est impossible de soustraire la *quarte augmentée* de la gamme mineure dans la musique des Bohémiens sans en effacer le caractère suprême, sans la mutiler comme si on lui amputait un membre; il ne serait pas plus imaginable de conserver l'architecture gothique en lui enlevant l'ogive, ou le style mauresque en en faisant disparaître l'arc en fer à cheval; il n'y aurait pas plus de bon sens à vouloir redresser le talus égyptien, à arrondir le frontispice grec, à aplatir le boudin du portail roman, ou à rectifier les pointes retroussées des toitures chinoises. N'appellerait-on pas de tels procédés du vandalisme? Que deviendrait alors le caractère des édifices? Eh bien! après qu'on aurait ôté à la musique bohémienne ses intervalles qui blesseraient nos oreilles s'ils étaient intercalés dans notre style, mais qui sont là d'un si admirable effet, il n'en resterait plus qu'un tronçon comparable à une statue sans tête, à une tige sans fleur, à une femme sans regard. L'âme, le couronnement de l'idée qui anime l'œuvre, en seraient absents. Si l'*art bohémien* était le produit d'un seul, au lieu d'être celui de tout un peuple, nous sommes persuadé que son auteur préférerait le voir détruit qu'ainsi conservé; qu'on ne l'oublie donc pas : tout art et toute œuvre d'art n'est que l'habitacle d'un sentiment ou d'une pensée dont l'irradiation est plus intense, plus

imminente, et tombe plus d'aplomb dans ces parties justement qui se distinguent le plus par leur tour original, leur forme trouvée et leur caractère typique.

CXXXVII

Un jour nous étions chez un amateur de tableaux qui venait de recevoir une toile achetée pour lui à une exposition où elle avait eu un grand succès. Il nous la montrait, et, en riche banquier qu'il était, faisait sonner haut le prix qu'elle avait coûté, pendant que nous la contemplions dans un silence admiratif. Des enfants pêcheurs, jouant au bord de la mer, formaient un groupe qui prenait à peu près le tiers de la hauteur du tableau; le reste en était occupé par un ciel d'un transparent et suave azur moucheté de quelques flocons de nuages blancs, lumineux comme la nacre des plus blanches perles de l'Orient, où chaque rayon du prisme est réfléchi avec un égal éclat, comme trempant à une égale profondeur dans ce lait écumeux. Jamais paysagiste hollandais n'avait si bien dépouillé un coin de sa terre de ses mélancolies endolories, de ses voiles de brume, de ses teintes opaques, de ses ineffables élégies de tons grisâtres et d'ombres bistrées, comme celui qui venait de chanter la pacifique gloire d'un beau jour dans le Nord, sans ardeurs torrides et énergies exagérées,

mais avec ses reflets les plus blancs, ses caresses les plus douces, sa calme et chaste radiance.

C'était bien là l'air limpide propre aux étés de ces latitudes, la chaleur ravivante, la lumière presque argentine du soleil; c'était là surtout le bleu de ces cieux, ni trop pâle; ni trop foncé, ce bleu qui, dévoilé de toute vapeur, prend la teinte si amoureuse pour l'œil, connue sous le nom de *céleste*, et qu'on y voit dans les mois de mai et de juin en particulier, draper la voûte d'en haut comme un damas lamé d'asbeste, saupoudré d'un sable de diamant, ou tamisant à travers son tissu la fine poussière d'un or blondissant. On y sentait la présence éblouissante d'un soleil flabellé de tous ses rayons, mais sans mélange intempestif de nuances empruntées à d'autres climats, à d'autres saisons ou à d'autres heures du jour; sans souvenirs orangés, sans taches d'ocre, comme il en reste souvent sur les palettes qui ont une fois resplendi des riches couleurs dont se parent les paysages de l'Italie, dont flambent ceux de l'Orient. On voyait là une de ces belles journées propres aux degrés septentrionaux, claire et limpide comme l'œil d'une femme honnête et impassionnée, pénétrée de la senteur délicate de mousses aquatiques, à peine perceptible à des sens distraits; où l'humidité de l'air n'est pas si absorbée par la chaleur, que la rosée ne puisse s'y attarder dans la feuillée touffue, jusques vers le midi; une journée où il y a plus d'éclat que de feu, car un vent frais y raréfie constamment l'atmosphère en la

rendant diaphane. C'était enfin une manière neuve de représenter les sites de ces contrées tempérées, et qui, différant essentiellement de celle qu'ont retracée ses plus grands maîtres, remplaçait dans le portrait de cette nature, l'expression d'une tristesse rêveuse dont jadis l'oppression ne disparaissait pas entièrement même dans la peinture des joies de son primevère, par celle d'un bonheur pur, immaculé, tendre et rayonnant.

Nous trouvions notre banquier fort heureux de posséder si belles choses, lorsqu'il interrompit nos muettes pensées en nous disant : « Remarquez, s'il vous plaît, » l'inconvénient de ne pas faire soi-même ses achats et » de s'en fier aux éloges des journaux. J'ai payé ce ta- » bleau que vous voyez affreusement cher, et je vous » demande un peu si j'en ai là pour mon argent ? Ce » petit groupe du premier plan n'a vraiment aucune im- » portance, et tout le reste *n'est que du bleu...!* Aussi, » par acquit de conscience, ai-je écrit au peintre, en lui » proposant de couper les deux tiers de sa toile et de les » lui renvoyer, s'il voulait me rendre la moitié de ma » somme, gardant le dernier tiers qui contient le *sujet* » pour l'autre moitié : *Was it not fair ?* » Nous ne lui dîmes pas que l'artiste avait probablement employé dix fois moins de temps à esquisser quelques enfants sur un bout de plage qu'à peindre ce morceau de *toile bleue,* à lui donner cette translucidité des matinées où aucune vapeur, fût-elle la plus subtile, n'ose descendre jusqu'à la cime la plus élevée des plus grands arbres, où le re-

gard peut plonger dans les avenues de l'espace, mesurer en quelque sorte, à l'ombre de l'éther, les distances des petits nuages nageant là-haut à diverses hauteurs comme des poissons argentifères dans un lac, ou flottant comme des conques diaprées remplies d'une population de jeunes tritons ramant, pilotant, soufflant les uns sur les autres, et se culbutant réciproquement, en recommencements sans fin! « Croyez-vous que le » peintre consente à votre proposition ? » dit quelqu'un. — « Oh ! s'il n'y consent pas, je couperai tout de même » son tableau, car il me prend trop de place *inutilement*, » répondit l'*amateur*. « En ce cas, envoyez-moi cette *toile* » *bleue* dont vous ne voulez pas » lui répliqua-t-on. Le demandeur ne l'ayant cependant jamais reçue, il est à présumer que son propriétaire se résigna peu à peu à lui voir occuper *inutilement* son espace sur la muraille, qui, du reste, était garnie de manière à lui faire honneur, car il ne faut pas croire que notre amphitryon fût un ignorant, qui se méprenait grossièrement sur la valeur des choses. Pas du tout. Il en savait plus long sur la peinture que beaucoup d'autres et il possédait une collection fort bien choisie. Mais un tableau où il n'y a à peu près que de la *toile bleue*, qu'est-ce que cela ?

CXXXVIII

Nous ne manquons pas de Mécènes, ni de *protecteurs éclairés* des arts, qui exécutent sur toutes sortes d'ouvrages des vandalismes semblables à celui que projetait notre richissime hôte. Oter, par exemple, de la musique bohémienne la *quarte augmentée*, c'est ôter le morceau de *toile bleue* du tableau belge; d'une œuvre *poétique*, on fait une œuvre *pittoresque*; d'une production lyrique une production de genre; d'un paysage une scène; d'une chose belle une chose jolie. Si l'on veut conserver la musique dite hongraise et la transmettre à ses petits neveux, il faut lui laisser toute son intégrité et surtout ne la dépouiller d'aucun de ses trois éléments principaux : ses intervalles et leurs incohérences, sa fioriture et son surplein, ses rhythmes et leurs vacillations. A eux trois ils portent en commun sur leur dos la mélodie qui, ainsi assise, comme une sirène entraînée par trois dauphins, ces coursiers des mers, gagne un tout autre aspect que lorsqu'on la transporte sur un socle qui n'a pas été fait pour elle et sur lequel elle ne peut se tenir froidement debout. Ne lui conserver de ces trois éléments que celui ci ou celui-là, équivaudrait toujours à l'erreur de celui

qui flanquerait une tourelle gothique sur un *palázzo* italien, ou qui accompagnerait une colonnade dorique de sphynx égyptiens. On ne saurait mieux faire entendre l'absurdité de certaines barbaries musicales qu'en les comparant à des procédés analogues en architecture; ceux-ci, parlant aux yeux, frappent bien plus vite les masses, que les incongruités commises dans notre art, qui, s'adressant à un sens plus subtil, exigerait d'elles plus de culture spéciale. Ces deux arts sont d'ailleurs également privés d'un prototype quelconque, ne sont également point en eux-mêmes des arts d'imitation, n'admettent celle-ci que très-accessoirement et fort en sous-ordre, et leurs œuvres doivent aussi, pour être sainement jugées, se catégoriser en familles distinctes, selon les nations et les époques auxquelles elles appartiennent. On est convenu d'appeler ces grandes divisions du nom d'*école* ou de *style* pour l'un comme pour l'autre. Chaque style possède des monuments qui représentent le plus purement son inspiration et le plus exactement sa pensée, et plusieurs sont reliés entre eux par des œuvres de transition qui leur servent de chaînons, se ressentent d'abord très-vivement de l'influence de celui dont ils émanent, et se modifient ensuite sous l'empire de celui qui succède. Mais il peut être en musique comme en architecture, des styles qui sont, pour ainsi dire, nés loin de la grande route royale que l'art poursuit. Grandis à l'ombre, on les croirait appartenir aux générations spontanées, car on ne voit pas comment ils

ont été engendrés. Tel nous apparaît l'art bohémien. Ne se rattachant qu'à un passé si ténébreux qu'on ne peut le peupler que d'hypothèses, il a vécu de ses propres forces, ne s'est nourri d'aucun suc étranger, n'a été modifié par aucune relation lointaine, ne se réclame d'aucun lien de consanguinité, d'aucune parenté, d'aucun rapprochement avec de plus illustres et de plus savants que lui. Qu'il reste donc isolé dans l'avenir, comme dans le passé. Il ne saurait se rattacher à *rien* sans *tout* perdre. Il doit garder toutes ses angulosités pour continuer de vivre; en le confondant avec les produits contemporains de la musique européenne, on annulerait son existence, puisque en peu de temps rien d'essentiel ne distinguant plus ses œuvres, il sera d'un intérêt très-secondaire de reconnaître les anciens thèmes ainsi dégénérés, d'avec les intercalations forlignées subséquentes. L'art bohémien ne peut conserver une place, un nom dans les temps futurs, qu'à la condition de rester intact comme un cippe, comme une colonne triomphale ou comme une urne funéraire curieusement ouvragés.

CXXXIX

Quelles difficultés, d'ailleurs, n'y aurait-il pas à vaincre, si l'on essayait de transporter *l'art bohémien* dans le commun domaine de l'art! La plus grande gît

dans l'importance qu'il affecte à la virtuosité, et l'impossibilité presque de rencontrer des virtuoses animés du *sentiment bohémien* parmi des bourgeois civilisés. La sonorité de nos orchestres ne s'y prête pas non plus, et devrait être très-sensiblement différenciée de celle que lui donnent nos habitudes actuelles d'instrumentation, pour reproduire le caractère heurté de celle des orchestres de Zigeuner. Nous possédons trop d'éléments intermédiaires, trop de tons propres aux transitions, trop de teintes douces et chatoyantes pour que leur emploi irréfléchi ne contribue à l'effacement de certaines crudités inhérentes à la poésie du Cygan. L'instrument-roi, dans la musique bohémienne, est le violon; le second, en importance est la zymbala. Le violon isolé reste pauvre et ne suffit pas à remplacer l'harmonie agrandie par les autres membres de la petite armée dont il est naturellement le chef, le héros, l'*imperator*. Le piano qui, dans l'orchestre, ne remplacerait pas la sonorité mordante de la zymbala, réunit pourtant plusieurs conditions qui lui permettent de simuler, moins défavorablement que d'autres instruments, l'orchestre de ces artistes nomades. Il se prête aux ornements les plus luxuriants, en même temps qu'il peut faire ressortir le rhythme par une harmonie assez riche et une dose de sonorité suffisante pour plaquer d'ombres profondes les endroits qui les réclament, en faire des repoussoirs obligés aux clartés intenses, pendant qu'il chante la mélodie avec d'autant plus de liberté, que les intervalles

propres à celles des Bohémiens s'appliquent parfaitement à ses effets et ne lui imposent aucune gêne.

CXL

Ému comme nous l'avons été depuis notre enfance par la musique des Bohémiens, familiarisé dès lors avec ses allures à nulles autres pareilles, initiés petit à petit à ce secret de son sentiment vivificateur, pénétrant de plus en plus le sens de sa forme et la nécessité où elle est de garder ses excentricités pour ne pas abdiquer son caractère et ne pas perdre son individualité, nous avons été naturellement porté de très-bonne heure à en approprier quelques fragments au piano, qui nous paraissait devoir rendre mieux encore que notre orchestre ses diverses étrangetés, et mieux totaliser la reproduction des passions anormales que le Cygan y a insufflées. Toutefois, après avoir soumis bon nombre de fragments à ce procédé de transcription, il ne nous semblait jamais en avoir fini; loin de voir notre intérêt décroître et s'épuiser, nous nous sentions toujours plus attiré par ce travail, toujours plus séduit par le plaisir de traduire sur notre instrument les éloquentes apostrophes, les lugubres épanchements, les rêveries, les effusions, les exaltations de cette muse farouche; plus nous avançions, plus notre tâche s'augmentait indéfiniment; nous finis-

sions par ne plus y apercevoir de limites. Un monceau de matériaux s'élevait devant nous; il fallut comparer, choisir, éliminer, élucider. Alors nous acquîmes la conviction que ces morceaux détachés, ces mélodies disjointes et éparses étaient les parties disséminées, émiettées, éparpillées d'un grand tout; qu'elles se prêtaient parfaitement à la construction d'un tout harmonieux, qui renfermerait la quintessence de leurs qualités les plus marquantes, le résumé de leurs beautés les plus frappantes, et pourrait, de par les arguments que nous avons décrits au commencement, être considéré comme une sorte d'épopée nationale, — *épopée bohémienne*, — chantée dans une langue et dans une forme inusitées, comme est inusité tout ce que fait le peuple qui en est l'auteur.

De ce nouveau point de vue, nous aperçûmes sans peine que les poésies qui abondent dans la musique bohémienne et s'y détachent, telles que des odes, des dithyrambes, des élégies, des ballades, des idylles, des ghazelles, des distiques, des chants martiaux, funèbres, amoureux et bachiques, pouvaient se rassembler en un corps homogène, en une œuvre complète, divisée de sorte que chaque chant soit à la fois total et partie, susceptible d'être séparé du reste, jugé à part et indépendamment de l'ensemble, tout en demeurant lié aux autres par l'identité du sujet, l'analogie de l'inspiration et l'unité de la forme. Les fragments de musique bohémienne que nous avions déjà fait isolément paraître

subirent un nouvel examen ; ils furent révisés, refondus, réunis à d'autres dans l'intention de former un corps d'ouvrage, qui, ainsi cimenté, offre une œuvre correspondante, à peu près, à ce que nous croyons permis de considérer comme une épopée bohémienne. Ceci fait, nous ne nous dissimulions point qu'une *telle* épopée courait grand risque de rester peu comprise et encore moins goûtée du monde civilisé au milieu duquel nous comptions l'introduire, quelques soins que nous ayons mis à donner à cet assemblage la consistance indispensable aux œuvres d'art qui prétendent à quelque durée sur la grande arène où toutes les formes de l'art figurent, sans pour cela rien faire perdre à cette musique du souffle sauvage qui l'anime. Dans la crainte qu'elle, si immensément populaire dans son pays, ne restât par trop étrangère aux habitudes d'esprit et d'oreilles des autres nations, nous crûmes qu'il serait bon d'accompagner de quelques mots explicatifs cette épopée *sui generis*. Nous voulions la faire précéder d'une préface. Celle-ci dépassa bientôt le cadre où elle aurait dû se renfermer. Là-dessus, il nous fallut, il y a six ans de cela, livrer notre volume de musique intitulé *Rhapsodies Hongroises* aux hasards de la publicité sans lui adjoindre l'espèce de lettre de recommandation dont nous avions pensé le munir. Mais, contrairement à nos prévisions, et par un effet de ce *je ne sais quoi* qui ne manque guère de jouer son rôle à l'improviste, en toutes choses, le public parut comprendre cette bizarre poésie, et il se prit à en écou-

ter volontiers les divers chants. Il se trouva que les Rhapsodies Hongraises *furent un succès*, pour parler le jargon du métier. Elles s'expliquèrent d'elles-mêmes et gagnèrent elles-mêmes leur cause. Pendant que cette réussite s'opérait sans aide, la préface commencée s'acheva. Elle se présente aujourd'hui dans ces pages aux auditeurs sympathiques de la nouvelle épopée. Ceux-là, en lisant, verront que si nous avons longuement entretenu nos lecteurs *des Bohémiens et de leur musique en Hongrie*, c'était dans l'espoir de faciliter l'adoption de cette musique, si chère à notre patrie, dans la sphère la plus élevée de l'art, dans celle qui est commune à l'humanité entière, où tous les peuples s'abreuvent aux sources vives de toute poésie sublime ; sphère que le progrès des temps semble devoir étendre tous les jours, en y recevant tous les jours de nouveaux adeptes, et que Gœthe désignait par avance du nom de *Weltlitteratur* : littérature universelle.

En publiant une partie des matériaux considérables que nous avons eu occasion d'amasser durant nos longs rapports avec les Bohémiens de Hongrie et les collectionneurs de leurs principaux thèmes, transplantés par nous sur le piano comme sur l'instrument qui pouvait le mieux rendre dans son entité le *sentiment* et la *forme* de *l'art bohémien*, nous avons appelé ces morceaux *Rhapsodies Hongraises*. Par le mot de *Rhapsodie*, nous avons voulu désigner l'élément fantastiquement *épique* que nous avons cru y reconnaître. Ils nous ont toujours

semblé faire partie d'un cycle poétique, remarquable par l'unité de son inspiration éminemment *nationale*, en ce sens qu'elle ne fut qu'à un seul peuple et qu'elle en peint parfaitement l'âme et les *sentiments* intimes, nulle part ailleurs aussi clairement exprimés dans une *forme* également propre à ce peuple, inventée et pratiquée par lui. Ces fragments ne narrent point de faits, il est vrai, mais les oreilles qui savent entendre y surprendront l'expression de certains états de l'âme dans lesquels se résume l'idéal d'une nation. Que ce soit une nation de parias, qu'importe à l'art? Sitôt qu'elle a ressenti des sentiments susceptibles d'être idéalisés, et qu'elle les a revêtus d'une forme d'incontestable beauté et originalité, elle a acquis droit de cité dans l'art, ne l'eût-elle nulle part ailleurs. Droit idéal dans une cité idéale, il ne peut donner, hélas! que ce « rêve d'une ombre, » la gloire!

Nous avons nommé en outre ces rhapsodies *Hongraises* parce qu'il n'eût pas été juste de séparer dans l'avenir ce qui ne l'avait point été dans le passé. Les Magyars ont adopté les Bohémiens pour musiciens nationaux; ils se sont identifiés aux enthousiasmes fiers et guerriers, aux tristesses navrées qu'ils savent si bien dépeindre. Ils ne les ont pas seulement associés à leurs joies et à leurs banquets, ils ont pleuré leurs larmes en se faisant auditeurs recueillis de leurs *Lassans*. Le peuple nomade des Cygany, quoique réparti en maint pays, et cultivant ailleurs aussi la musique, n'a pu nulle part lui donner une

valeur équivalente à celle qu'elle acquit sur le sol hongrais, car nulle part elle ne rencontra, comme là, la sympathique popularité nécessaire à son grandissement. L'hospitalité libérale des Hongrais, envers les Bohémiens, fut tellement nécessaire à son existence, qu'elle appartient autant aux uns qu'aux autres, car elle n'eût pu être ni sans les uns ni sans les autres. S'il a fallu des chantres aux uns, les autres n'eussent pas pu se passer d'auditeurs. La Hongrie peut donc, à bon droit, réclamer comme sien cet art, nourri de son blé et de ses vignes, mûri à son ombre et à son soleil, acclamé par son admiration, paré, embelli et ennobli, grâce à ses prédilections, et à sa protection, et si bien enlacé à ses mœurs qu'il se lie aux plus intimes, aux plus doux souvenirs de chaque Hongrais. Tout comme une conquête glorieuse, il est appelé à figurer parmi les plus beaux titres de notre pays; et son souvenir doit être incrusté, comme un joyau précieux aussi, à un des fleurons de son antique et superbe couronne.

Weymar, ce 2 avril 1859.

FIN.

ERRATA

—

Sur le verso de la page du premier titre, au lieu de : *Slechenasl*, lisez : Hekenast, libraire-éditeur, à Pesth.

Pages	Lignes	
5	2	Au lieu de : dans *une langue*, lisez : dans un langage.
24	3	Avec la même superbe pour, lisez : avec la même superbe ! Pour...
24	24	*Fibres* des plantes, lisez : tendris des plantes.
39	8	Immenses *peu* mérités, lisez : immenses comme mérités.
40	28	*Haleba*, lisez : Habala.
41	14	Leurs tribulations, lisez : leurs longues tribulations.
49	3	De tant de bienfaits, lisez : de tant de bienfaits divins.
54	19	De *se* satisfaire, lisez : de satisfaire.
59	12	*Égotisme*, lisez : égoïsme.
60	3	Leur ébranlement, lisez : ébranlement passager.
71	6	Bonleversements, drame, lisez : bouleversements dn drame.
109	1	*Luxurieux*, lisez : luxuriant.
113	20	*Jegner*, lisez : Fegner.
123	13	*Désirs* fantastiques, lisez : délires fantastiques.
127	25	D'influences *naturelles*, lisez : d'influences mutuelles.
160	14	De *s*'adresser, lisez : de l'adresser.
210	8	Quoique toujours *ce mot reste*, lisez : quoique toujours rebelles.
215	2	*Pour penser*, lisez : ponrpenser.
240	1	D'un aigle *ou* d'une, lisez : d'nn aigle et d'une.
240	22	Deux courants *qui* en se, lisez : deux courants en se.
244	14	Où la *colère* semble, lisez : où la douleur semble.
257	24	*Diffèrent*, lisez : différant.
259	9	*Les* faisaient, lisez : leur faisaient.
262	6	Les *philosophes*, lisez : les philolognes.
262	9	*Discussion*, lisez : digression.
275	4	Son *fini* modelé, lisez : son fin modelé.
286	20	Hongrie, d'avoir ses armes, lisez : Hongrie, cesser d'avoir ses armes.
291	26	Il était cultivé, lisez : il était exclusivement cultivé.
339	16	Sirène *entraînée*, lisez : sirène traînée.
343	6	*A ce* secret, lisez : au secret.

NOUVELLE ÉDITION

DES ŒUVRES

D'ÉDOUARD OURLIAC

à 1 franc le volume.

La *Librairie Nouvelle* vient de mettre en vente le premier volume des Œuvres d'Édouard Ourliac. Au milieu des nombreuses réimpressions qui paraissent chaque jour, celle-ci sera sûrement remarquée, car l'auteur de *Suzanne* est digne, à tous égards, de l'honneur de cette publicité posthume.

Il n'appartient qu'à la critique d'assigner à Édouard Ourliac la véritable place qu'il doit occuper parmi les romanciers de notre temps, nous nous bornerons donc à rappeler ici que la plupart de ses biographes le placent au premier rang des romanciers de son ordre, immédiatement après Balzac.

Voici ce que dit l'un d'eux :

« La place qu'Édouard Ourliac occupa au milieu de ses contemporains fut, sinon une des plus éclatantes, du moins une des plus distinguées et, graduellement, une des plus solides. Sur la fin de sa courte existence, il avait fini par obtenir ce respect et cette autorité littéraires qui n'arrivent habituellement qu'après de longues années et à la suite d'œuvres importantes. Le sérieux, le *pensé* de ses dernières compositions faisaient concevoir des espérances qu'il n'eût certainement pas trompées, si Dieu ne lui avait mesuré le temps d'une façon si parcimonieuse. »

Balzac, dans sa *Revue parisienne*, s'occupa plusieurs fois d'Édouard Ourliac, et il le traitait « non pas en père, non pas en ami, mais en confrère, c'est-à-dire d'égal à égal. »

« M. Ourliac, dit-il à propos de *Suzanne*, a l'entente des délicatesses de la femme. On sera content d'avoir lu un volume où l'on rencontre des scènes comme celle où Suzanne ruinée, sans asile et sans pain, trouve de l'argent pour apporter des fleurs, dans deux pots de porcelaine, à la Reynie qui les casse; comme celle où la Reynie, par un de ces éclairs de vigueur si fréquents chez les Méridionaux, vient souper chez la cantatrice sans invitation, insulte les convives, compromet Suzanne, si chaste, si pure et si belle jusque-là, et finit par devoir à cette lueur d'énergie qui simule l'amour la récompense refusée à l'amour vrai de M. d'Haubertchamp. Ces deux scènes, entre autres, annoncent un vrai talent. »

Ces citations suffisent pour justifier une nouvelle édition des Œuvres d'Édouard Ourliac, et la génération actuelle, qui a perdu déjà le souvenir de ce charmant écrivain, voudra certainement connaître une des physionomies les plus originales de la période littéraire qui vint à la suite de 1830.

Le premier volume des Œuvres d'Édouard Ourliac est en vente; il contient les nouvelles suivantes : *La Frimbolle, les Garnaches, Brigitte* et *le Souverain de Kazakaba.*

Le second volume, qui est en préparation, contiendra le roman de *Suzanne*, le chef-d'œuvre d'Édouard Ourliac.

La Marquise de Montmirail, les Portraits de famille, un volume de *Contes*, etc., etc., paraîtront successivement.

Paris. — Imp. A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

UN FRANC LE VOLUME

BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE

Format grand in-18, imprimé avec caractères neufs, sur beau papier satiné.

Édition contenant 300,000 lettres au moins, 350 à 400 pages par volume

H. DE BALZAC (ŒUVRES COMPLÈTES)

Seule édition de LA COMÉDIE HUMAINE, *complète en 40 volumes, classée suivant les dernières indications de l'auteur.*

VOLUMES EN VENTE :

Scènes de la Vie privée.

LA MAISON DU CHAT-QUI-PELOTE. — LE BAL DE SCEAUX. — LA BOURSE. — LA VENDETTA. — MADAME FIRMIANI. — UNE DOUBLE FAMILLE. 1 vol. .... 1 fr.
LA PAIX DU MÉNAGE. — LA FAUSSE MAITRESSE. — ÉTUDE DE FEMME. — AUTRE ÉTUDE DE FEMME. — LA GRANDE BRETÈCHE. — ALBERT SAVARUS, 1 vol. de 400 pages .... 1 fr.
MÉMOIRES DE DEUX JEUNES MARIÉES. — UNE FILLE D'ÈVE, 1 vol. de 416 pages .... 1 fr.
LA FEMME DE TRENTE ANS. — LA FEMME ABANDONNÉE. — LA GRENADIÈRE. — LE MESSAGE. — GOBSECK, 1 vol. de 400 pages .... 1 fr.
LE CONTRAT DE MARIAGE. — UN DÉBUT DANS LA VIE, 1 volume de 370 pages .... 1 fr.
MODESTE MIGNON, 1 vol. de 320 pages .... 1 fr.
BÉATRIX, 1 vol. de 361 pages .... 1 fr.
HONORINE. — LE COLONEL CHABERT. — LA MESSE DE L'ATHÉE. — L'INTERDICTION. — PIERRE GRASSOU, 1 vol. de 340 pages .... 1 fr.

Scènes de la Vie de province.

URSULE MIROUET, 1 vol. de 360 pages .... 1 fr.
EUGÉNIE GRANDET, 1 vol. de 320 pages .... 1 fr.
LES CÉLIBATAIRES, 1er vol. — Pierrette. — Le curé de Tours .... 1 fr.
LES CÉLIBATAIRES, 2e vol. — Un Ménage de garçon .... 1 fr.
LES PARISIENS EN PROVINCE. — L'ILLUSTRE GAUDISSART. — LA MUSE DU DÉPARTEMENT, 1 volume de 310 pages .... 1 fr.
LES RIVALITÉS. — La Vieille Fille. — Le Cabinet des antiques, 1 vol. de 340 pages .... 1 fr.

Le Lys dans la vallée, 1 vol. de 340 pages .... 1 fr.
Illusions perdues, 1er vol. — Les Deux Poètes. — Un grand homme de province à Paris .... 1 fr.
Illusions perdues, 2e vol. — Ève et David .... 1 fr.

Scènes de la Vie parisienne.

Splendeurs et Misères des Courtisanes. — Esther heureuse. — A combien l'amour revient aux vieillards. — Où mènent les mauvais chemins, 1 vol de 400 pages .... 1 fr.
La Dernière Incarnation de Vautrin. — Un Prince de la bohème. — Un Homme d'affaires. — Gaudissart II. — Les Comédiens sans le savoir, 1 vol. de 380 pages .... 1 fr.
Histoire des Treize. — Ferragus. — La Duchesse de Langeais. — La Fille aux yeux d'or, 1 vol. de 420 pages .... 1 fr.
Le Père Goriot, 1 vol. de 350 pages .... 1 fr.
César Birotteau, 1 vol. de 380 pages .... 1 fr.
La Maison Nucingen. — Les Secrets de la princesse de Cadignan. — Les Employés. — Sarrasine. — Facino Cane, 1 volume de 500 pages .... 1 fr.
Les Parents pauvres. — La Cousine Bette, 1 vol. de 452 pages .... 1 fr.
Les Parents pauvres. — Le Cousin Pons, 1 vol. de 384 pages ... 1 fr.

Scènes de la Vie politique.

Une Ténébreuse Affaire. — Un Épisode sous la Terreur, 1 vol. de 340 pages .... 1 fr.
L'Envers de l'Histoire contemporaine. — Z. Marcas, 1 vol. de 340 pages .... 1 fr.

Scènes de la Vie militaire.

Les Chouans — Une Passion dans le Désert, 1 vol. de 384 pages. 1 fr.

Scènes de la Vie de campagne.

Le Médecin de campagne, 1 vol .... 1 fr.
Le Curé de village, 1 vol .... 1 fr.
Les Paysans, 1 vol .... 1 fr.

Études philosophiques.

La Peau de chagrin, 1 vol. de 316 pages .... 1 fr.
La Recherche de l'Absolu, — J.-C. en Flandre. — Melmoth réconcilié. — Chef-d'œuvre inconnu, 1 vol de 350 pages .... 1 fr.
L'Enfant maudit. — Gambara. — Massimilla Doni 1 vol de 320 pages 1 fr.
Les Marana. — Adieu. — Le Réquisitionnaire. — El Verdugo. — Un drame au bord de la mer. — L'Auberge rouge. — L'Élixir de longue vie. — Maître Cornelius, 1 vol. de 350 pages .... 1 fr.
Sur Catherine de Médicis, 1 vol de 390 pages .... 1 fr.
Louis Lambert. — Les Proscrits. — Séraphita. .... 1 fr.

Études analytiques.

Physiologie du mariage .... 1 fr.
Petites Misères de la vie conjugale .... 1 fr.

A. DE LAMARTINE

Geneviève, Histoire d'une Servante, 1 vol. de 320 pages .... 1 fr.

GEORGE SAND

Mont-Revêche, 1 vol. de 350 pages .... 1 fr.
La Filleule, 1 vol. de 320 pages .... 1 fr.
Les Maîtres Sonneurs, 1 vol. de 320 pages .... 1 fr.
La Daniella, 2 vol .... 2 fr.
Adriani, 1 vol .... 1 fr.
Le Diable aux champs, 1 vol .... 1 fr.

Mme É. DE GIRARDIN (ŒUVRES LITTÉRAIRES)

Nouvelles, 1 vol. de 385 pages .... 1 fr.
Marguerite, ou Deux Amours, 1 vol. de 320 pages .... 1 fr.
Monsieur le Marquis de Pontanges, 1 vol. de 350 pages .... 1 fr.
Poésies (complètes), 1 vol. de 370 pages .... 1 fr.
Le Vicomte de Launay (Lettres parisiennes), avec portrait en taille douce, 3 vol. .... 3 fr.

FRÉDÉRIC SOULIÉ

La Lionne, 1 vol. de 364 pages .... 1 fr.
Julie, 1 vol. de 380 pages .... 1 fr.
Le Maitre d'école, 1 vol. de 380 pages .... 1 fr.
Les Drames inconnus, 5 vol .... le vol. 1 fr.
Les Mémoires du Diable, 2 vol. de 464 pages .... 2 fr.
Le Magnétiseur, 1 vol. .... 1 fr.

ALPHONSE KARR

Histoires normandes, 1 vol. de 330 pages .... 1 fr
Devant les tisons, 1 vol. de 360 pages .... 1 fr.

JULES SANDEAU

Un Héritage, 2 vol. de 300 pages .... 1 fr.

LE DOCTEUR L. VÉRON

Mémoires d'un Bourgeois de Paris, 5 vol. .... le vol. 1 fr.
Cinq cent mille francs de rente, 1 vol. de 384 pages .... 1 fr.

LÉON GOZLAN

La Folle du logis, 1 vol. de 320 pages .... 1 fr.
L'Amour des lèvres et l'Amour du cœur .... 1 fr.

PHILARÈTE CHASLES

Souvenirs d'un Médecin, 1 vol. de 320 pages .... 1 fr.
Le Vieux Médecin (pour faire suite aux *Souvenirs d'un Médecin*), 1 vol. 1 fr.

Mme ÉMILE DE GIRARDIN, T. GAUTIER, SANDEAU, MERY

La Croix de Berny, 1 vol. de 320 pages .... 1 fr.

ALEXANDRE DUMAS FILS

Diane de Lys, 1 vol. de 320 pages .... 1 fr.
Le Roman d'une Femme, 1 vol. de 400 pages .... 1 fr.
La Dame aux perles, 1 vol. de 400 pages .... 1 fr.
Trois Hommes forts, 1 vol. de 320 pages .... 1 fr.
Le Docteur Servans, 1 vol de 300 pages .... 1 fr.
Le Régent Mustel, 1 vol. de 330 pages .... 1 fr.

CHAMPFLEURY

Les Bourgeois de Molinchart, 1 vol. de 320 pages .... 1 fr.

AMÉDÉE ACHARD

La Robe de Nessus, 1 vol. de 320 pages .... 1 fr.
Belle-Rose, 1 vol. de 560 pages .... 1 fr.
Les Petits-Fils de Lovelace, 1 vol de 400 pages .... 1 fr.
La Chasse royale, 2 vol. .... 2 fr.

JULES GÉRARD (LE TUEUR DE LIONS)

La Chasse au Lion, ornée de 12 magnifiques gravures par G. Doré, 1 vol. de 320 pages .... 1 fr.

MÉRY

Une Nuit du Midi (scènes de 1815), 1 vol. de 320 pages .... 1 fr.
Les Damnés de l'Inde, 1 vol. de 470 pages .... 1 fr.

Mme MANOEL DE GRANDFORT

L'Autre Monde, 1 vol. de 320 pages .... 1 fr.

LE COMTE DE RAOUSSET-BOULBON

Une Conversion, 1 vol. de 284 pages .... 1 fr

LE DOCTEUR FÉLIX MAYNARD

Souvenirs d'un Zouave devant Sébastopol, 1 vol. de 300 pages... 1 fr.
Voyages et Aventures au Chili, 1 vol........ .

DE SAINT-FÉLIX.

Mademoiselle Rosalinde, 1 vol de 360 pages .... 1 r.

CHARLES MONSELET.

Monsieur de Cupidon, 1 vol. de 360 pages .... 1 r.

Mme LAFARGE (née Marie Capelle)

Heures de prison, 1 vol. de 320 pages .... 1 fr.

ARNOULD FREMY

Les Maitresses parisiennes (première partie), 1 vol. de 320 pages. 1 fr.
Les Maitresses parisiennes (deuxième partie), 1 vol. .... 1 fr.
Les Confessions d'un Bohémien, 1 vol. de 365 pages .... fr.

MISS EDGEWORTH

Demain, 1 vol........ 1 r.

CH. DE BOIGNE

Petits Mémoires de l'Opéra, 1 vol. de 360 pages .... 1 fr.

STENDHAL (BEYLE)

Chroniques et Nouvelles, 1 vol. de 320 pages .... 1 fr.

EUGENE CHAPUS

Les Soirées de Chantilly, 1 vol. de 320 pages. .... 1 fr.

Mme ROGER DE BEAUVOIR

Confidences de Mlle Mars, 1 vol. de 320 pages .... 1 fr
Sous le masque, 1 vol. de 350 pages .... 1 fr.

CH. MARCOTTE DE QUIVIÈRES

Deux Ans en Afrique, 1 vol. de 320 pages .... 1 fr.

PAUL FÉVAL.

La Reine des Épées, 1 vol. de 360 pages .... 1 fr.
Blanchefleur, 1 vol. de 360 pages .... 1 fr.
Le Capitaine Simon, 1 vol .... 1 fr.

MAXIME DU CAMP

Mémoires d'un Suicidé, 1 vol. de 320 pages .... 1 fr.
Les Six Aventures, 1 vol. de 360 pages .... 1 fr.
Le Salon de 1857, 1 vol. .... 1 fr.

HIPPOLYTE CASTILLE

Histoires de Ménage, 1 vol. de 300 pages .... 1 fr.

AURÉLIEN SCHOLL.

Les Esprits malades, 1 vol .... 1 fr.

COMTE DE VILLEDEUIL.

Paris a l'envers .... 1 fr.

Mme MOLINOS-LAFITTE

L'Éducation du foyer, 1 vol. de 320 pages .... 1 fr.

HENRY MONNIER

Mémoires de Monsieur Joseph Prudhomme, 2 vol.............. .. 2 fr.

ÉDOUARD DELESSERT

Voyage aux Villes maudites, 1 vol. de 288 pages................ 1 fr.

FRANCIS WEY

Le Bouquet de cerises, 1 vol. de 360 pages...................... 1 fr.

L. LAURENT-PICHAT

La Païenne. 1 vol... 1 fr.

MOLIÈRE (Œuvres complètes)

Nouvelle édition par Philarète Chasles, 5 vol............ le vol. 1 fr.

LÉOUZON LE DUC

L'Empereur Alexandre II, avec portrait, 1 vol.................. 1 fr.

STERNE

Œuvres posthumes, avec portrait de Sterne, 1 vol................ 1 fr.

NESTOR ROQUEPLAN

Regain: la Vie parisienne, 1 vol.................... .... 1 fr.

Mme LA COMTESSE D'ASH

Les Degrés de l'échelle, 1 vol................................. 1 fr.
La Marquise sanglante, 1 vol................................... 1 fr.

ALBÉRIC SECOND.

Contes sans prétention, 1 vol...................... .... 1 fr.

ARSÈNE HOUSSAYE

Les Filles d'Ève, 1 vol. de 300 pages............................ 1 fr.

V. VERNEUIL

Mes Aventures au Sénégal, 1 vol, de 300 pages.................. 1 fr.

LOUIS ULBACH

La Voix du sang, 1 vol... 1 fr.
Suzanne Duchemin, 1 vol .... 1 fr

GALOPPE D'ONQUAIRE

Le Diable boiteux a Paris, 1 vol.................................. 1 fr.
Le Diable boiteux en province, 1 vol............................. 1 fr.

BARBEY D'AUREVILLY.

L'Ensorcelée, 1 vol .... 1 fr.

LE COMTE DE MOYNIER.

Bohémiens et Grands seigneurs, 1 vol............................ 1 le.

PAUL DHORMOYS.

Une Visite chez Soulouque, 1 vol.................................. 1 fr.

PAUL JUILLERAT.

Les Deux Balcons, 1 vol... 1 fr.

Mme LOUISE COLLET.

Quarante-cinq Lettres de Béranger, 1 vol................ ..... 1 fr.

GRANIER DE CASSAGNAC.

La Reine des prairies, 1 vol...................................... 1 fr.
Danaé, 1 vol................. .. .. 1 fr.

STEPHEN DE LA MADELAINE

Le Segret d'une Renommée, 1 vol. .... 1 fr.

DEUX FRANCS LE VOLUME

Format grand in-18 jésus, de 400 à 500 pages, imprimé avec caractères neufs sur beau papier satiné.

VICTOR COUSIN (de l'académie française)

Premiers Essais de Philosophie, 1 vol. . . . . 2 fr.
Philosophie sensualiste, 1 vol. . . . . 2 fr.
Philosophie écossaise, 1 vol. . . . . 2 fr.
Philosophie de Kant, 1 vol. . . . . 2 fr.

L'ABBÉ THÉOBALD MITRAUD

De la Nature des Sociétés humaines, 1 vol. . . . . 2 fr.

CHARLES EMMANUEL

Astronomie nouvelle, ou Erreurs des Astronomes, 2e édition, 1 v. 2 fr.

EDMOND TEXIER

La Grèce et ses Insurrections, avec carte, 1 vol. . . . . 2 fr.

YVAN et CALLÉRY

L'Insurrection en Chine, avec portrait et carte, 1 vol. . . . . . 2 fr.

LAURENCE OLIPHANT

Voyage pittoresque d'un Anglais en Russie et sur le littoral de la mer Noire et de la mer d'Azof, 1 vol . . . . 2 fr.

MAXIME DU CAMP

Le Nil (Egypte et Nubie), avec carte, 1 vol. . . . . 2 fr.

PARMENTIER

Description topographique de la guerre turco-russe, 1 vol. . 2 fr.

ÉDOUARD DELESSERT

Six Semaines dans l'ile de Sardaigne, avec deux dessins, 1 vol. 2 fr.

ROGER DE BEAUVOIR

Colombes et Couleuvres, poésies nouvelles, 1 vol . . . . 2 fr.

Mme LOUISE COLET

Ce qu'on rêve en aimant, poésies nouvelles, 1 vol. . . . . 2 fr.

ELIACIN GREEVÈS

Poemes familiers, 1 vol. . . . . 2 fr.

****

Doctrine saint-simonienne, 1 vol. . . . . 2 fr.

****

Mémoires de Bilboquet, 3 vol. . . . . le vol. 2 fr.

Paris.— Imprimerie de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

